

LA REVUE DU CAIRE

لا ريفي دي كير

SOMMAIRE :

	PAGE
ROGER LESCOT	Sadegh Hedayat..... 167
SADEGH HEDAYAT	La Chouette Aveugle..... 174
Dr CH. FUNK-HELLET.....	La Coudée Royale Égyptienne..... 193
JEAN-PHILIPPE LAUER.....	A propos du prétendu mètre ésotérique..... 202
RAOUF KAMEL.....	Sofia..... 210
MOHAMMED ZERROUKI.....	Goha, Figaro oriental..... 219
RAPHAEL SORIANO.....	Croquis de Voyage..... 230
TURHAN DOYHAN.....	Un grand poète turc..... 233
JEAN GALLOTI.....	Victor Hugo et les Nations-Unies..... 239
ALBERT MOUSSET.....	Fénélon, témoin de son temps et précurseur.. 244

LES CONFÉRENCES EN ÉGYPTÉ

HOMMAGE À ALAIN

CHARLES LEBECQUE.....	Alain et la liberté..... 247
ANDRÉ HERBELIN.....	L'Esthétique d'Alain..... 263
E. MOROT-SIR.....	La Pensée sociale et politique d'Alain..... 272

LIVRES D'EGYPTE DE LANGUE FRANÇAISE

FOUAD AL AHWANI.....	Mohammed, le Prophète d'Allah..... 287
----------------------	--

LA VIE LITTÉRAIRE

ALEXANDRE PAPADOPOULO — PIERRE DESCAVES — RENÉ MARAN

rdc

NUMERO DOUBLE

EGYPTE : 40 PIASTRES

LA REVUE DU CAIRE

Rédaction-Administration,

3, Rue Dr. Abdel Hamid Said, Le Caire

La REVUE DU CAIRE est une revue internationale consacrée à la compréhension culturelle. Elle évite toute question politique ou religieuse controversée, recherchant ce qui dans les diverses cultures unit les hommes et contribue à la Paix.

Sur tous les problèmes, nos collaborateurs expriment uniquement leurs opinions personnelles, qui n'engagent que leur responsabilité et ne représentent pas nécessairement le point de vue de la Revue.

Grâce à cette position internationale et exclusivement culturelle, la direction ne tient compte que de la valeur intrinsèque de chaque article, indépendamment de la personnalité politique que l'auteur pourrait avoir dans son pays d'origine.

Les manuscrits soumis à la Revue doivent être dactylographiés en double interligne. Insérés ou non les manuscrits ne sont pas rendus.

Les ouvrages envoyés pour recension doivent être adressés en double exemplaire au directeur de la Revue.

Nos abonnés sont instamment priés de nous signaler **en temps utile** leurs changements d'adresse.

Nous leur serons reconnaissants s'ils nous avisent **aussitôt** de la perte par la poste de leur numéro, afin de nous permettre d'adresser les plaintes nécessaires à l'administration.

BANQUE MISR

S. A. E.

Fondée en 1920

R. C. Caire No 2

Siège Social : LE CAIRE

151, Rue Mohamed Bey Farid (ex-Emad El-Dine)

Téléphone No. 78295 et 78090

Succursale à Alexandrie :

9, Rue Talaat Harb Pacha

AGENCES DANS TOUTES LES VILLES
IMPORTANTES ET PROVINCES D'EGYPTE.

CORRESPONDANTS

DANS LE MONDE ENTIER

TOUTE OPÉRATION DE BANQUE

LOCATION DE COFFRES FORTS

CAISSE D'ÉPARGNE

LA BANQUE MET EN LOCATION, A DES PRIX
TRÈS AVANTAGEUX, DES COFFRES DE TOUTES
DIMENSIONS POUR LA GARDE D'OBJETS DE
VALEUR, AU SIEGE CENTRAL DU CAIRE ET A LA
SUCCURSALE D'ALEXANDRIE.

“AL-CHARK”

Société Anonyme Egyptienne d'Assurances

ASSURANCES - VIE

en cours au 31 Décembre 1948

L.E. 6.200.000

Total des Réserves

L.E. 1.145.000

TOUTES ASSURANCES

VIE - ACCIDENTS - INCENDIE

AUTOS - PRÊTS HYPOTHÉCAIRES

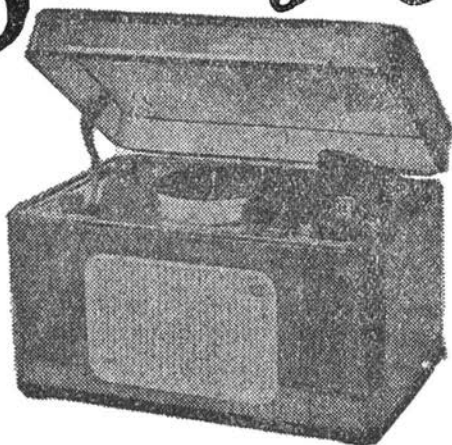
Quiétude et Sécurité par les Polices

“AL-CHARK”

ENREGISTREMENT MAGNETIQUE SUR FIL
JOINT L'UTILE A L'AGREABLE
APPAREIL IDEAL POUR DICTER VOTRE COURRIER
ET POUR VOS SOIREES DANSANTES

LE

Sonofil



R.C. 3518

Une fabrication
de la DIVISION "ELECTRONIQUE"

des ATELIERS DE CONSTRUCTIONS
ELECTRIQUES DE CHARLEROI

SOCIÉTÉ ANONYME



TEL. 59816

40, Rue Falaki - Le Caire

MESSAGERIES MARITIMES

SERVICES DE PAQUEBOTS
ET NAVIRES DE CHARGE



REPRESENTATION EN EGYPTE



ALEXANDRIE

Passages : Khédivial Mail Line — — Tél. 20824

Marchandises : Sté. Misr de Navigation

Maritime — — — — Tél. 21547

LE CAIRE

Passages : Khédivial Mail Line — — Tél. 59507

Marchandises : Sté Misr de Navigation

Maritime (c/o Banque Misr) Tél. 78295

ZONE DU CANAL

Port Said } Messrs. Worms & Co. Tél. 8671 à 8676
Suez } Tél. 36

• OROSDI - BACK • OROSDI - BACK •

OROSDI - BACK • OROSDI - BACK • OROSDI - BACK • OROSDI - BACK •

NOUVEAUTÉS

D'ÉTÉ

AUX
ÉTABLISSEMENTS



LE CAIRE

R. C. 302

PORT - SAID

OROSDI - BACK • OROSDI - BACK • OROSDI - BACK • OROSDI - BACK •

BANQUE DE L'INDOCHINE

SOCIÉTÉ ANONYME

Au Capital de 1.275.000.000 Francs

SIÈGE SOCIAL: 96, Boulevard Haussmann
PARIS (8^{me})

Succursales et Agences :

BORDEAUX, MARSEILLE

LONDRES

INDOCHINE, CHINE, HONGKONG

TOKYO, SINGAPOUR, BANGKOK,

PONDICHERY

PAPETE, NOUMEA

SAN FRANCISCO

DJEDDAH, DHAHRAN (Arabie Séoudite)

HODEIDAH (Yemen)

DJIBOUTI (Côte Française des Somalis)

ADDIS ABEBA, DIRE DAOUA (Ethiopie)

BANQUE D'INDOCHINE (South Africa) Ltd.
Johannesburg.

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE

CORRESPONDANTS DANS LE MONDE ENTIER

COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE DE PARIS

Siège Social : Paris - 14, Rue Bergère

AGENCES EN EGYPTE

ALEXANDRIE LE CAIRE
R. C. 255 R. C. 360

PORT-SAID

R. C. Canal 11

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE

OUVERTURES DE CRÉDITS DOCUMENTAIRES

LOCATION DE COMPARTIMENTS DE COFFRES-FORTS

Agences en : FRANCE — GRANDE-BRETAGNE
BELGIQUE — INDE — AUSTRALIE — MA-
DAGASCAR — TUNISIE.

Filiale à NEW-YORK : THE FRENCH-AMERI-
CAN BANKING CORPORATION, 31, Nassau
Street.



**"Je vous cite un fait précis!
800.000 passagers ont utilisé
AIR FRANCE**

C'est la meilleure preuve qu'Air France réserve à ses passagers des conditions de voyage qui sont appréciées dans le monde entier. L'accueil, le confort et le service Air France sont d'une perfection devenue légendaire. Aussi bien pour vos affaires que pour vos déplacements privés, Air France vous offre des possibilités immenses en vous conduisant en quelques heures dans 155 centres répartis dans 70 pays du monde. Profitez de ces facilités. Vous y trouverez aussi votre intérêt.

*AIR FRANCE ABOLIT LES SERVITUDES
DU TEMPS ET DE L'ESPACE.*



AIR FRANCE

Le Caire . Midan Soliman Pacha — Tél 79915 Agence Shephard's — Tél. 45670
Alexandrie : 3 Rue Fouad — Tél. 23929 ..

ET TOUTE AGENCE DE VOYAGE RECONNUE



LA REVUE DU CAIRE

FONDÉE EN 1938
Vol. XXVIII No. 147-148

FÉVRIER ET MARS
1952

DIRECTEUR :
Alexandre Papadopoulos

SADEGH HEDAYAT

La littérature persane, vieille de plus de mille ans, offre cette rare particularité d'avoir, presque dès son apparition, atteint à une telle splendeur que son évolution ne pouvait que bientôt s'interrompre. Firdousi, Saadi, Hafiz et tant d'autres poètes, moins connus en Europe mais d'un égal génie, ont en effet porté d'emblée à leur perfection les genres qu'ils ont abordés. Dès la fin du XV^e siècle, leurs émules, écrasés par un passé lourd de trop de gloire, se sont contentés de les imiter sans jamais parvenir à les égaler, ni oser s'écarter de la voie qu'ils leur avaient tracée.

C'est seulement de nos jours que, sous l'influence de l'Occident, certains écrivains iraniens ont senti le besoin de se libérer de cet héritage et d'acclimater dans leur pays un art plus moderne. Par une réaction naturelle contre l'esthétique jusque là admise et dont toutes les faveurs allaient, par tradition, à la seule poésie, lyrique, didactique ou narrative, ils ont consacré le meilleur de leur effort à la création d'une littérature d'imagination en prose.

Quelques romans historiques, gauchement construits et d'un style pompeux, ont été, au début de ce siècle, les premiers fruits de ce renouveau. La jeune

école ne devait, cependant, donner sa mesure que plus tard, avec des œuvres telles que les contes de Djemâl-zâdeh, *Yekî Boud*, *Yekî Naboud* (« Il était Une Fois », 1921), *Zibâ*, de Hedjâzi (1930), et surtout avec les recueils de nouvelles de Hedâyat (« Enterré Vivant », 1930 « Trois Gouttes de Sang », 1931 ; « Clair Obscur », 1932 etc...) et son roman, *Bouf-é-Kour* (« La Chouette Aveugle », 1936).

Pour ne pas alourdir cet avant-propos, je me contenterai de renvoyer le lecteur curieux de cette Renaissance aux notes que j'ai données, en 1942, dans le *Bulletin d'Etudes Orientales* de l'Institut Français de Damas sur *Le Roman et la Nouvelle dans la Littérature Iranienne Contemporaine* ; une large place est d'ailleurs réservée dans cet essai à l'œuvre de Hedâyat. On lira aussi avec fruit la pénétrante étude que Vincent Monteil vient de consacrer à l'écrivain (V. Monteil, *Sadeq Hedayat*, Téhéran, 1952).

*

Petit-fils du célèbre poète et critique Reza Qouli Khan Hedâyat, Sadegh naquit à Téhéran le 17 Février 1903. Il n'y a que peu à dire de sa vie extérieure. Son indépendance intellectuelle, sa modestie, sa pureté d'âme lui ont fait choisir en effet l'existence effacée et les souffrances d'un être d'élite qui se refuse aux compromis. Sa grande douceur de cœur, un esprit toujours prompt à saisir le ridicule des choses, son indulgence aussi pour ceux qu'il aimait, tempéraient seuls son mépris de ce monde.

Hedâyat fit ses études en France où il connut ses premières joies et ses premières douleurs, écrivit ses premières œuvres et, déjà, tenta le suicide. Ce furent ensuite de longues et mornes années à Téhéran, cou-

pées, en 1935-36, par un merveilleux voyage en Inde. Les changements apportés par la Guerre, éveillèrent un instant chez l'écrivain l'espoir de transformations dans son pays et l'entraînèrent, mais pour peu de temps, dans le sillage du Parti Toudéh. Cette expérience le laissa sur un profond dégoût

Il n'aspirera plus dès lors qu'à l'évasion et quand la gloire vient enfin à lui, il la repousse : ses amis doivent lui arracher ses manuscrits et en surveiller eux-mêmes l'impression. Dans les derniers jours de 1950 enfin, son grand rêve se réalise. Il est à Paris. Il s'y retrouve avec transport, en baise les pierres, comme il le confie à un intime. Mais il a fixé son destin. Quelques mois consacrés à des souvenirs, à d'anciennes affections ; un bref voyage à Hambourg ; il ne rentre en France que pour les préparatifs d'un plus grand départ. Il loue un modeste appartement rue Championnet, s'y enferme aussitôt et, le 9 Avril, après avoir bouché soigneusement toutes les fuites d'air et mis tout en ordre, pour ceux qui le retrouveront, il ouvre le gaz. Edouard Saenger, un vieil ami qui l'avait aidé à emménager, l'a découvert étendu sur le carreau de la cuisine, dans une calme et presque souriante attitude, à côté des manuscrits brûlés de ses ultimes œuvres.

Le lendemain même, un de ceux qui l'aimaient le mieux, l'écrivain Chahid Noura'i mourait d'une crise cardiaque dans un hôpital de Paris. Il ignorait son suicide. Puissent tous deux s'être rejoints dans un monde meilleur.

*
* *

Formé à la lecture des maîtres modernes de l'Europe (Français surtout), mais également pénétré d'un profond amour pour le folklore et les traditions de sa

patrie (1), S. Hedâyat a cherché son inspiration auprès du peuple de l'Iran. Dans des pages pleines de spontanéité et de finesse, il s'est fait l'interprète des peines et des joies des petites gens de Téhéran ou de la province, paysans et tâcherons, qu'il savait comprendre mieux que personne. La plupart de ses nouvelles, pénétrantes études de mœurs, sont des chefs-d'œuvre qu'un Maupassant ne désavouerait pas.

Cependant, la passion avec laquelle l'écrivain s'est penché sur les religions de la Perse antique et sur les superstitions et les pratiques de magie populaire qui en dérivent, a éveillé aussi chez lui le goût de l'insolite et, bien souvent, il écarte les étroites barrières de la réalité, pour laisser le merveilleux envahir la vie de ses personnages : l'action d'un roman comme *La Chouette Aveugle* se situe très loin de l'espace et du temps ordinaires.

Comme les plus grands poètes de sa race — on songe à Omar Khayyam, le seul, d'ailleurs, qu'il aimait — S. Hedâyat est un pessimiste. C'est un regard désespéré qu'il promène sur le monde. Cet univers aux lois impénétrables, mais absurdes et cruelles, s'il entr'ouvre parfois devant nous ses cercles les plus fantastiques, loin de nous offrir alors la promesse d'une destinée meilleure au-delà de l'existence terrestre, nous apparaît toujours baigné de la même sinistre lumière. Rien à espérer de cette vie, rien, non plus d'une autre. Tel est le thème d'une aussi bouleversante nouvelle que *La Citadelle Maudite*, qui nous montre les âmes des morts errant encore à la recherche de quelque certitude. Telle est aussi l'obsession que l'on retrouve à chaque ligne de *La Chouette Aveugle*.

(1) On lui doit, en dehors de son œuvre littéraire de nombreuses traductions de textes pahlavis, ainsi que de précieux travaux sur le folklore iranien.

Le héros de cette histoire, rêveur isolé du reste de l'humanité par une sensibilité qu'exaspère l'abus des stupéfiants, poursuit sa sinistre aventure à travers deux avatars éloignés de plusieurs siècles. Les premières pages du livre nous le montrent soulevé vers l'idéal inaccessible que lui laisse entrevoir une apparition fugace comme un songe d'opium. Mais le charme se rompt ; brusquement replongé dans l'abîme du passé, le misérable assiste à la lointaine genèse des événements qu'il vient de vivre. Là, les mêmes personnages l'entourent, mais grimaçants et tragiques, et seul, il le lui faut reconnaître, ce sordide milieu est vraiment sien.

Revenant enfin à lui, aux grisailles de l'aube, il se retrouve couvert de sang mort ; des vers annonciateurs d'une décomposition prochaine, rôdent sur son corps...

Le détraqué qui, par la plume de Hedâyat, nous fait cet étrange conte évolue dans un monde que façonnent ses seules hallucinations, sans rapports avec celui, qu'il méprise, des individus normaux, de la « canaille », comme il se plaît à les nommer. Cet univers est régi par d'autres canons que le nôtre. Les objets, les êtres, le temps, la causalité y subissent de singulières déformations, comme dans des visions de fièvre.

La tentation est grande de s'arrêter ici, plus longuement devant quelques uns des hallucinants mirages que l'art de l'écrivain, au moyen seulement de quelques discrètes pesées sur la réalité, fait monter des pages de *La Chouette Aveugle*. Mais on risquerait de ternir certaines des plus étincelantes beautés de l'œuvre en dévoilant par avance leur éclat aux regards du lecteur.

*
* *

Quelques mots, pour conclure, sur l'histoire du roman.

Bouf-é-Kour a été publié à Bombay, en 1936, à un très petit nombre d'exemplaires rouéotypés, et n'a connu, pendant longtemps, qu'une diffusion intentionnellement confidentielle. L'auteur avait, en effet, des raisons de craindre que cet ouvrage fût scandale en Iran, à une époque où s'exerçait, dans ce pays, le contrôle le plus sévère sur toutes les manifestations de la pensée.

Il se contenta donc de le communiquer à de rares amis et d'en confier quelques exemplaires à des bibliothèques orientalistes d'Europe.

En 1941, le changement de régime, consécutif à l'occupation de l'Iran par les troupes alliées, provoqua l'apparition d'un climat politique plus favorable aux audaces de la jeune école littéraire, suspecte jusque là. S. Hedâyat, à qui sa modestie interdisait tout soin de sa gloire, se laissa alors convaincre par son entourage de donner une seconde édition de son roman. *La Chouette Aveugle* parut en feuilleton dans le quotidien *Iran*, puis en volume. L'accueil que lui a réservé le public iranien n'a pas été sans mélange : si une élite peu nombreuse a manifesté de l'enthousiasme, la masse des lecteurs a été surprise, choquée même par ce livre d'un genre encore trop nouveau et surtout trop hardi pour elle. Mais déjà ce jugement se trouve révisé et *Bouf-é-Kour* s'inscrit au premier rang des œuvres durables produites en Iran au cours de ce demi-siècle.

*
* *

Des circonstances diverses ont retardé la publication de cette traduction qui ne voit le jour, hélas, qu'après la mort de l'écrivain.

Celui-ci avait amicalement accepté, en 1942, de m'aider à mettre la dernière main à ce travail. Malgré

l'aide inappréciable qui m'a été ainsi accordée, je ne me dissimule pas les imperfections du texte que je livre à l'impression. Reproduire dans notre langue les beautés d'un ouvrage persan sans altérer les caractères de l'original, bien propres souvent à déconcerter le lecteur européen, est une tâche malaisée ; les iranisans le savent bien. Le persan ne redoute en effet ni ces redondances, ni ces répétitions que notre goût nous porte à éviter, non plus que des images, à notre gré déconcertantes ou trop chargées de couleur. Si elle ne veut déplaire, la traduction se trouve donc parfois contrainte de manquer de fidélité à l'original, de condenser, de fondre en un seul plusieurs termes de sens voisin, (épithètes surtout) accumulés dans telle phrase sans beaucoup l'enrichir, de modifier certaines comparaisons ... Je n'ai, pour ma part, pris de telles licences que lorsqu'elles m'ont paru absolument nécessaires et, dans le doute, j'ai toujours préféré m'abstenir. C'est ainsi, par exemple, que la bouche de l'héroïne du roman garde, en français, cette saveur amère « d'un trognon de concombre » qu'elle a en persan. On en sera peut être choqué. Toute autre figure eût par trop altéré le texte.

Une autre remarque enfin : plusieurs passages paraîtront sembler exagérément déclamatoires — je songe au début de la première partie — ou encore, obscurs, voire incohérents. On n'oubliera pas que l'auteur a délibérément recherché de semblables effets, qu'il ne fait que servir de truchement au malade qui nous conte son histoire, entre deux accès de délire. Le style volontiers ampoulé du premier épisode et celui, par moments si vulgaire, du second procèdent, d'autre part, de deux états d'âme antithétiques, dont ils servent à accuser encore le contraste.

LA CHOUETTE AVEUGLE

Il est des plaies qui, pareilles à la lèpre, rongent l'âme, lentement, dans la solitude. Ce sont là des maux dont on ne peut s'ouvrir à personne. Tout le monde les range au nombre des accidents extraordinaires et si jamais quelqu'un les décrit par la parole ou par la plume, les gens, respectueux des conceptions couramment admises, qu'il partagent d'ailleurs eux-mêmes, s'efforcent d'accueillir son récit avec un sourire ironique. Parce que l'homme n'a pas encore trouvé de remède à ce fléau. Les seules médecines efficaces sont l'oubli que dispensent le vin et la somnolence artificielle procurée par la Drogue ou les stupéfiants. Les effets n'en sont, hélas, que passagers : loin de se calmer définitivement, la souffrance ne tarde pas à s'exaspérer de nouveau.

Pénétrera-t-on un jour le mystère de ces accidents métaphysiques, de ces reflets de l'ombre de l'âme, perceptibles seulement dans l'hébétude qui sépare le sommeil de l'état de veille ?

Pour ma part, je me bornerai à relater une expérience de cet ordre. J'en ai été la victime ; elle m'a tellement bouleversé que jamais je n'en perdrai mémoire. Tant que je vivrai, jusqu'au jour de l'Éternité, jusqu'au moment où je gagnerai ces lieux dont la nature échappe à notre entendement et à nos sens, son signe funeste vouera mon existence au poison. J'ai écrit

« poison », je voulais dire, plutôt que j'ai toujours porté cette cicatrice en moi et qu'à jamais j'en resterai marqué.

Je m'efforcerai d'écrire ce dont je me souviens, ce qui demeure présent à mon esprit de l'enchaînement des circonstances. Peut être parviendrai-je à tirer une conclusion générale. Non, j'arriverai tout au plus à croire, à me croire moi-même, car, pour moi, que les autres croient ou ne croient pas, c'est sans importance. Je n'ai qu'une crainte, mourir demain, avant de m'être connu moi-même. En effet, la pratique de la vie m'a révélé le gouffre abyssal qui me sépare des autres : j'ai compris que je dois, autant que possible, me taire et garder pour moi ce que je pense. Si, maintenant, je me suis décidé à écrire, c'est uniquement pour me faire connaître de mon ombre — mon ombre qui se penche sur le mur, et qui semble dévorer les lignes que je trace. C'est pour elle que je veux tenter cette expérience, pour voir si nous pouvons mieux nous connaître l'un l'autre.

Préoccupations futiles, soit, mais qui, plus que n'importe quelle réalité, me tourmentent. Ces hommes qui me ressemblent et qui obéissent en apparence aux mêmes besoins, aux mêmes passions, aux mêmes désirs que moi, ont-ils une autre raison d'être que de me rouler ? Sont-ils autre chose qu'une poignée d'ombres, créées seulement pour se moquer de moi, pour me berner. Tout ce que je ressens, tout ce que je vois et tout ce que j'évalue, n'est-ce pas un songe inconciliable avec la réalité ?

Je n'écris que pour mon ombre projetée par la lampe sur le mur ; il faut que je me fasse connaître d'elle.

.....

Pour la première fois en ce monde vil et misérable, je crus qu'un rayon de soleil illuminait ma vie.

Hélas, ce ne fut qu'un éclat passager, un météore. Il se manifesta sous les apparences d'une femme, d'un ange plutôt. La clarté qui l'entourait me permit d'entrevoir, rien qu'un instant, l'espace d'une seconde, toute la misère de mon existence, d'en comprendre aussi la grandeur et la beauté. Mais cette lueur se perdit bientôt dans le gouffre des ténèbres où elle devait fatalement disparaître. Non, je n'ai su retenir ce rayon fugitif.

Depuis trois mois, non, deux mois et quatre jours, j'avais perdu sa trace ... Pourtant, le souvenir de ses yeux magiques, de l'éclat mortel de ses yeux ne cessait de me hanter. Comment l'oublier ? Elle, si étroitement liée à mon existence ?

Non je ne révélerai jamais son nom : silhouette éthérée, svelte, vaporeuse, avec deux yeux immenses, étonnés, éclatants, aux profondeurs desquels ma vie se consumait lentement, douloureusement. Elle n'a pas d'attaches avec ce monde vil et féroce. Non, il ne faut pas que je souille son nom du contact des choses terrestres.

Elle perdue, je me retirai tout à fait de la société des hommes, du cercle des crétins et des heureux. Je me réfugiai dans le vin et dans l'opium, afin d'oublier. Mes journées s'écoulaient, elles s'écoulaient encore, entre les quatre murs de ma chambre. Ma vie entière s'est écoulée entre quatre murs.

Du matin au soir, je m'occupais à décorer des cuirs d'écrivoire (1), à boire et à fumer. J'avais choisi ce

(1) Les écrivoires persans sont des boîtes oblongues, à l'intérieur desquelles sont ménagées des cases pour les

travail ridicule, décorer des cuirs d'écritoire, afin de m'êtourdir et de *tuer* le temps.

Par chance, ma demeure est située en dehors de la ville, dans un coin silencieux et tranquille, à l'écart de la vie tumultueuse des hommes. Les environs immédiats sont parfaitement déserts ; des ruines l'entourent. C'est seulement de l'autre côté du ravin que l'on aperçoit des maisons de terre, écrasées et trapues, et que commence la ville. Je me demande quel fou, quel original a bâti cette bicoque qui date au moins du Déluge. Même les yeux fermés, j'en vois avec netteté les moindres recoins ; je me sens écrasé par l'atmosphère qui y règne. Une maison comme on n'en trouve que dessinées sur de vieux écritaires.

Il me faut noter tout cela pour m'assurer que je ne me suis pas trompé sur mon propre compte. Il ne faut décrire tout cela à mon ombre projetée sur le mur. Oui, une seule satisfaction me restait, une toute petite satisfaction : entre les quatre murs de ma chambre, je décorais des écritaires, j'occupais mon temps à cet amusement ridicule. Cependant, après avoir vu ces deux yeux, après l'avoir vue, j'avais cessé de comprendre le sens et la valeur de tout effort ou mouvement.

Chose étrange, chose incroyable, je ne sais pourquoi le motif de mes compositions n'a jamais varié. Je dessinais, toujours, un cyprès au pied duquel était accroupi un vieillard, vouté, pareil aux yoguis de l'Inde. Drapé dans un *aba* (2), la tête entourée d'un turban, il tenait son index gauche sur ses lèvres, immobilisé dans

plumes et les autres accessoires du scribe. La surface extérieure en est décorée de motifs floraux, de paysages ou de scènes délicatement peints. Ils se portaient passés à travers la ceinture.

(2) « *Aba* », ample manteau arabe qui, encore actuellement, fait partie du costume des mollahs.

un geste qui exprimait l'étonnement (3). Face à lui, une jeune fille, de noir vêtue, se penchait pour lui offrir une fleur de capucine ; un ruisseau les séparait. Avais-je déjà contemplé cette scène ? M'avait-elle été suggérée en rêve ? Je l'ignore. Mais je sais seulement que je ne peignais jamais autre chose. Machinalement ma main traçait ce tableau. Le plus bizarre, c'est qu'il trouvait des amateurs ; j'envoyais même, par l'intermédiaire de mon oncle qui les vendait et m'expédiait d'autres peaux en échange, ces cuirs d'écrivoire jusque dans l'Inde.

Cette scène me semble, tout à la fois, proche et lointaine. A vrai dire, je ne me souviens plus très bien. ... Je viens de me rappeler quelque chose. J'ai dit que je dois écrire mes mémoires. Pourtant, cet événement se produisit longtemps après, et n'a aucun rapport avec mon sujet ... C'est à la suite de cela que je renouçai entièrement au dessin. Cela se passa il y a deux mois et quatre jours. C'était le treizième jour après le Nôrouz (4). Il y avait foule aux alentours de la ville. J'avais fermé la fenêtre de ma chambre, pour travailler en paix. Le crépuscule était proche. Je dessinais avec ardeur. Soudain la porte s'ouvrit, et mon oncle entra : c'est-à-dire que cet homme se présenta lui-même comme étant mon oncle. Moi, je ne l'avais jamais vu, cet oncle, car il était parti, tout jeune encore, pour un lointain voyage. Il était, paraît-il, patron de bateau. J'imaginai qu'il venait traiter avec moi quelque affaire,

(3) C'est là le geste classique pour exprimer l'étonnement. On le trouve fréquemment figuré sur les miniatures anciennes.

(4) Le Nôrouz (Jour nouveau), qui tombe le 21 mars, est le Jour de l'An persan. Un vieil usage veut qu'au treizième jour qui suit cette fête, toute la population des villes et des villages déserte les endroits habités et se répare dans la campagne. Rester à la maison porterait malheur pour le reste de l'année.

car j'avais entendu dire qu'il s'occupait aussi de négocié. En tout cas, mon oncle était un vieillard bossu, la tête entourée d'un turban indien, les épaules couvertes d'un *aba* jaunâtre et en loques. Il avait le visage emmitoufflé dans un cache-nez, mais on voyait son col largement échancré et sa poitrine velue. On pouvait compter un par un les poils de sa barbe rare, qui s'échappaient des plis du foulard. Ses yeux étaient malades et rouges ; il avait un bec de lièvre. Il offrait avec moi une ressemblance lointaine et ridicule : on aurait dit mon portrait, réfléchi par un miroir déformant. Je ne m'étais jamais fait de mon père une image différente. A peine entré, l'homme s'accroupit dans un coin de la pièce. J'eus l'idée de préparer quelque chose pour le recevoir convenablement. Je cherchai partout, avec l'espoir de lui trouver un amuse-gueule quelconque, je savais pourtant qu'il n'y avait rien à la maison : il ne me restait ni opium, ni boisson. Tout à coup, comme par intuition, mes regards se portèrent sur le haut de l'étagère, et j'aperçus une bouteille de vin vieux, que j'avais reçue en héritage. Il paraît que cette liqueur avait été pressée à l'occasion de ma naissance (5). Le flacon était en haut de l'étagère ; je n'y avais jamais pensé, j'avais même complètement oublié que pareille chose pût exister chez moi. Je grimpai sur un escabeau qui se trouvait là, afin d'atteindre le rayon supérieur. Au moment de prendre la bouteille, je regardai à travers la lucarne. Dans la campagne, derrière la maison, un vieillard bossu était assis au pied d'un cyprès. Vers lui se penchait une jeune fille, ou plutôt un ange du ciel, et le vieux, plein d'étonnement, mordait l'ongle de son index gauche (6).

(5) Coutume zoroastrienne : à la naissance de chaque enfant on pressait du vin dont on conservait une bouteille.

(6) Cf. note 3.

La jeune fille était bien là, devant moi, mais elle paraissait n'accorder aucune attention à ce qui se passait autour d'elle. Elle regardait sans voir, un sourire extatique et inconscient figé au bord des lèvres, comme si elle avait pensé à un absent.

Et c'est de cette lucarne que j'aperçus ses yeux effrayants et enchanteurs, ses yeux comme pleins d'un reproche amer, ses yeux à la fois troublants, étonnés, menaçants et prometteurs. L'étincelle de ma vie se perdit dans la profondeur de ces prunelles éclatantes, à l'expression mystérieuse. Ce miroir fascinant absorba tout mon être et m'entraîna jusque dans ces régions où la pensée humaine perd tout pouvoir. Yeux bridés comme ceux des Turkmènes, animés d'une splendeur surnaturelle, et énivrante, ils effrayaient et attiraient tout à la fois. Ils semblaient contempler des mystères terrifiants dont nul n'aurait pu supporter impunément la vision. Pommettes saillantes, front haut, sourcils minces et joints l'un à l'autre, lèvres charnues, entr'ouvertes — lèvres dont il semblait qu'un baiser long et brûlant vint de les abandonner, sans pourtant les avoir rassasiées. Sa chevelure noire, tombait en désordre autour de la pâleur de son visage ; quelques mèches étaient collées à ses tempes (7). La délicatesse de ses membres, l'impassibilité éthérée de ses mouvements, tout la disait passagère et fragile. Seuls les gestes d'une danseuse sacrée de l'Inde pouvaient être aussi harmonieux que les siens. Son attitude mélancolique, sa joie navrante donnaient à entendre que ce n'était pas là une créature ordinaire. D'ailleurs, sa beauté n'était pas naturelle ; elle m'apparaissait comme une vision d'opium.

(7) Des accroches-cœurs comme en portent les personnages que l'on voit sur les miniatures.

Elle faisait monter en moi cette ardeur amoureuse que dispense la mandragore. Avec sa silhouette svelte, les lignes suaves qui glissaient le long de ses épaules, de ses bras, de ses seins, de sa poitrine, de sa croupe et de ses mollets, elle semblait arrachée à peine à l'étreinte de son compagnon : elle était pareille à la mandragore femelle séparée de son mâle. Ses vêtements noirs et fripés la moulaient, collés à son corps. Elle parut vouloir franchir le ruisseau qui la séparait du vieillard, mais elle ne put y parvenir. Alors, celui-ci éclata de rire. C'était un rire exaspérant, à vous faire dresser les cheveux sur la tête. Il rit d'un rire dur, discordant, sarcastique, sans que changeât l'expression de son visage — rire écho d'un rire venu de l'au-delà.

La bouteille à la main, je sautai à bas de l'esca-beau, tremblant de peur. Je ne sais pourquoi je tremblais. C'était un frisson terrible et délicieux, comme si je m'étais réveillé en sursaut d'un songe tout à la fois doux et épouvantable. Je posai la bouteille à terre, et m'enfouis le visage dans les mains. Restai-je ainsi quelques minutes, quelques heures ? Je l'ignore. Dès que je fus revenu à moi, je pris le vin et rentrai dans la salle. Mon oncle était parti, laissant ouverte la porte, qui béait comme la bouche d'un mort ; le rire du vieux retenissait encore à mes oreilles.

La nuit tombait ; la lampe fumait. Je restais sous l'impression de ce frisson qui m'avait parcouru. Mon existence venait de se transformer. Il avait suffi à cet ange des cieux, à cette vierge éthérée, d'un regard pour faire pénétrer son fluide en moi, jusqu'en ces tréfonds de l'âme qui échappent à l'intelligence humaine.

J'avais perdu conscience. Il me semblait avoir autrefois connu son nom. L'éclat de ses yeux, son teint, son odeur, ses gestes, tout m'était aussi familier que

si mon âme et la sienne s'étaient trouvées en contact dans la vie antérieure des limbes ou que si toutes deux avaient participé d'une origine et d'une substance communes rendant notre réunion inéluctable. Même dans cette vie terrestre, sa proximité m'était nécessaire. Je ne désirais pas la toucher ; ce m'était assez de sentir que s'interpénétraient les invisibles auras de nos corps. Terrible aventure ! Dès le premier regard, il m'avait semblé la connaître. Mais deux amants n'éprouvent-ils pas toujours cette impression de s'être déjà rencontrés et d'être rattachés l'un à l'autre par un lien mystérieux ? Je n'aspirais ici-bas qu'à son amour, à lui seul. Une autre qu'Elle pouvait-elle m'émouvoir ? Mais le rire sec, affreux du vieux, ce rire sinistre, avait brisé les liens qui nous unissaient.

Toute la nuit, ces pensées m'obsédèrent. À plusieurs reprises, je voulus regarder par la lucarne, mais je redoutais d'entendre de nouveau le rire du vieillard. Je passai la journée suivante en proie à ces préoccupations ; pouvais-je renoncer pour toujours à la voir ? Le surlendemain, tremblant de mille craintes, je me décidai à remettre la bouteille de vin en place. Je tirai le rideau ; le mur était là, devant moi, noir, ténébreux, comme voilé par cette obscurité qui avait envahi toute ma vie. Il n'y avait pas d'ouverture, pas de fenêtre donnant sur l'extérieur. La lucarne carrée était hermétiquement aveuglée et l'emplacement qu'elle avait occupé ne se distinguait pas plus du reste de l'appareil que si elle n'avait jamais existé. J'avançai l'escabeau. Mais j'eus beau frapper la muraille du poing, comme un fou, prêter l'oreille, chercher à la lampe, impossible de découvrir le moindre vestige d'ouverture ; c'était en pure perte que je cognais au mur épais, massif — comme un bloc de plomb.

Pouvais-je renoncer à tout jamais ? Mais il ne dépendait pas de moi de la revoir. Comme une âme en peine, j'attendis, je guettaï, je cherchai. Mais en vain ! J'explorai méthodiquement les alentours de la maison, et cela non seulement pendant un jour ou deux, mais bien durant deux mois et quatre jours. Comme un assassin qui revient sur les lieux de son crime, comme un somnambule, je tournais tout autour de la bicoque. Je finis par connaître le moindre caillou de la région. Je ne trouvai pourtant trace ni du cyprès ni du ruisseau, ni des personnages que j'avais aperçus. J'eus beau m'agenouiller, la nuit, dans le clair de lune, implorer humblement les arbres, les pierres, l'astre, car il se pouvait qu'Elle le regardât aussi, appeler toutes les créatures à mon aide, je ne recueillis pas le moindre indice. Elle ne pouvait se trouver en rapport avec les choses d'ici-bas. Ainsi, l'eau avec laquelle Elle lavait ses tresses ne pouvait provenir que d'une source singulière et ignorée, que jaillir d'une caverne enchantée. Ses vêtements n'étaient pas tissés de laine ou de coton vulgaires, et ce n'étaient pas des mains quelconques, des mains humaines qui les avaient cousus. Elle était un être exceptionnel. Je compris que ces capucines n'étaient pas de simples capucines ; j'acquis la certitude que si Elle avait répandu de l'eau ordinaire sur son visage, il se serait aussitôt fané et que si, de ses doigts longs et minces. Elle avait cueilli une fleur terrestre de capucine, ils seraient, à l'instant même devenus pareils à des pétales flétris. Je compris tout cela ! Cette vierge, non, cet ange, était pour moi source d'émerveillement et d'inexprimable intuition. Son être subtil et impalpable avait éveillé en moi la faculté d'adoration et je ne doutais pas que le regard d'un étranger, d'un homme normal l'eût flétrie et fanée.

Dès que je l'eus perdue et qu'une muraille de pierre, une digue humide, sans lucarne, pesante comme le plomb se fut érigée entre nous, je compris que ma vie était vaine et sans but. Elle avait laissé sans réponse la caresse de mes regards ; Elle n'avait pas non plus partagé la profonde volupté que j'avais ressentie à sa vue, mais c'était qu'Elle ne m'avait pas aperçu. J'avais pourtant besoin de ses yeux ! Un seul regard d'Elle eût suffi à me donner la solution de tous les problèmes de la philosophie et de toutes les énigmes de la théologie. Un seul regard d'Elle, et tous les mystères se fussent dissipés.

Alors j'augmentai mes doses d'alcool et d'opium. Par malheur, ces remèdes de désespoir ne parvinrent pas à m'engourdir et à me procurer l'oubli. Bien au contraire, de jour en jour, d'heure en heure, de minute en minute, son corps, son visage se matérialisaient plus vigoureusement devant moi.

Comment oublier ? Les yeux ouverts ou fermés, pendant mon sommeil et mes veilles, Elle était là, devant moi, présente à ma vue, à travers ce soupirail de mon alcôve, pareil à la nuit qui recouvre l'esprit et la raison des hommes, à travers ce trou carré qui s'ouvrait sur l'extérieur.

C'en était fait pour moi du repos ! D'ailleurs comment connaître le repos ? J'avais pris l'habitude de sortir chaque jour, au coucher du soleil. Je ne sais pourquoi, je m'obstinais à vouloir retrouver le ruisseau, le cyprès, la touffe de capucines. J'avais pris l'habitude de cette promenade comme j'avais pris celle de l'opium. Une force surnaturelle semblait m'y contraindre. Tant que je cheminais, je ne pensais qu'à Elle, à la première vision que j'avais eue d'Elle, et je cherchais l'endroit où je l'avais aperçue, le treizième

jour après le Nôrouz. Si j'avais trouvé, si j'avais pu m'asseoir au pied de ce cyprès, sûrement j'aurais goûté le calme. Hélas ! rien que des buissons et du sable brûlant, des carcasses de chevaux crevés, un chien flairant des ordures !

L'avais-je réellement rencontrée ? Jamais ! A peine l'avais-je furtivement entrevue, à travers un trou, une misérable lucarne de mon alcôve. J'étais pareil à un chien affamé reniflant des immondices, et qui, du plus loin qu'il voit quelqu'un apporter des déchets, prend peur, court se cacher, puis revient choisir, parmi les rogatons frais, les morceaux qui lui plaisent. J'étais comme ce chien. Mais on avait aveuglé la lucarne et Elle était pour moi comme un bouquet de fleurs fraîches abandonné sur des ordures.

Le soir de ma dernière sortie, le temps était couvert, il pleuvait, un brouillard épais voilait tout aux alentours. Dans cette atmosphère mouillée qui atténuait la vivacité des couleurs et l'insolence des lignes, j'éprouvais une sensation de liberté et de calme ; la pluie lavait mes idées noires. Or, cette nuit-là, ce qui n'aurait pas dû se produire arriva. Je déambulais, inconscient. Pourtant, durant ces heures de solitude et ces minutes dont je ne me rappelle guère la durée, comme surgi de la brume, son visage flou m'apparaissait avec plus d'insistance que jamais, son visage maladif, pareil à ces miniatures qui ornent les cuirs d'écrivoire.

Lorsque je rentrai, je crois bien qu'une bonne partie de la nuit s'était déjà écoulée. Le brouillard s'était tellement épaissi que je voyais à peine à mes pieds. Cependant, une fois devant ma porte, je distinguai, grâce à l'habitude, et aussi grâce à un sens particulier que j'avais acquis au cours de ces promenades nocturnes,

une forme vêtue de noir, la silhouette d'une femme assise sur le perron. Je fis craquer une allumette pour chercher le trou de la serrure, mais je ne sais pourquoi, mes regards se portèrent involontairement sur la silhouette noire, sur deux grands yeux ténébreux et bridés qui luisaient au milieu du visage pâle et maigre. Ces yeux qui me fixaient sans voir, je les connaissais déjà. Si même je ne le avais jamais aperçus auparavant, je les aurais reconnus. Non, je ne m'étais pas trompé. C'était Elle. Je restais là, stupide, sans mouvement, comme un homme qui rêve, qui sait qu'il rêve, qui veut se réveiller, mais qui n'y parvient pas. L'allumettes se consuma jusqu'au bout, me brûla les doigts ; je revins brusquement à moi. Je tournai la clef dans la serrure, la porte s'entrebailla, je m'effaçai. Comme si le chemin lui avait été familier, elle se leva, traversa le corridor sombre et ouvrit la porte de ma chambre. Je la suivis ; la lampe allumée, je vis qu'elle était allée s'étendre sur mon lit. Son visage restait dans l'ombre et je ne savais si elle me voyait ou non, si elle pouvait m'entendre ou non. Elle ne paraissait ni effrayée, ni décidée à résister. Il semblait qu'elle fût venue là sans savoir.

Était-elle malade ? S'était-elle égarée ? Elle avait marché inconsciemment, comme une somnambule. Nul ne peut imaginer quels états d'âme je traversai durant ces instants. J'éprouvais comme une douleur délicieuse et indicible. Non, je ne m'étais pas trompé, c'était bien la même femme, la même vierge ; elle était entrée dans ma chambre sans s'étonner de rien ; sans mot dire. J'avais toujours imaginé qu'il en serait ainsi de notre première rencontre. Il me semblait être englouti dans un sommeil sans fond ; il fallait être en effet plongé dans un sommeil abyssal pour faire un tel rêve. Son

silence tenait pour moi de la vie éternelle, car on ne parle pas dans l'éternité.

Femme, elle l'était à mes yeux, mais elle avait en même temps quelque chose de surhumain. Son visage effaçait de ma mémoire tous les autres visages ; j'en étais étourdi. Pour l'avoir trop longuement contemplé, je fus pris d'un tremblement, mes genoux fléchirent. Alors je vis passer dans ses yeux immenses, dans ses yeux demesurés, dans ses yeux humides et brillants, pareils à des boules de diamant noir baignant dans un bain de larmes, toute la douloureuse aventure de ma vie. Dans ses yeux, ses yeux noirs, je trouvais l'éternelle et profonde nuit que je recherchais ; je me plongeai dans leurs ténèbres terribles et enchanteresses. Il me semblait qu'ils faisaient jaillir une immense vigueur des tréfonds de mon être. Le sol frémissait sous mes pieds, et j'aurais éprouvé à tomber un plaisir inexprimable.

Mon cœur cessa de battre ; je retins mon souffle ; je craignais de respirer et de le voir s'évanouir comme un nuage ou comme une fumée. Son silence miraculeux avait érigé entre nous deux un mur de cristal. J'étouffais de cet instant, de cette heure, de cette éternité. Ses yeux las se refermèrent lentement, comme s'ils avaient entrevu quelque chose de surnaturel dont nul ne pourrait soutenir la contemplation. Comme s'ils avaient aperçu la mort. Ses paupières se rebattirent, moi, j'étais pareil à un noyé qui remonte à la surface de l'eau, après les affres de l'agonie. Je me mis à trembler ; je tremblais de fièvre ; j'essuyais avec ma manche la sueur qui m'inondait le front.

Ses traits conservaient la même tranquillité et la même immobilité, mais ils paraissaient plus maladifs et plus tirés. Elle restait étendue, rongant l'ongle de son

index gauche. Son visage était pâle. A travers le mince vêtement noir qui la moulait, on distinguait le contour de ses mollets, de ses bras, de sa poitrine, de tout son corps.

Comme elle avait les yeux clos, je me penchai pour mieux la regarder. Mais plus j'examinais son visage, plus elle me semblait loin de moi. Je sentis soudain que j'ignorais tout des secrets de son cœur, et que nul lien ne nous unissait.

Je voulus parler, mais je craignis que le son de ma voix ne blessât ses oreilles, ses oreilles si délicates, habituées sans doute à quelque musique céleste, lointaine et suave.

Il me vint à l'esprit qu'elle pouvait avoir faim ou soif. J'allai dans l'alcôve chercher quelque chose à lui offrir. Je savais bien pourtant qu'il n'y avait rien à la maison. Cependant, j'eus comme une inspiration ; je possédais, rangée en haut de l'étagère, une bouteille de vieux vin, que j'avais héritée de mon père. J'avançai l'escabeau et descendis le flacon. A pas de loup, je m'approchai du lit. Je la retrouvai endormie, comme un enfant. Elle dormait profondément et ses longs cils s'entrecroisaient, pareils à des fils de velours. Je débouchai la bouteille et, doucement, lui fis boire une coupe de vin, à travers ses dents serrées

A voir ces yeux qui s'étaient clos, je sentis pour la première fois de ma vie naître en moi une tranquillité soudaine. L'abcès qui me rongait, l'incube qui fouillait ma chair de ses griffes de fer, s'était calmé. J'allai chercher mon tabouret ; je le plaçai près du lit. Je regardai fixement son visage. Quel visage enfantin ! Quelle expression étrange ! Était-il possible que cette femme, cette vierge, cet ange cruel — je ne savais quel nom lui donner — était-il possible qu'elle vécût cette

double vie avec autant de calme et de naturel ? Maintenant, je pouvais sentir la chaleur de son corps et respirer le parfum moite qui montait de sa lourde chevelure noire. Je ne sais pourquoi je levai ma main tremblante — cette main ne m'obéissait plus — et caressai ses boucles, toujours collées à ses tempes. J'y enfonçai les doigts. Ses cheveux étaient froids et humides, froids, très froids, comme si elle eût été morte depuis plusieurs jours. Sans aucun doute, elle était morte ! Je glissai la main dans l'échancrure de son col, la posai sur son sein, à l'endroit du cœur. Je ne perçus pas le moindre battement. Je pris un miroir et le tins devant ses narines. Pas la moindre trace de vie.

Je voulus la réchauffer avec mon propre corps, lui communiquer ma propre chaleur en échange du froid de la mort. Je pensais que je pourrais peut-être lui insuffler mon âme. Je me dévêtis et m'étendis contre elle. Nous étions collés l'un à l'autre comme les racines de la mandragore, mâle et femelle. D'ailleurs, son corps était pareil à celui de la mandragore femelle, séparée de son mâle ; elle brûlait de la même passion que la mandragore. Sa bouche était âcre et amère, comme un trognon de concombre. Tous ses membres étaient de glace. Le sang se figeait dans mes artères et ce froid me pénétrait jusqu'au fond du cœur. Tous les efforts étaient vains. Je descendis du lit et me rhabillai. Non, ce n'était pas une illusion, elle était là dans ma chambre, dans ma couche. elle m'avait livré son corps, elle s'était livrée à moi corps et âme.

Tant que la vie avait empli ses yeux, c'était leur seul souvenir qui faisait mon tourment. Maintenant, insensible, glacée, les yeux clos, elle était venue s'abandonner à moi. Les yeux clos !

C'était elle qui avait répandu le poison à travers

toute ma vie. Non, ma vie était par avance vouée au poison. Je n'aurais pu vivre autre chose qu'une vie empoisonnée. Elle venait de me livrer, dans ma chambre, son corps et son ombre. Son âme fragile et passagère, sans lien avec le monde terrestre, s'était glissée hors de ses vêtements noirs et fripés, hors de cette chair qui l'avait fait souffrir ; elle s'était réfugiée dans l'univers des ombres errantes, entraînant, me semblait-il, ma propre ombre à sa suite. Elle était tombée là, insensible, immobile. Ses muscles détendus, ses nerfs, ses os, s'apprétaient à pourrir et à offrir une pâture succulente aux vers et aux rats des entrailles de la terre. Et moi, il me faudrait passer une nuit longue, obscure, froide, sans fin en compagnie d'un cadavre, de son cadavre, dans cette chambre de pauvre, emplie de misère, dans cette chambre pareille à un tombeau, parmi les ténèbres éternelles qui m'entouraient et qui s'étaient infiltrées jusque dans les murs. Alors il me sembla que, dès le principe du monde, depuis que j'existais moi-même, j'avais eu pour compagnon, dans la chambre ténébreuse, un cadavre — un cadavre inerte et glacé.

Le cours de mes pensées se figea. Une vie singulière s'éveilla en moi ; mon existence se trouvait liée à celle de toutes les créatures qui m'environnaient et de toutes les ombres qui frissonnaient autour de moi. J'étais profondément, indissolublement uni au monde, au rythme des êtres et de la nature. Par des fils invisibles, un courant morbide s'était établi entre moi et tous les éléments. Aucun rêve ne me semblait contraire à l'ordre naturel. Je pouvais pénétrer aisément les secrets des vieilles miniatures, ceux des livres de philosophie les plus ardens, et la bêtise éternelle des formes et des espèces, car, à cet instant, je participais à la gravitation de la terre et des cieux, à la croissance des végétaux, aux mouvements des êtres animés. Le passé

et l'avenir, le proche et le lointain ne faisaient plus qu'un avec ma vie émotive.

En de telles conjonctures, chacun cherche refuge dans une habitude solidement enracinée, une manie : le buveur boit, l'écrivain écrit, le sculpteur sculpte, bref, chacun a recours, pour mettre fin à son tourment, au mobile le plus puissant de sa vie, et c'est alors qu'un véritable artiste peut tirer de lui-même des chefs-d'œuvre. Mais moi, moi qui n'avais aucun talent, moi, misérable décorateur de cuirs d'écritaires, que pouvais-je faire ? Habitué à produire en série des images sèches, luisantes, sans âme, que pouvais-je dessiner qui devînt un chef-d'œuvre ?

Pourtant, je me sentais envahi par l'enthousiasme et pénétré d'une ardeur intense. C'était comme une verve, une inspiration singulière ... Je voulais fixer sur le papier ces yeux qui s'étaient fermés pour toujours, en perpétuer le souvenir. Je me laissai entraîner par cette impulsion. A vrai dire je n'avais plus aucun contrôle sur moi-même et, lorsqu'on est enfermé avec un cadavre ... Cette idée m'emplit d'une joie étrange.

Pour finir, j'éteignis la lampe qui fumait. Je disposai deux chandeliers au-dessus d'elle, et les allumai. A la lueur des bougies, ses traits se firent plus calmes ; ils prirent, dans l'ombre lumineuse de la pièce, une expression mystérieuse et éthérée. J'allai chercher du papier et tout ce qui était nécessaire à mon travail. Je m'approchai de *son* lit (car, désormais, ce lit lui appartenait). Je voulais dessiner tranquillement, d'après nature, ce visage condamné à se décomposer très doucement et à résorber dans le néant, ce visage qui semblait immobile et immuable, en fixer sur le papier les lignes essentielles, choisir ceux de ses traits qui m'avaient frappé. Un croquis, si sobre soit-il, doit éveiller

une impression, avoir une âme. Moi qui m'étais accoutumé à exécuter des dessins de série sur des cuirs d'écrivoire, je me voyais contraint de mettre mon intelligence en œuvre pour exprimer mon idéal, c'est-à-dire pour rendre ce que mon imagination prêtait d'obsédant à sa physionomie. Il faudrait regarder le visage, fermer les yeux, puis reporter sur le papier les traits que j'aurais retenus. Peut-être découvrirais-je ainsi un opium propre à calmer mes tourments ? Je me réfugiai enfin dans l'immobile vie des lignes et des formes.

Ce sujet convenait parfaitement à mon caractère de peintre macabre — dessin d'après cadavre. En vérité, j'étais un portraitiste de cadavres. Mais ses yeux, ses yeux clos, avais-je maintenant besoin de les revoir ? Leur image s'était-elle gravée assez profondément dans mon esprit et dans mon cerveau ?

Je ne sais. Jusqu'au matin, j'exécutai plusieurs croquis mais aucun ne répondait à mon attente. Je les déchirai les uns après les autres, sans pourtant me lasser de ce travail ni sentir passer le temps.

SADEGH HEDAYAT
traduction Roger Lescot

(à suivre)



LA

COUDEE ROYALE EGYPTIENNE

ESSAI DE METROLOGIE

N.D.L.R. — Le Dr. Funck-Hellet est l'auteur de plusieurs ouvrages d'esthétique. Il vient de publier notamment un travail de grande portée, en deux volumes : *Composition et Nombre d'Or dans les œuvres peintes de la Renaissance* (1) et *La proportion en architecture par l'équerre des Maîtres d'Œuvre* (2). Dans ce livre sur l'architecture l'auteur croit retrouver une méthode et des proportions communes aux plus illustres monuments, que ce soit les Pyramides, le Parthénon, ou les Cathédrales. Nous sommes reconnaissants au Dr. Ch. Funck-Hellet d'avoir bien voulu penser à la « Revue du Caire » pour détacher cette étude sur les proportions dans les Pyramides.

En Egypte, peut-être bien avant la construction des Pyramides fut établi un étalon de la coudée, la « coudée royale égyptienne », étalon d'une telle précision que l'on en retrouve encore la mesure exacte au Parthénon.

Si la coudée suméro-babylonienne fut de 540 mm (\pm), celle du temps du roi Chéops, constructeur de la Grande Pyramide, est intermédiaire entre 523,5 et

(1) 1 vol., 120 p. 96 ill., Vincent, Fréal et Cie, édit. Paris 1951.

(2) 1 vol., 122 p. 165 fig., Vincent, Fréal et Cie, édit. Paris 1951.

524 mm. par excès, indication fournie gracieusement par Mr. J.-P. Lauer, architecte du Service des Antiquités de l'Égypte.

Tout le monde est d'accord pour dire que la coudée représente la somme des longueurs de la main ouverte et de l'avant-bras, celui-ci tenu à angle droit sur le bras ; mais personne ne s'est avisé qu'un homme normal du bassin méditerranéen NE PEUT avoir une coudée royale de 524 mm. Il nous a fallu trouver un homme de 1m,95 pour avoir semblable coudée. Un eunuque égyptien de 1m,479 (le squelette est au Musée de Médecine légale de Lyon) a bien une coudée de 540 mm mais les eunuques ont les bras anormalement allongés. Il est peu probable que les égyptiens se soient laissés guider par les êtres pathologiques dans l'établissement de leur étalon de mesure.

Dans nos recherches sur la Proportion en architecture (*), nous nous sommes rendus compte que si on prend le rayon de l'arc trigonométrique égal à 1 mètre, nombre de valeurs trigonométriques se retrouvent « en mètres » dans les cotes des monuments anciens. Nous avons pu indiquer une dizaine de formules qui donnent, soit la coudée royale exacte, soit une coudée différente d'elle de quelques dix-millièmes.

Quoiqu'il en soit, voici, parmi les formules exactes, quelques-unes très suggestives :

Nous admettrons que si on choisit pour la coudée royale une longueur intermédiaire entre les esti-

(*) *De la proportion. L'Equerre des Maîtres d'Oeuvre*: 120 pages, 165 fig. Editions Vincent, Fréal & Cie, 4 rue des Beaux-Arts, Paris.

Douze pages de ce livre sont consacrées à la Grande Pyramide, dont la forme, la porte d'entrée, les couloirs, la pierre d'angle, etc., ont été confrontés avec la géométrie de la proportion sur des données nouvelles.

mations officielles (0m5235 et 0m524) on sera à quelques dix-millièmes de la coudée de Chéops. Choisissons 0m5236, en notant qu'une coudée à peine différente ne changera rien aux raisonnements qui vont suivre.

A — Soit un double carré (le sol de la Chambre du Roi dans la Grande Pyramide a semblable forme)

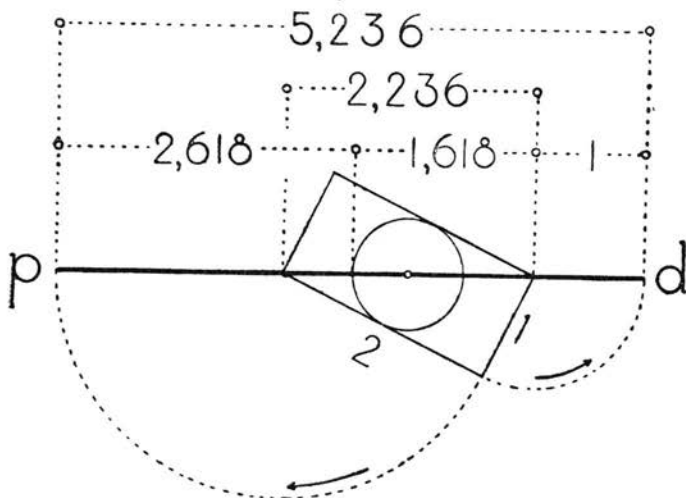


Fig. A

au petit côté égal à UN mètre : la somme de la diagonale ($\sqrt{5} = 2,236$) et des deux côtés ($1 + 2$) du rectangle donne 5,236 (pd fig A) soit 10 coudées. La figure géométrique A permet de répartir sur la longueur de 5,236, par des tracés classiques, les trois termes de la proportion Φ qui sont 1, 1,618, 2,618, soit 1, Φ et Φ^2 . Ainsi le mètre et Φ se trouvent associés à la coudée royale.

B — Soit maintenant une demi-circonférence au rayon égal à UN mètre. L'arc de demi-cercle vaut π ou 3,1416. L'arc de 30° ou $\pi/6$ vaut 0m,5236, la coudée royale, et l'arc $\pi/12$ ou arc de 15° vaut 0m,2618, le pied égyptien (demi-coudée). Or 0,2618 est encore

un nombre de la série Φ , soit Φ^2 au dixième. Ainsi, dans l'exemple B, en plus du mètre, de la coudée et du nombre Φ on trouve associé le pied et le nombre π .

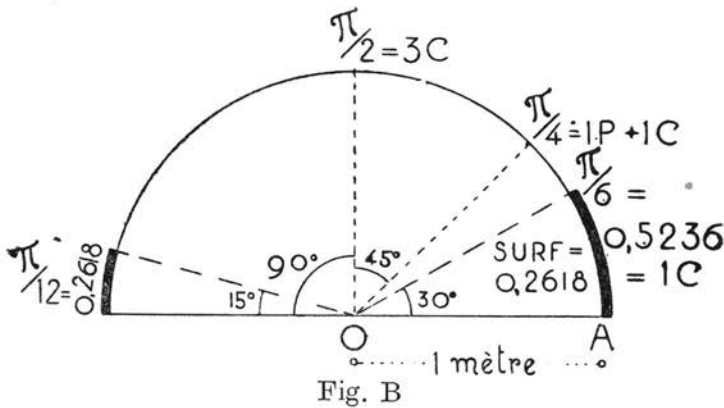
C — Sur la circonférence, dans la mesure des arcs par coudées et pieds, on peut voir encore que l'angle à 45° ou $\pi/4$ vaut 1 Pied + 1 Coudée; que l'angle droit ou $\pi/2$ vaut trois coudées. Au total les nombres 2, 3, 4, 6, 12 dans le partage du périmètre et les angles 15, 30, 45 et 90 degrés amenés par les pied et coudée sont communs diviseurs de 360, les 360 degrés de la division de la circonférence dès la plus haute antiquité. Les tracés très simples des paragraphes A et B, partis des pied et coudée ont bien pu présider à la division sexagésimale de la circonférence, dans le désir d'unifier les portions du périmètre et les mesures des angles, système infiniment plus logique que la relation actuellement officielle entre mètre et grades ou radians. La coudée aurait pu être un radian logique.

D — Voici une constatation toujours proche des connaissances que les modernes estiment primitives de ces époques lointaines : l'antiquité connaissait le triangle de Pythagore ou triangle arithmétique $\frac{3-2}{2-1} = \frac{1}{1}$. A seule fin de nous rapprocher de l'unité pratique des Egyptiens, leur coudée, ramenons l'unité du deuxième rapport de la proportion ci-dessus à 0,5, proche de 0,5236 ce qui donne $\frac{2,5-1,5}{1,5-0,5} = \frac{1}{1}$. Remplaçons 0,5 par 0,5236 en multipliant la formule par 2 coudées (2C), on a : $\frac{2,618-1,5708}{1,5708-0,5236} = \frac{1,0472}{1,0472}$, formule qui peut être transcrite comme suit :

$\frac{\Phi 2 - \pi / 2}{\pi / 2 - 1 C} = \frac{2 C}{2 C}$ Grandeurs comparables puisque nous sommes partis du principe de ramener tout au mètre. On peut diviser la formule par 2, on a $\frac{\Phi 2 / 2 - \pi / 4}{\pi / 4 - 1 P} = \frac{1 C}{1 C}$, P. étant le Pied égyptien.

Ainsi, à nouveau, le mètre, la coudée, le pied, Φ et π sont associés. Ces formules auraient-elles échappé aux harpédonaptes auxquels les tracés des paragraphes A et B devaient être familiers ?

L'origine de toutes ces valeurs fut le pied et non la coudée, puisque celle-ci n'est pas de l'ordre humain. Que l'unité du cercle (le rayon) ou le côté du double carré soient devenus exactement le mètre, cela doit être mis au compte du hasard, à moins que l'homme et le méridien terrestre dépendent l'un de l'autre ! On serait tenté de l'affirmer en lisant les relations géométriques suivantes.



E — Soit un cercle de rayon égal à UN pied (0,2618), donc au diamètre égal à une coudée (0,5236m). La circonférence vaudra 1m,64494, la hauteur de l'homme moyen du bassin méditerranéen. Décuplons le rayon de ce cercle, $\pi/6$ vaudra 1m,3707, soit 54 pouces de 0m,02538. Mais 1m,3707 est aussi le produit de la coudée par 10 pieds (ou de 10 coudées par un pied). On trouve encore 13m,707 si sur le sol de la Chambre du Roi on trace la figure A et qu'on prenne la moitié de la ligne *pd*. Ainsi on trouve associés la coudée, la hauteur de l'homme et le pouce dans la

Chambre du Roi. Dans la restitution de la Grande Pyramide par l'extension de la figure A, on arrive à une diagonale égale à 137m,07, à peu de chose près la hauteur « actuelle » de la Pyramide. Ce monument peut encore réserver des surprises.

F — Le problème de la « proportion » a beaucoup occupé les anciens. Inscrivons géométriquement les trois médiétés (arithmétique, géométrique, harmo-

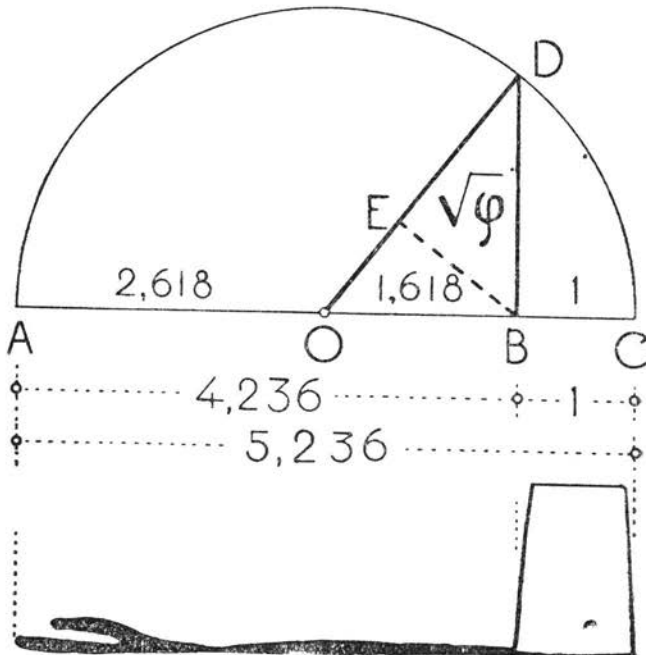


Fig. F

nique) dans un demi-cercle, en prenant comme diamètre 10 coudées. Le rayon vaudra 10 pieds. La proportion s'établira à partir de deux portions du diamètre, AB et BC, dont une égale UN mètre (ici BC). On a : $AO = 2,618$ ou Φ^2 ; $OB = 1,618$ ou Φ ; et $AB = 4,236$ ou Φ^3 . Les trois moyennes entre AB et BC sont :

la moyenne arithmétique AO ou OD = 2,618; la moyenne géométrique BD = 2,058 et la moyenne harmonique DE = Φ . Le triangle OBD sera un triangle $\sqrt{\Phi}$ (aux trois côtés en progression géométrique) et dessinera la demi-coupe méridienne de la Grande Pyramide. Ainsi l'origine de la forme de la Pyramide de Chéops pourrait être un problème métrologique complété par un problème de proportion avec comme départ l'homme.

G — En reconsidérant la précédente figure F au dixième de sa grandeur, AC vaudra la coudée royale, ouverte. De sorte qu'on en déduit que la coudée royale Mais AB vaudra la longueur d'une coudée d'homme normal avec en AO l'avant-bras et en OB la main est formée de la coudée humaine prolongée par l'unité ésotérique égyptienne, soit 0m,10 (BC).

H — Le signe hiéroglyphique de la coudée symbolisera donc l'association de la coudée humaine avec l'unité théorique. Sur le signe de la coudée (F en bas) l'unité est caractérisée par la partie du signe munie de traits verticaux, partie que l'on prend habituellement pour une amorce de bras ? Or, dans la figure géométrique des trois médiétés exactement superposée au signe hiéroglyphe, les lignes CD et BD qui s'élèvent sur BC figurent bien ce qui revient à l'unité ésotérique BC. Il n'y avait d'ailleurs aucune raison d'espacer sur le signe hiéroglyphe les lignes que les modernes prennent pour le bras, alors que les deux os de l'avant-bras n'ont eu qu'un seul trait à peine modulé en épaisseur.

I — Citons, parmi d'autres relations géométriques, le rapport entre le volume de la sphère $\frac{\pi d^3}{6}$ et le volume du cube (d^3) circonscrit qui est 0,5236. La section centrale d'un tel système figure un cercle ins-

crit dans un carré : le signe secret des maîtres d'œuvre, (v. rosace du Dôme de Carrare) transmis de très haute antiquité.

J — Soit un triangle rectangle, inscrit dans un cercle divisé en dix, donc à fonction Φ , de telle façon que la petite cathète pose sur un côté décagonal. Ce triangle rectangle a comme angles 36 et 54 degrés. Si on donne à l'hypoténuse (ou diamètre) la longueur d'une coudée royale de 0m,5236, la grande cathète vau-

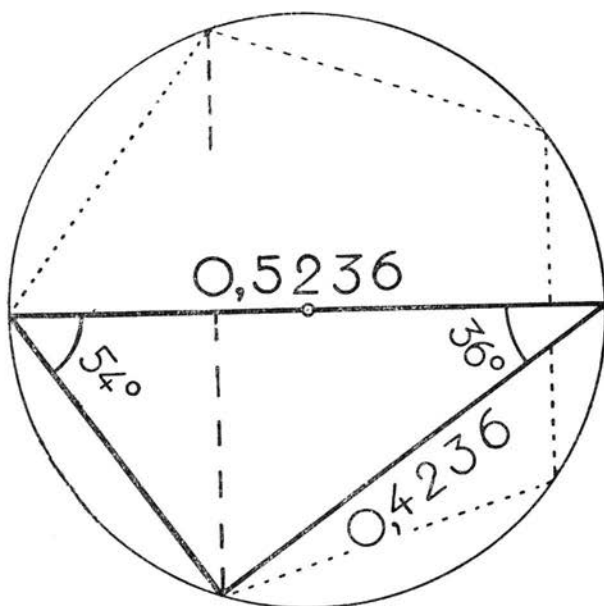


Fig. J

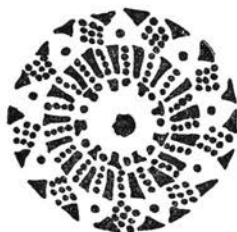
dra 0m,4236 ou valeur de la coudée humaine. La différence vaudra 0m,10, l'unité ésotérique. Ce triangle intègre donc la coudée royale, la coudée humaine, l'unité ésotérique, en fait le mètre. C'est ce triangle que nous avons nommé l'Equerre des Maîtres d'Œuvre. Il nous a permis de reconstituer toutes les données

de la Pyramide, la proportion des différents éléments du Parthénon dont le linteau additionné au rayon inférieur des colonnes vaut 5m,236.

Il est permis de conclure après confrontation de formules si diverses sans lien apparent entre elles, donc en l'absence d'un paramètre qui expliquerait tout, que la coudée royale semble sortie des méditations d'un géomètre « ivre de géométrie », mais conservant le contact avec l'homme.

Il faut regretter, peut-être, qu'aux dernières décisions du Bureau International des Poids et Mesures l'ancien mètre de la Révolution ait été abandonné contre un mètre valant 0m,998 ce qui amène une coudée de 0m,52349. La coudée royale, qui faisait élégamment le pont entre le mètre, Φ , π , l'homme et la division traditionnelle de la circonférence en 360 degrés, division chère aux astronomes, la coudée royale qui aurait pu être appelée le « radian des pharaons » sera de nouveau reléguée dans les ténèbres ce que vraiment elle ne mérite pas.

Dr. CH. FUNCK-HELLET



**A PROPOS DU
PRETENDU METRE ESOTERIQUE
DANS LA
GRANDE PYRAMIDE**

Pour mieux éclairer nos lecteurs sur cette question nous avons cru devoir soumettre cette étude très brillante du Dr. Ch. Funck-Hellet à M. J.-P. Lauer, le grand spécialiste des Pyramides (1), et qui poursuit sur place depuis plus de vingt-cinq ans des travaux remarquables qui lui ont permis de reconstituer les chefs-d'œuvre de Sakkarah.

Le Dr. Funck-Hellet, auteur de plusieurs études sur l'emploi du « nombre d'or » dans la peinture, surtout à la Renaissance italienne, a tiré les diverses considérations exposées ci-dessus d'un savant et fort intéressant mémoire, « La proportion, L'équerre des maîtres d'œuvre », qu'il vient de publier à Paris (1). Evitant dans cet ouvrage, à propos de l'emploi en architecture des « médiétés » et du « nombre d'or », de rester sur le terrain spéculatif des mathématiques pures, comme Matila Ghyka (2) et Don Néroman (3),

(1) Cf. J.-P. Lauer, « Le problème des pyramides d'Egypte ». Payot, Paris (1948).

(1) Edition Vincent, Fréal et Cie., 1951.

(2) *Esthétique des proportions dans la nature et dans les arts*. Gallimard, Paris (1927). *Le Nombre d'Or, I Les rythmes; II Les rites* (1931). *Essai sur le Rythme* (1938).

(3) *Le Nombre d'Or à la portée de tous* — Ariane, Paris (1946).

il envisage le problème de façon moins abstraite, en donnant des tracés géométriques, qui intéressent les architectes. Se basant sur la géométrie euclidienne, la seule mathématique bien établie chez les Anciens, il utilise essentiellement l'équerre comme instrument pratique des mises en proportion, et tente de retrouver ainsi le secret des tracés qui auraient permis tant de chefs-d'œuvre dans l'Antiquité classique et le Moyen Age. « L'art », écrit-il (op. cit. p. 20), « est un ordre harmonieux apparent, qui se réalise plus aisément en des tracés de rapports égaux équivalents. C'est la raison qui doit faire préférer l'emploi d'une seule équerre pour établir la proportion d'un même plan ». Il préconise, en particulier, pour cela le « triangle des coordonnées décagonales » qu'il appelle triangle χ^1 ou équerre des maîtres d'œuvre ». Le rapport entre petit et grand côté de l'angle droit de ce triangle est $\frac{1}{1,376}$, et ses angles aigus valent 36 et 54°. Dans le cas où l'on prend comme unité le rayon du cercle circonscrit au décagone étoilé dans lequel s'inscrit le triangle χ^1 , le grand côté de l'angle droit de ce dernier = 1,618 = Φ le nombre d'or, et le petit côté est égal au côté du pentagone régulier inscrit dans le même cercle.

Mais notre dessein n'est pas de nous étendre ici sur cet intéressant problème ; nous nous proposons simplement de discuter, à propos de l'extension de l'emploi de ces tracés par le triangle χ^1 à la pyramide de Khéops, les étranges conclusions auxquelles est conduit le Dr. Funck-Hellet (op. cit. p. 8) : « Le mètre actuel serait une des unités ésotériques des Anciens, dans laquelle se fondent la coudée royale égyptienne, le pied, le pouce, π et le nombre d'or Φ » ! Le texte et les figures qu'il publie dans les pages précédant notre commentaire ne tendent à rien de moins, estime-t-il, qu'à nous en apporter la preuve.

L'auteur commence par émettre la thèse que la coudée royale de 0m,5235 à 0m,524 n'est pas une coudée humaine naturelle. Il évalue celle-ci pour l'homme méditerranéen moyen à 10 centimètres de moins, soit à 0m,4236. En admettant que cette évaluation soit exacte, ce qui resterait à démontrer, il convient de faire observer que le fellah, comme beaucoup d'Africains est plus grand et a les membres proportionnellement plus allongés que l'Européen méditerranéen. Des mensurations prises au hasard sur cinq de nos ouvriers nous ont donné des longueurs de coudées variant de 0m,47 à 0m,52, dont trois aux environs de 0m,49. Nous sommes là en tout cas beaucoup plus près du chiffre de la coudée royale égyptienne que de celui de la prétendue coudée naturelle. D'autre part, il est fort probable que la coudée n'est entrée en usage en Egypte qu'au cours de la période prédynastique avec la naissance de l'architecture, lorsque les unités de mesure utilisées jusque là dans l'industrie des vases de pierre et des poteries s'avèrent trop petites : ces mesures primitives étaient le doigt et la palme de 4 doigts. Quant au pied égyptien, qui aurait valu, d'après le Dr. Funck-Hellet, 0m,2618, il est une pure invention de certains auteurs et ne se rencontre, pas plus d'ailleurs que le pouce, ni dans les textes, ni dans les mouvements (4). Lorsque les nécessités de la construction imposèrent donc l'emploi d'une unité de mesure plus grande que la palme, il est normal que l'on ait choisi un multiple de cette dernière et ceci peut expliquer que l'on soit ainsi arrivé à une dimension légèrement supérieure à celle de la coudée de l'Egyptien moyen. On hésita d'ailleurs entre la coudée de 6 palmes et

(4) Cf. Somers Clarke et R. Engelbach, « Ancient Egyptian Masonry », p. 64.

celle de 7 palmes ; mais celle de 7 palmes, soit 28 doigts, qui devint la coudée royale, fut la plus généralement adoptée. La palme pouvant être évaluée à 7 cm,5 environ, nous constatons que 7 palmes donnent 0m,525, soit à peu près la coudée royale.

Parti ainsi de données inexactes ou fort discutables, l'auteur cherche à expliquer tout autrement le choix de la valeur de la coudée. Il donne alors une série de figures ou de constructions géométriques où le mètre et la coudée dont il fixe la valeur à 0m,5236 se trouvent étroitement mêlés. Nous allons commenter ces exemples :

A. Dans la figure A, le petit côté du rectangle formé par un double carré est égal à 1 mètre, et la diagonale égale à $\sqrt{5} = 2m,236$. En ajoutant à cette dernière les longueurs des deux côtés de ce double carré (soit 1m. + 2m.) on obtient 5m,236, la valeur de 10 coudées royales. La coïncidence est certes curieuse, mais elle est due simplement au fait de hasard que les trois décimales de la $\sqrt{5}$ et de 10 coudées évaluées en mètres se trouvent être les mêmes. Quant à la présence du nombre d'or, elle ne saurait étonner, puisque c'est précisément à partir de la $\sqrt{5}$ qu'on l'obtient : Il est évident que si les Egyptiens avaient effectué cette construction géométrique, ils auraient donné au petit côté du double carré la valeur de l'une de leurs unités, soit probablement la coudée, et que le nombre de 5 coudées, 236 ainsi obtenu n'aurait pu avoir pour eux aucune signification particulière, d'autant qu'ils auraient dû l'exprimer : 5 coudées, 1 palme et 2 doigts $1/2$ environ.

B et C. De même dans les exemples B et C, où c'est en partant du rayon du cercle trigonométrique égal à 1 mètre, et en chiffrant donc en mètres la lon-

gueur obtenue pour l'arc $\frac{\pi}{6}$ (soit de 30°), que l'on obtient la valeur de la coudée, si les Egyptiens avaient pris, comme il serait normal, la coudée pour rayon, le nombre 0 coudée, 5236 (soit 3 palmes et un peu moins de 3 doigts) obtenu pour longueur de l'arc de 30° n'aurait en lui-même présenté aucun intérêt. En outre, si l'arc $\frac{\pi}{6}$ vaut une coudée, il est évident qu'à tout multiple ou fraction de cet arc correspondra par rapport à la coudée le même multiple ou la même fraction.

C, D et F. L'auteur fait intervenir le pied qui, nous l'avons déjà signalé, n'existe pas parmi les mesures de l'Ancienne Egypte.

E. La taille moyenne de l'homme du bassin Méditerranéen, homme petit et trapu, qui serait de 1m,64494 (!), n'a aucune chance de correspondre à celle du fellah de l'Ancien Empire qui, nous l'avons dit, devait être de stature beaucoup plus élancée. L'association de cette mesure arbitraire, fixée au $\frac{1}{100.000}$ e près (!), avec le pied et le pouce qui n'existaient pas, puis avec le mètre tout aussi inconnu à l'époque, pour aboutir à la hauteur actuelle de la Pyramide, de 137m,07, semble véritablement une gageure ! Cela d'autant plus que cette hauteur actuelle de la Pyramide correspond simplement au stade présent de sa destruction et ne signifie rien d'autre. Le sommet initial de la Pyramide comprenant son pyramidion et un certain nombre d'assises situées sous ce dernier a été tronqué par les carriers qui exploitèrent le revêtement avec une partie du massif supérieur, créant ainsi fortuitement ce qu'on a appelé la plate-forme de la Pyramide. Il est bien évident que le constructeur du monument sous Khéops n'avait pu prévoir le niveau de destruction qui serait atteint 4700 ans plus tard.

F. Il est exact que le triangle $V\Phi$ est extrêmement voisin de celui de la demi-section méridienne de la Grande Pyramide. Mais ce triangle ne se construit dans la figure F qu'en y introduisant l'unité métrique et en évaluant les coudées en mètres, ce que ne purent faire les Egyptiens. En réalité, la demi-section méridienne, qui fut le triangle fondamental de la construction de la Pyramide de Khéops est un triangle rectangle aux côtés de l'angle droit = $\frac{14}{11}$ triangle aisément constructible en donnant au côté vertical 2 coudées de 7 palmes, soit 14 palmes, et au côté horizontal 11 palmes (soit 1 coudée + 4 palmes).

L'écart des angles de pente obtenus par ce triangle $\frac{14}{11}$ et par le triangle $V\Phi$ est d'environ 1 minute, écart nettement inférieur à ceux qu'il n'est pas possible d'éviter à l'exécution et au ravalement de pareilles surfaces. Ces deux triangles coïncident donc pratiquement, mais rien ne nous autorise à penser que les architectes de Khéops aient pu connaître les qualités de ce triangle $V\Phi$, qui n'ont été mises en lumière que longtemps après par les théoriciens du nombre d'or.

G et H. La représentation au bas de la fig. F du signe de la coudée avec une si forte disproportion entre l'avant-bras et le tronçon du bras paraît très exagérée. Nous avons déjà dit, en outre, ce que nous pensions de l'évaluation de la coudée naturelle en Egypte à 0m,4236, et l'unité ésotérique de 0m,10 que le Dr. Funck-Hellet prétend en déduire sur cette figure nous apparaît donc parfaitement illusoire.

J. La même observation s'applique naturellement à la figure J, où le triangle que l'auteur appelle « équerre des maîtres d'œuvre », aurait, croit-il, servi aux tracés de la Pyramide et, en particulier, à établir sa section méridienne, si facile cependant à obtenir,

nous l'avons vu par le triangle $\frac{14}{11}$. D'autre part, pour trouver sur cette figure J la différence de 0m,10, la prétendue unité ésotérique qui n'a d'ailleurs été signalée dans aucun édifice de l'Égypte ancienne, il faut encore évaluer la coudée en mètres, ce qui soulève toujours la même objection.

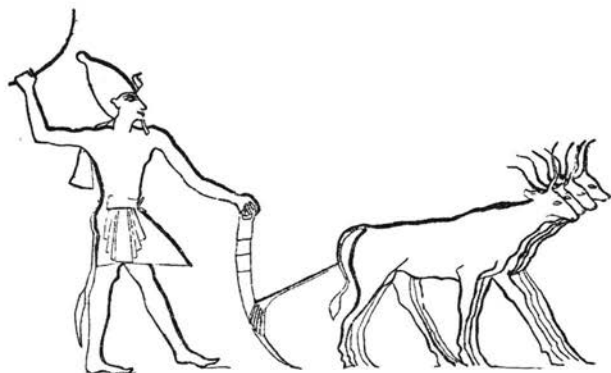
En résumé, ou bien les figures ou tracés proposés (fig. A et B) partent du mètre pour aboutir à la coudée, ce qui est l'inverse de ce qu'auraient pu faire les Égyptiens, si tant est qu'ils aient vraiment cherché à obtenir une mesure ésotérique, dont l'utilité et le rôle apparaissent d'ailleurs fort problématiques; ou bien (fig. F et J), si les coudées sont employées, elles sont immédiatement traduites en mètres, et c'est du chiffre de ces derniers que sont tirées les déductions. Dans un cas comme dans l'autre, il ne semble pas que les Égyptiens ignorant notre unité métrique aient pu procéder à de pareilles spéculations. En outre, les nombres choisis sont ou tout à fait arbitraires comme celui de la coudée naturelle et celui de la taille moyenne de l'homme, ou trop précisés comme celui de la coudée royale dont on peut tout au plus affirmer qu'elle était au temps de Khéops $> 0m,5235$ et $< 0m,524$. Aussi ne saurions-nous conclure autrement que M. J.-E. Goby lorsqu'il écrivait récemment à propos des théories « symbolistes » (5) : « ... En fait, étant donné un rapport absolument quelconque mais connu avec une approximation peu poussée, on peut prouver qu'il est égal à une fraction simple, à une fraction simple de π , de e , du « nombre d'or » ou de toute autre constante; on peut faire sur ce rapport une foule de remarques

(5) *Que faut-il penser des théories « symbolistes » ?* Note d'Information No. 23, de la Société d'Études Historiques et Géographiques de l'Isthme de Suez.

plus ou moins heureuses. Il serait en revanche téméraire de vouloir en déduire des conséquences intéressant une science quelconque ».

Nous regrettons pour notre part que le Dr. Funck-Hellet, engagé dans une voie fort intéressante pour la recherche des tracés qui, croit-on, furent utilisés dans l'élaboration de nombreux monuments de l'Antiquité classique et du Moyen Age, et où l'emploi du triangle χ^1 , « équerre des maîtres d'œuvre » semble apporter des solutions nouvelles, se soit ainsi, en ce qui concerne la pyramide de Khéops, monument tellement plus ancien, laissé entraîner par le mirage de certaines coïncidences numériques à des conclusions hasardeuses auxquelles nous ne saurions souscrire.

JEAN-PHILIPPE LAUER



SOFIA

Le trente et un décembre 1937 à Varsovie, parmi les passants qui songeaient, tristes ou gais, à ce qu'ils attendaient du Nouvel An, une jeune fille s'avancait à petits pas décidés. Elle était rédactrice dans une revue féministe, et se rendait à la grande soirée de la Presse. Sofia avait vingt-trois ans passés.

Devant une petite église, un bec de gaz clignotait au milieu de mille papillons de neige. L'idée vint à Sofia de faire une prière, avant d'aller au bal. Debout près d'une colonne de marbre sur laquelle venaient mourir les pâles reflets d'un cierge que demandait-elle ? Elle implorait Dieu que Vladimir devînt amoureux d'elle. L'entreprise n'était pas facile. Vladimir était fiancé, et la rivale, Eva, bien plus belle que Sofia.

Vladimir et Sofia, anciens camarades d'Université, étaient devenus grands amis. La jeune fille s'était éprise de Vladimir ; mais Eva avait séduit le jeune homme. C'est ce qui permit aux amies de l'une et de l'autre de suivre avec passion les péripéties du duel qui s'était engagé entre les deux jeunes femmes. Sofia arriverait-elle à déloger l'intruse, ou bien les forces aveugles qui avaient jeté Vladimir dans les bras d'Eva, avaient-elles définitivement pris le dessus ?

Eva opposait au front trop haut et aux yeux ronds de Sofia, à cette intellectuelle qui croyait très peu à

son propre charme, un air convaincu d'innocence et des yeux verts qu'encadrait une chevelure fauve.

Sofia, qui connaissait Eva, ne lui accordait pas beaucoup de mérite ; jugeait avoir plus de droit qu'elle à Vladimir.

Elle savait aussi, d'instinct, que ce grand garçon blond au visage tourmenté avait besoin d'elle, avait besoin de son affection.

Sofia n'était pas belle. Devait-elle pour cela renoncer à aimer ?



Sofia s'était soigneusement habillée pour le bal. Une robe longue en tulle bleu, se déroulait en volants autour de sa taille un peu forte.

Quand elle entra dans la salle où l'on dansait, Vladimir l'aperçut et vint lui serrer la main. Il la quitta presque aussitôt pour retrouver sa fiancée, qu'il fit tourbillonner toute la soirée. Sofia suivait leurs évolutions et sa tête tourbillonnait aussi. Elle déclinait les danses, elle attendit, en vain. Elle quitta le bal au petit matin : la partie était perdue.

Toutefois, Sofia ne renonçait pas à Vladimir. Comme elle continuait à le voir de temps en temps, elle usa avec lui de toutes les ressources d'un esprit féminin exacerbé. Elle avait par exemple choisi pour leurs causettes des coins pleins de poésie, où se rendaient d'habitude les amoureux de Varsovie. Peine perdue ; Vladimir s'obstinait dans son insensibilité pour elle, au point de lui parler de sa fiancée et de leurs projets d'avenir. Le lendemain la pauvre Sofia se laissait aller à des articles où elle réclamait pour la femme polonaise les droits politiques.

Afin de s'étourdir et d'oublier que le temps lui filait entre les doigts, elle lisait beaucoup. Elle choisissait de préférence des romans qui se livraient à une dissection savante de la psychologie amoureuse, ou des romans exotiques qui l'éloignaient pour un temps de la capitale. Les jours passaient cependant, pareils aux nuits, dans une alternance d'où l'espoir s'envolait.

*
* *

Sofia finit par se rendre à l'évidence : sa volonté était impuissante. Alors, elle se tourna davantage vers Dieu et se réfugia dans la prière.

Parfois, elle priait avec l'entêtement d'une personne qui ne veut pas renoncer. D'autres fois, elle cédait aux larmes, la prière devenait un morne abandon où la conscience des choses se perdait ; la jeune fille livrait tout son être à celui qu'elle invoquait. Or toujours, et sans qu'elle fit effort pour éviter cela, à Dieu invisible se mêlait l'image de celui qu'elle aimait ; en priant Dieu, Sofia semblait vouloir attendrir celui qui se refusait.

Cette ferveur mystique ne dura que quelque temps ; elle s'affaiblit et Sofia vit son courage chanceler. Et, pour ne pas perdre pied dans la vie, par amour propre, elle voulut lutter contre sa passion. Elle opposa d'abord plus de fermeté à la malveillante curiosité, aux questions faussement compatissantes de ses amies. Car la plupart des femmes éprouvent une singulière satisfaction aux déceptions sentimentales des personnes de leur sexe, sans songer à leurs infortunes possibles. Sofia arriva même à parler de Vladimir avec une indifférence presque réelle. Puis elle recommença à se distraire. Elle flirta et sortit avec un de ses collègues de la Revue, qui lui faisait une cour

assidue, honnête et résignée. Ce compagnon de fortune, ou d'infortune, agaçait bien un peu Sofia : mais elle le supportait et lui trouvait même des qualités. Cependant, ces dernières tentatives devaient s'avérer vaines. Un petit événement vint le démontrer à la jeune fille. Sofia, qui avait presque perdu confiance en elle-même et en sa foi religieuse, devenait en revanche superstitieuse.

Sur la recommandation d'une compagne, elle se rendit chez une chiromancienne célèbre. Sofia, curieuse de sa destinée, allait toutefois chez la diseuse de bonne aventure quelque peu sceptique ; elle doutait des pouvoirs occultes de celle qu'elle devait consulter. Or quand la vieille ridée, qui avait lu dans les yeux de la jeune fille la question et l'attente, parla du prince charmant et de bonheur, Sofia crut à ce qu'elle avait été avide d'entendre. Elle constata ainsi que sa passion n'avait fait que se déguiser.

*
* *

Un jour que Sofia s'était arrêtée à la devanture d'une librairie pour chercher un livre de Dostoïevsky, ses yeux tombèrent sur un tout autre roman : le « Sphinx de Capri ». Elle l'acheta, peut-être parce qu'il annonçait : l' « histoire d'un amour miraculeux ! » Elle le lut dans la soirée. Le livre racontait qu'un sphinx ramené d'Égypte par quelque Romain, il y a bien longtemps, avait eu le mystérieux pouvoir d'exaucer des amoureux qui l'avaient invoqué. Ce récit la laissa froide. Puis, chose curieuse, Sofia, qui ne manquait pas d'esprit critique, se laissa gagner à la légende du Sphinx. La foi au miracle est souvent la ressource dernière des personnes qui aiment sans fruit. Ce qui affermit un peu la croyance de Sofia aux vertus

du Sphinx, c'est la difficulté même qu'il y avait pour elle à l'atteindre.

Or peu de temps après, Sofia reçut à la Revue la visite de la secrétaire d'une association catholique réunissant de jeunes bourgeoises aisées. Elles se rendaient à Rome en pèlerinage, à Pâques. Je tenterai ma chance, se dit la jeune journaliste. Elle fit des démarches et réussit à se faire admettre dans le groupe qui partait.

A sa joie se mêlait pourtant une inquiétude. Catholique fervente, elle craignait de voir dans sa croyance au Sphinx un sentiment païen : puisque le but de son voyage restait bien Capri ! Elle prit donc la résolution de veiller attentivement à ses devoirs de chrétienne : la visite du Saint Siège serait ainsi l'antidote.

*
* *

Dans le train qui emmenait les pèlerins, un religieux, entouré d'un petit groupe de fidèles, parlait de la magnificence de Rome et de l'extase au devant de laquelle on allait. Sofia avait le regard fixé au dehors, dans la nuit. Elle pensait qu'elle aurait dû se résigner, comme tant d'autres ! Ne s'était-elle pas accrochée à un espoir insensé ?

Eh bien, maintenant que le voyage tant rêvé se réalisait, elle n'ôterait pas au Sphinx la confiance qu'elle avait mise en lui. Elle était aussi décidée à courir une autre chance. Elle ferait le tour des églises de Rome, le Jeudi Saint, avec ses camarades, qui croyaient fermement que cela assurait la réalisation d'un vœu.

Le train roulait toujours, dans un morne bruit de roues, et le voyage durait déjà depuis longtemps.

Cependant. Sofia puisait dans son attete un ressort contre l'ennui et l'impatience qui avaient gagné les autres pèlerines. On arriva enfin à Rome, et les jeunes polonaises furent dirigées vers un couvent de Carmélites.

*
* *

Le lendemain, le groupe participa avec plusieurs centaines d'autres jeunesses à la visite de Saint-Pierre, du Vatican, et à la bénédiction papale.

Jeudi Saint, Sofia fit le tour des églises, jusqu'à ne plus pouvoir tenir debout. Elle allait toujours répétant l'une après l'autre les mêmes prières et le même vœu. Dans les derniers jours de la semaine les compagnes de Sofia remarquèrent qu'elle avait une allure bizarre. Enfin le lundi de Pâques, tôt dans la matinée, elle faussa compagnie à ses camarades, n'en ayant prévenu qu'une seule.

Sa décision était arrêtée. Elle prit un billet pour Naples. Arrivée au port, elle hésita, demanda son chemin, et s'installa en fin de compte dans un petit bateau qui faisait le service de Capri. Un vieil Italien était assis à côté d'elle. Sofia lia conversation avec lui pour se donner de l'assurance. Elle lui avoua qu'elle était surtout curieuse de voir le Sphinx, à Capri. Le bonhomme ôta sa pipe et s'esclaffa : « enamorada, eh... ». Le visage de la jeune fille s'enflamma. Le vieux désigna à Sofia des étudiantes romaines qui se rendaient à l'Ile. Elle se rapprocha d'elles et resta avec le groupe. Quand elles eurent débarqué, leur cicerone commença par la visite de la villa San Michele et d'autres logis merveilleux, où tant d'amours étaient venus se nicher. Ce fut ensuite au tour du petit musée de l'Ile. Le Sphinx y était.

On le voyait installé dans une vaste salle, devant une fenêtre d'où l'on voyait la mer. Il était de granit rose, de petite dimension, rongé par le temps. Son regard était fixé inaltérablement sérieux et triste, vers l'Orient auquel on l'avait arraché. Mais il gardait toute sa majesté, dans laquelle la polonaise crut reconnaître la force cachée des Dieux... Insouciantes, les Romaines passèrent dans une autre salle. Sofia resta seule, envahie par des sentiments aussi intenses que contradictoires. D'une part, les doutes, et de l'autre, un immense espoir. Le ciel bleu de la Méditerranée où planaient quelques nuages diaphanes lui inspirait une foi qu'elle reporta sur le Sphinx. D'ailleurs, l'émotion qu'elle avait à se trouver en sa présence, la force de son désir aussi bien que le besoin inconscient qu'elle avait de croire, l'incitèrent à être confiante. Ce dernier sentiment l'emportait, quand Sofia posa sa main sur la tête froide du Sphinx, et fit son vœu en regardant la mer, comme le prescrivait le livre.

Puis elle rejoignit les autres demoiselles et, perdue dans son rêve, n'entendait plus le guide qui pérorait d'une voix nasillarde

La fugue avait fait du bruit. D'autant plus que Sofia avait été obligée de passer une nuit à Naples. Quand elle revint, juste une heure avant le départ, la religieuse qui accompagnait le groupe jugea inutile de s'attarder à des explications. Elle lui jeta un regard oblique où l'effroi du péché se mêlait au courroux et la gratifia d'un « quel bel exemple vous avez donné ! »

*
* *

Le train avait recommencé sur la voie du retour son halètement, lorsque le compartiment où se trouvait Sofia fut envahi par les pèlerines, qui demandèrent

à celle-ci de leur raconter... Elle leur répondit qu'elle avait eu envie de visiter Capri. Des éclairs jaillirent de tous les yeux à la fois, car toutes étaient convaincues qu'il y avait sous roche une aventure italienne. L'évocation de Capri renforçait l'interprétation romanesque. Les questions pleuvaient : « Où l'as-tu connu ? Comment est-il ? Jeune ? beau ? Raconte-nous... ».

Sofia niait et ses camarades n'en croyaient rien. Elles s'acharnaient à broder un roman autour de la fugue. La nuit avancée les obligeait à regagner leurs couchettes ; l'une d'elles résuma les impressions collectives : « Toi au moins tu as su profiter du voyage... pas comme nous, rien que des églises, tout le temps !... »

Sofia s'assoupit et crut entrevoir, sur la grande place Saint-Pierre de Rome, au lieu de l'Obélisque Egyptien, le Sphinx de l'Ile.

A l'approche de Varsovie, la pauvre jeune fille réalisa combien son périple devait être illusoire. Et, doublement découragée sous l'effet de ses tristes pensées et par la fatigue, elle songeait au mariage d'Eva qui avait été fixé au mois suivant.

*
* *

Sofia n'avait pas manqué d'envoyer à Vladimir des cartes postales de Rome. Elle trouva en réintégrant son petit logis de célibataire, un mot de Vladimir. Il me remercie se dit-elle. Dès la première ligne, elle vacilla. Le jeune homme lui apprenait que ses fiançailles avec Eva étaient rompues. Il disait à Sofia que son absence lui avait fait sentir combien elle lui était indispensable...

Trois mois plus tard, dans la petite église où Sofia s'était agenouillée un soir de réveillon, Vladimir et elle recevaient la bénédiction nuptiale.

Sofia ne put jamais savoir exactement à quoi elle devait son bonheur : au tour des églises du Jeudi-Saint ou à la vertu mystérieuse du Sphinx. Elle évitait de trancher : mais elle avait une prédilection secrète pour cet être accroupi qui regardait si étrangement la mer, à Capri.

.....

.....

C'est au lendemain de la guerre que j'ai rencontré Sofia à Paris. C'était une nature sauvage, repliée sur elle-même. Elle sortait d'un camp de concentration et, dans les années désespérées qu'elle y avait passées, seul l'amour qui illuminait sa vie avait pu la sauver.

Car ce récit, loin d'être une fiction, est entièrement vrai ; c'est une de ces histoires étranges où le hasard se mêle de rendre l'irréel vraisemblable.

RAOUF KAMEL



GOHA

FIGARO ORIENTAL

Les écrivains — ces témoins psychologues de la vie humaine — en créant leurs types, nous offrent toute une gamme de vocables nous permettant de désigner ou de définir avec toute la précision et la concision souhaitables les individus que le hasard nous fait rencontrer. Gargantua, Tartuffe, Don Juan, don Quichotte, voilà des termes qui nous aident à fixer sans effort notre pensée.

Il est remarquable de constater que nous sommes vite arrivés à confondre les types imaginés par les écrivains comme Scapin, Trivelin ou par la tradition populaire comme Polichinelle (France), Matassin (Espagne sarrasine), Loustic (Allemagne), avec ceux qui ont réellement existé et qui laissèrent leur nom à leurs créations : Bobèche, Pasquino, Guillotin, Jodelet, Polin, Gauthier-Garguille, Gilles, le bouffon immortalisé par le peintre Watteau. La même confusion se retrouve dans le folklore oriental. Le personnage le plus connu dans les pays islamiques — Djeha (1) — a bel et bien existé. S'adaptant au caractère particulier de chaque contrée du monde islamique, il prendra différents noms. Chez les Turcs, il s'appellera Nasreddine Khodja

(1) Ce nom se prononce « Goha » en arabe égyptien. Ce personnage a inspiré plusieurs écrivains égyptiens de langue française, notamment Albert Josipovici, « Le livre de Goha le Simple », Georges Dumani, « Goha et son Ane » (ed. de « La Revue du Caire » 1950), etc...

et ses contes se répandront chez les Roumains, les Bulgares, les Grecs, les Albanais, les Yougo-Slaves, puis en Arménie, en Géorgie, dans le Caucase, en Russie, au Turkestan. M. A. Balagiza écrit dans sa thèse sur *Les musulmans yougo-slaves* : (2)

« L'influence de la littérature populaire turque sur les Mahométans bosniaques et, par leur intermédiaire, sur les autres Yougo-Slaves, fut assez forte surtout en ce qui concerne la littérature populaire. Sur ce point on peut signaler le succès qu'ont eu les nouvelles humoristiques d'un certain Nasreddine Khodja très répandues chez les populations balkaniques soumises à l'influence turque. Ces petits contes bien connus dans le folklore yougo-slave sont un mélange d'esprit, de finesse, de ruse et aussi de stupidité ; mais les premières qualités l'emportent : elles aident finalement Nasreddine à remporter quelque succès et à se tirer d'affaire après bien des sottises. Spécialiste des histoires drôles et plaisantes, il rappelle le Till Eulenspiegel allemand, le Joë Miller anglais, le Bertoldo italien, le Balakirew russe, etc... Selon le professeur yougoslave Bajraktarevic, M. R. Basset a essayé d'expliquer l'origine des facéties arabes, qui existaient en très grand nombre, et qui se groupaient à la fin du Xe siècle autour d'un certain Djuha (Djeha) de la tribu des Tazara à Koufa. Quoi qu'il en soit, ajoute M. Bajraktarevic, une chose semble certaine : la source la plus proche des facéties nasreddiniennes, doit être recherchée avec Basset et Hartmann dans le monde culturel arabo-islamique, où Djeha est fréquemment le représentant de ces histoires. En d'autres termes Djeha pourrait finalement être considéré comme le prototype des facéties nasreddiniennes. Donc

(2) Publications de l'Institut d'Etudes Orientales — Faculté des Lettres d'Alger — 1940.

même si la théorie de Basset ne tient pas dans tous les détails, elle semble bien juste pour l'essentiel, et surtout elle a eu le grand mérite d'attirer l'attention des savants sur la si riche littérature arabe des facéties ».

Mais le vieux personnage n'apparaît, en dépit de la prodigieuse fortune qu'il acquit aussi bien au sein des masses que de l'élite, que sous des traits sommaires, caricaturaux. Une brève analyse en éclaircirait la figure véritable. On a pu, comme on vient de le voir, découvrir son lieu d'origine. C'était un savant, précisent en outre les érudits, qui passait son temps entre ses manuscrits, et qui laissa un recueil groupant les récits que son imagination inventait ou que le spectacle de ses contemporains lui permettait de noter. Il se fit lui-même, pour n'avoir à citer personne — on admirera l'élégance d'une telle attitude — le héros ou la victime des mille et une facéties tant répandues en terre d'Islam. Djeha est un « Scapin fripon, rempli de ressources et d'expédients, toujours prêt à duper celui qui commet l'imprudencence de l'écouter », mais avec une certaine fierté dans le geste et la parole. Il s'éloigne de Polichinelle, type fanfaron, tapageur, querelleur, mais reste volontiers gourmet, sensuel, insolent, et par crises, hautain, détaché, pessimiste. Ses exploits rappellent aux Occidentaux, à la fois Rabelais, Boccace, La Fontaine. Il s'élève de la sottise à la farce, de la farce à la comédie shakespearienne, et réunit à lui seul la plupart des personnages comiques qui animent si intensément les Mille et Une Nuits. Tantôt d'une rouerie envenimée, tantôt d'une naïveté désarmante, ses facéties se déroulent avec art. Ce Figaro oriental, ce bohème aussi intelligent que poète, dupe élégamment, aimablement, « s'épargnant ainsi la fureur et la rancune de ses victimes ». Ses traits de bon sens restent sans réplique possible, et savent feindre stupidité

et candeur pour mieux déconcerter et désarmer. Le sentiment de voir instantanément ce qui est vrai, juste, logique, revêt même chez lui un aspect en quelque sorte géométrique. Un exemple :

Djeha achète au marché un beau gigot. Revenu à la maison, il demande à son épouse d'en faire un bon rôti. Le plat désiré est apprêté. Mais vers cinq heures de l'après-midi, dame Djeha reçoit des visiteuses. On mange le gigot, on boit du thé, on fait la fête, de sorte que le soir notre héros ne trouve devant lui qu'une petite cuillerée de sauce au fond d'un grand plat :

— O femme, qu'est devenu le gigot ?

— Ah, mon pauvre mari, le chat l'a mangé.

— Le chat a dévoré tout le gigot ?

— Hélas oui, tu sais que les chats sont très voraces.

Le bouffon ne réplique point, mais se saisissant de l'animal, il va le peser. Comme le poids de la bête est le même que celui de l'introuvable morceau de viande, il place sa femme devant le dilemme :

— Femme, si c'est là le chat, dis-moi où est le gigot : si c'est là le gigot, dis-moi où est le chat ».

Un autre exemple illustrera peut-être mieux encore la distinction subtile, et l'ironie toute socratique qu'il met dans ses attitudes :

DJEHA. — Veux-tu, obligeant voisin, me prêter une terrine ? Ma femme est chez ses parents, et je ne sais où mettre le petit lait que je viens d'acheter. Mon épouse rentrera demain matin, je rapporterai aussitôt le vase.

BABA-SLIMAN. — Volontiers.

Mais le voisin hésite. Il baisse la tête, se met à réfléchir.

BABA-SLIMAN. — Tu me la rendras ?

DJEHA. — Bien entendu.

BABA-SLIMAN. — Et intacte ?

DJEHA. — N'aie aucune crainte.

BABA-SLIMAN. — Hm...

L'homme réfléchit encore quelques secondes. Il se reproche d'avoir promis trop vite ; sait-on jamais avec ce diable de Djeha ? Impossible pourtant de se dérober. Un pli barre son front ; il pense que les ennuis frappent à la porte des gens parfois de bon matin. Il pénètre néanmoins dans sa demeure et laisse son voisin debout devant la porte.

Djeha attend pendant un grand quart d'heure. Il finit par voir Baba-Sliman revenir, tenant une fort méchante terrine. Avec son unique orillon, son émail éteint, son bord ébréché, le burnous de poussière qui la recouvre tout entière, elle paraissait provenir des fouilles de quelque cité enfouie depuis des millénaires.

DJEHA. — Es-tu potier, ami Baba-Sliman ?

BABA-SLIMAN. — Non... Pourquoi cette question, ami Djeha ?

DJEHA. — Pendant ton absence — qui a été un peu longue — je pensais que tu façonnais un vase à mon intention.

BABA-SLIMAN. — Tu aimes toujours plaisanter, excellent Djeha. Voici l'ustensile ; j'espère que tu le trouves à ta convenance.

DJEHA. — Tout-à-fait. Au revoir, cher voisin ; et foi de croyant, je rapporterai le vase comme promis.

BABA-SLIMAN. — Le salem sur toi, ami Djeha.

Djeha s'éloigne lentement. Au détour d'une ruelle, il pose le vase, le regarde, hoche la tête : « Me donner un pareil vase... Un pareil vase... Mais au fait, pourquoi m'en étonner ? La ladrerie de Baba-Sliman n'est-elle pas notoire ? Pouvais-je espérer mieux ? Décidément la fréquentation des hommes ne m'a encore rien appris... C'est égal... j'aurais préféré un refus, même brutal... Baba-Sliman, tu t'es moqué de moi, cela appelle une revanche.

Le lendemain de très bonne heure, notre héros revient chez son voisin et frappe à la porte.

BABA-SLIMAN. — Qui va là ?... C'est toi Djeha ? bonjour. Pourquoi te déranger si tôt ?

DJEHA. — Voici la terrine. Tu trouveras, ô le plus serviable des hommes, ta récompense auprès de Dieu.

Baba-Sliman prend le récipient mais le pli de la surprise lui barre aussitôt le front :

BABA-SLIMAN. — Qu'est-ce que je vois là, ami Djeha ? Pourquoi cette petite terrine au fond de mon vase ?

DJEHA. — Ah ! j'oubliais ; la chose vaut d'être racontée. Figure-toi qu'hier soir ta terrine fut prise des douleurs de l'enfantement.

BABA-SLIMAN. — Ma terrine prise des douleurs de l'enfantement ?

DJEHA. — Oui. Elle mit au monde, vers le milieu de la nuit, le bébé-vase que tu vois. Je l'ai apporté ; c'eût été commettre un larcin que de le garder.

BABA-SLIMAN. — Tant de scrupules me remplissent d'admiration.

DJEHA. — Au revoir, aimable voisin ; que Dieu t'aie en Sa sainte garde.

Et les deux hommes se séparent. Revenu auprès de sa femme encore couchée, Baba-Sliman lui raconte le prodige, puis en vient à l'attitude de Djeha : « On fait tout de même une réputation injuste, méchante à notre voisin. Lui, un fieffé coquin ? Après ce que je viens de constater, comment croire que Djeha est un homme malhonnête, ou seulement sans délicatesse ?

DAME BABA-SLIMAN. — Attendons la suite.

BABA-SLIMAN. — Quelle suite ? Ah, la méfiance des femmes, qui en aura jamais raison ?

Il y aura, en effet une suite. Quelques jours plus tard Djeha revient chez son voisin. Il a, dit-il, besoin d'une cruche. Une superbe amphore lui est aussitôt prêtée. Mais il ne se dépêche pas, cette fois, de la restituer. Las d'attendre, Baba-Sliman va trouver Djeha.

BABA-SLIMAN. — Où est donc le vase que tu m'as demandé il y a quelques temps ?

DJEHA. — Ah ! mon pauvre ami, ton amphore est morte.

BABA-SLIMAN. — Morte ?

DJEHA. — Hélas ; et pour t'épargner le chagrin et les dépenses d'un enterrement, je l'ai ensevelie moi-même.

BABA-SLIMAN. — Mais... mais... que dis-tu là ? Depuis quand les objets inanimés meurent-ils ?

DJEHA. — Depuis qu'ils mettent au monde des petits. (1)

(1) Suite en Silences — recueil de contes.

Il excelle ainsi dans l'art de ligoter son interlocuteur. Devant lui on ne peut ni répondre ni réagir d'aucune sorte. Même lorsque les circonstances le désservent, la promptitude de ses improvisations est miraculeuse, et il saura toujours retourner contre ses adversaires leurs propres arguments. Rappelons ici une anecdote bien connue. « Tu possèdes un âne, lui dit un jour un autre voisin. Veux-tu me le prêter ?

— Mon âne ? je ne l'ai plus ; ja l'ai vendu... Mille regrets.

A ce moment précis l'animal lance dans l'écurie toute proche son claironnant appel.

— Qu'est-ce que j'entends là, voisin Djeha ?

— Nous n'avons plus rien à nous dire, voisin. Tu mets en doute ce que je dis, et tu ajoutes foi au langage d'une bête.

Souvent aussi ses répliques cessent d'être virulentes satires pour se faire aimable sagesse, souriante bonhomie, subtile poésie. Quelqu'un lui demande un jour ce que devient la lune qui a passé son dernier quartier :

— Ce qu'elle devient ? qu'avez-vous donc appris chez le Maître d'école ? Sachez qu'on la brise pour en faire des étoiles.

Son activité se déploie d'ailleurs dans les milieux des gros bourgeois, des lettrés, des magistrats, des puissants du jour qui savent pardonner une saillie habile et admirer une touche poétique.

Le langage courant fait constamment allusion à ses exploits. On use fréquemment de ses réparties, et telle de ses aventures est rappelée chaque fois que l'on se trouve en présence d'une scène semblable. C'est ainsi

que l'expression « Clou de Djeha » est devenue classique : Voici dans quelles circonstances elle est née.

Poursuivi sans cesse par son impécuniosité, Djeha décide de se défaire de la maison paternelle. Ayant trouvé acquéreur, rendez-vous est pris, comme le veut la coutume, chez le cadî pour la rédaction du contrat. Au moment de la signature, le bouffon paraît hésiter : « Il s'agit de la maison ancestrale. Sa perte pour moi et pour les miens est bien douloureuse... Ah, si l'on pouvait accepter une dernière clause, une clause sans importance d'ailleurs : à l'un des murs du patio est fixé un clou et ce clou a toujours servi à suspendre le mouton de l'Aïd el Kébir. Cet objet, infime en soi, reste pour moi le souvenir précieux des fêtes familiales et des cérémonies rituelles. Je désire donc qu'il ne soit jamais enlevé et que j'en demeure propriétaire. Ma proposition, pour singulière qu'elle paraisse, peut-elle être rejetée ? Pour l'acquéreur, comme pour toutes les personnes présentes, la piété filiale, n'est-elle pas un sentiment digne de respect ?... »

Djeha plaida longtemps pour « son clou », les yeux baissés et noyés de larmes, la joue contractée jouant ainsi l'une de ses plus perfides comédies.

L'acheteur commence par lui jeter un regard chargé de soupçons ; mais les accents de Djeha sont empreints de tant de sincérité et d'émotion que la méfiance de l'acquéreur se dissipe et qu'il finit par accepter la prière qui lui est adressée.

Quelques jours plus tard, le bouffon demande la permission de rendre visite à « son clou ». On la lui accorde, mais voilà qu'il revient trop souvent frapper à la porte de son ancienne demeure. Les femmes ne peuvent plus vaquer librement à leurs occupations. Elles se plaignent, puis protestent. Djeha a le droit

pour lui, aussi demeure-t-il obstinément sourd. Un matin on le voit venir avec un quartier de mouton en état de décomposition avancée. Il veut, explique-t-il, accrocher cette viande à «son clou» pour la faire sécher. Comme c'est la période de la canicule, l'atmosphère devient vite irrespirable... Et c'est ainsi que Djeha obtient à vil prix la rétrocession de sa maison. Depuis, l'expression « clou de Djeha » désigne toute clause insérée insidieusement dans un contrat de vente afin de frustrer, le moment venu, l'acquéreur de ses droits.

Djeha est un poète, a-t-il été dit, mais un poète qui souffre parfois d'une douloureuse inquiétude, d'un profond désarroi même. Une dernière anecdote va nous dévoiler cet aspect de son âme :

Djeha et son épouse se trouvent au bord de la rivière pour laver quelques effets. Soudain un corbeau fonce sur eux, s'empare du morceau de savon et se sauve à tire d'ailes. Et dame Djeha de pousser de bruyantes lamentations.

— Tais-toi, ô femme, lui dit-il, n'accable pas cet oiseau de tes malédictions ; il a besoin de ce morceau de savon ; ne vois-tu pas que ses vêtements sont encore plus sales que les nôtres ?

A première vue, on peut ne voir dans cette réplique que le réflexe d'un homme à la fois spirituel et insouciant. On peut y voir aussi une manière de protestation contre les aigres criailleries d'une épouse incurablement acariâtre. Pourtant quand on réfléchit à ces propos, on se demande s'il ne s'est pas complu dans certaines rêveries métaphysiques, s'il n'a pas gardé de ses méditations quelque insondable tristesse, et on l' imagine murmurer : « Les êtres qui peuplent la nature rivalisent de beauté et d'élégance. La mésange bleue,

par exemple, est une turquoise vivante ; le paon étale un plumage d'un faste royal. Pourquoi le corbeau est-il condamné à porter une défroque éternellement lugubre ? »

Mais son pessimisme ne l'étreint que par accès. Très vite, il réagit et reprend sourire optimiste.

La société, tous les degrés de la société islamique gardent une image vivante du vieux comédien, et cet ambassadeur du sultan du Maroc, Moulay Ismaïl qui eut à Versailles un bien joli mot, se montre l'élève fidèle et le digne descendant de l'émir de l'esprit que fut Djeha. Voici le trait tel qu'il est rapporté par les historiens :

Moulay Ismaïl voulut épouser une fille de LouisXIV la belle duchesse de Conti. Il dépêcha donc à Versailles un plénipotentiaire. Un soir l'une des dames de la cour décocha à l'envoyé du sultan une redoutable flèche :

— Pourquoi, Monsieur l'Ambassadeur, pratiquez-vous dans votre pays la polygamie ?

Fallait-il se lancer dans d'interminables et rébarbatives considérations théologiques ou sociales ? Non, il préféra cette réponse :

— L'Africaine, Madame, ne groupe pas comme la Française un grand nombre de qualités. Pour avoir dans nos foyers toutes les vertus d'une Française, nous sommes obligés d'avoir plusieurs femmes.

Poèmes

CROQUIS DE VOYAGE

STELLANE, MANNEQUIN

*Vos fleurs et vous, Stellane, c'est
Comme un art double qui s'esquive.
Votre espèce est par trop hâtive :
Votre lilas est trop forcé.*

ARC-DE-TRIOMPHE

*Aux armes, citoyens ! Mais dans leurs doux plongeons,
Hors des nids qu'ils ont faits dans les casques de guerre,
Parfois, on voit au bout du grand geste de pierre
Que dresse en sa fureur Bellone, des pigeons.*

LE PLEUREUR VIEILLI

*Haut sur la dune de la plage,
Pelé, chenu, courbaturé,
Sommeille un pin qui n'a plus d'âge :
On sent qu'il a beaucoup pleuré.*

CREPUSCULE

*Un angélus lointain parfumé de glycines
Se traîne sur la route en douloureux sanglots
Que les troupeaux épars sur le flanc des collines
Répètent en sourdine au chant de leurs grelots.*

LUNE

*D'un nuage l'astre émergeant,
Soudain fait choir dans la nuit brune,
Sur les toits qu'il poudre d'argent,
La neige de son clair de lune.*

JET D'EAU

*Tout va, naît, meurt, finit, commence.
Vie et mort, Dieu les mélangea.
Tout peries le jet d'eau s'élança,
Tout pleurs il retombe déjà.*

AMOUREUSE

*Quel instant marque-t-il son amour ? Alors, vite,
Elle effeuille en tremblant et sourit tout-à-coup :
Car là, sur le cadran de cette marguerite,
L'heure s'arrête enfin sur l'aiguille beaucoup.*

CHAMPIGNONS

Laid, bourgeois, risible :

C'est un comestible.

Beau, fin, gracieux :

C'est un vénéneux.

MONTURE

Grâce au soleil qui d'or la cingle,

Une goutte de rosée a

L'air de monter comme en épingle..

L'étamine d'un nymphéa.

DIVAGATION

A mes travaux du jour quand je fais molle trêve,

J'aime, le soir venu, fumant au coin du feu,

Voir, pour mieux capturer les folles de mon rêve,

La fumée, au plafond, tendre son lasso bleu.

RAPHAEL SORIANO

UN GRAND POÈTE TURC

Le 14 Novembre 1950 mourait Orhan Veli, un des plus grands poètes turcs contemporains. Il avait trente-six ans.

Orhan Veli est l'un des principaux représentants de la poésie turque moderne ; et de ce fait l'un des poètes les plus discutés. Mais ceux-là mêmes qui ne l'apprécient pas reconnaissent qu'il a fait beaucoup pour moderniser la poésie, en d'autres termes pour que la poésie réponde aux exigences d'aujourd'hui. A l'homme nouveau, poésie nouvelle. De tout temps, d'ailleurs, la poésie a été en Turquie, l'art le plus développé et le plus riche. Pour garder son rang et sa richesse de nos jours, il lui fallait trouver des formes nouvelles. Un des premiers, Orhan Veli a compris la nécessité d'une poésie nouvelle.

Pour Nurullah Atac, critique célèbre en Turquie, les plus grands poètes actuels de son pays sont : Yahya Kemal, Nazim Hikmet et Orhan Veli. D'après lui chacun d'eux a ouvert une voix particulière dans la poésie turque, pour laquelle notre époque aura été décisive. « On ne saurait parler de poésie moderne turque sans les nommer, sans mentionner leurs œuvres, ni leurs idées, ni leurs manières » : « Chacun d'eux a d'abord fait œuvre de destruction, la libérant ainsi des chaînes qui l'entravaient ».

« Yahya Kemal, continue N. Atac, a démolé le vieux langage poétique et montré qu'il faisait obstacle

au développement de la poésie. Nazim Hikmet a démolé la métrique et démontré non seulement qu'elle n'était pas indispensable à l'expression poétique, mais qu'elle était une servitude et qu'on pouvait arriver à des rythmes sans son secours. Orhan Veli est allé plus loin encore ; il est parvenu à montrer que de même qu'elle n'a pas un langage et une métrique spécifiques, la poésie n'a pas à se limiter à certains sujets particuliers et qu'elle peut se passer d'harmonie et de musicalité ».

Voici quelques poèmes d'Orhan Veli. Tout d'abord *l'Épithaphe* que les traditionalistes ont violemment attaqué et qui marque une date importante dans l'histoire de la poésie moderne turque.

L'ÉPITHAPHE

*Il n'a souffert de rien
Tant que de son cal,
Il n'était pas tellement affligé
Pas même d'être né laid.
Il n'invoquait pas le nom de Dieu,
Si ses chaussures ne le blessaient pas ;
Mais il n'était pas non plus pécheur.
Pauvre Suleyman Efendi.*

Orhan Veli a écrit plusieurs poèmes empreints de bizarrerie ; bizarrerie qui touche parfois à la drôlerie ; tels ces vers écrits avec un de ses camarades :

L'ARBRE

*J'ai jeté une pierre à l'arbre ;
Ma pierre n'est pas tombée ;
Ma pierre n'est pas tombée.*

*L'arbre a mangé ma pierre.
Je veux ma pierre,
Je veux ma pierre,*

Dans toute son œuvre, il poursuit le même but : attaquer et détronner les valeurs traditionnelles. Surtout la poésie « pompeuse » ; la poésie « poétique » comme il dit. Il entend par là la poésie artificielle et rhétorique. « Le besoin de simplicité et de naturel devenait parfois drôlerie chez lui » dit S. Eyuboglu. Il a fondé une poésie qui fait crédit à l'intelligence des lecteurs. Le rythme de ses poèmes vient de sa pensée même ; ce n'est pas un rythme verbal ou musical.

MAL DE TÊTE

*Aussi beau que soient les chemins ;
Si fraîche la nuit ;
Le corps se fatigue ;
Le mal de tête ne se lasse pas.*

*Je puis sortir tantôt ;
Même si maintenant je rentrais chez moi ;
Puisque ces vêtements et ces souliers m'appartiennent,
Et puisque ces rues ne sont à presonne. Inent,*

« Je ris de ceux qui ne trouvent pas de sens à ces poèmes », dit N. Atao. « Car ils ne savent pas ce que c'est que le sens. Orhan Veli a nettoyé la poésie des détails inutiles au sens ; il ne reste que le noyau du sens ».

« Dans presque tous ces poèmes il nous conte une longue histoire. Il évoque toute une vie. Mais il le fait en quelques lignes qui suggèrent, purifiées de vains détails ».

CE DONT JE NE PUIS ME PASSER

*Il nous rend fous, ce monde ;
 Cette nuit, ces étoiles, cette odeur ;
 Cet arbre tout entier fleuri.*

A L'INTERIEUR

*La fenêtre, voilà le meilleur.
 La fenêtre ;
 Au moins, tu peux voir les oiseaux qui passent
 Au lieu des quatre murs.*

MON OMBRE

*J'en ai assez, j'en suis las de la traîner
 Depuis des années, au bout de mes pieds.
 Vivons un peu en ce monde
 Elle, toute seule ;
 Moi, tout seul.*

Orhan Veli aimait les choses et les êtres simples, comme il aimait la simplicité du langage. Il avait beaucoup à dire. Il a parlé de la nature, de la mer, des bateaux et de n'importe quoi et de n'importe qui. Il était sensible à tout ce qu'il voyait.

Et il voyait dans tout, ce que les autres n'y voyaient pas.

*Pourquoi « port » évoque-t-il des mâts ?
 Pourquoi « immensité » évoque-t-il la voile ?
 Mois de mars, le chat ?
 Droit, le travailleur ?
 Pourquoi le vieux meunier
 Sans y penser croit-il en Dieu ?
 Et pourquoi aux jours venteux
 La pluie tombe-t-elle oblique ?..*

Malgré sa simplicité de forme et son intellectualisme, il ne se montre jamais sec dans sa poésie. On trouve dans ses œuvres une fusion parfaite de l'intelligence et de la sensibilité.

POUR VOUS

*Pour vous, Hommes mes frères,
Tout est pour vous.
Pour vous la nuit, le jour.
La lumière du jour, le jour ; la clarté de la lune,
Les feuilles sous la clarté de la lune ; Ua nuit.
La curiosité des feuilles ;
L'intelligence des feuilles ;
Les mille et un verts sous la lumière du jour ;
Tous les jaunes pour vous et tous les roses ;
Le toucher de la peau au poignet ;
Sa chaleur,
Sa mollesse ;
Le confort de la couche ;
Pour vous les bonjours ;
Pour vous les mâts qui se balancent sur le port ;
Les noms des jours ;
Les noms des mois ;
Pour vous les peintures fraîches sur les bateaux ;
Le pas du facteur ;
La main du potier ;
La sueur qui coule des fronts ;
Les balles qu'on gaspille sur les fronts ;
Pour vous les tombeaux, les pierres tombales ;
Les pierres, les menottes, la peine capitale,
Pour vous,
Tout est pour vous.*

Ce jeune grand poète qui a donné six recueils de vers, sans compter d'autres productions littéraires, aurait sans doute continué à enrichir la poésie turque. Telle quelle, son œuvre a déjà acquis une place indiscutée dans la littérature turque.

TURHAN DOYHAN



VICTOR-HUGO

ET LES NATIONS-UNIES

Si, sur l'ancienne Avenue d'Eylau, la statue de Victor Hugo n'avait pas été arrachée de son monument pendant l'occupation, peut-être que, dans l'au-delà, celui dont elle perpétuait la mémoire frémirait d'enthousiasme à la pensée que son image fait face à un palais devenu le territoire symbolique de toutes les nations du monde, assemblées pour y tenir de pacifiques assises.

Car si quelqu'un a, dans l'histoire, contribué à répandre l'idéal de la paix universelle, ce fut bien Victor Hugo. Dès l'année 1849, nous le voyons présider à Paris un Congrès de la Paix. Et il y prononce ces paroles : « Messieurs, cette pensée religieuse, la paix universelle, toutes les nations liées entre elles d'un lien commun, l'évangile pour loi suprême, la médiation substituée à la guerre, cette pensée religieuse est-elle une pensée pratique ? Cette idée sainte est-elle une idée réalisable ? Beaucoup répondent : Non... Moi, avec vous, je réponds sans hésitation... Oui... Je vais plus loin, je ne dis pas seulement : c'est un but réalisable, je dis : c'est un but inévitable ».

Et il rappelle que si, quatre cents ans plus tôt, quelqu'un se fût avisé de dire qu'un jour les différentes provinces de France cesseraient de se faire la guerre et ne formeraient plus qu'une seule nation, il eut été traité de « songeur », de « rêve-creux », d'homme ignorant ce qu'est l'humanité.

Convité un peu plus tard à un congrès semblable qu'on organisait à Londres et qu'on le sollicitait de présider, il s'excusait de ne pouvoir s'y rendre et de ne pouvoir élever de nouveau la voix pour cette sainte cause, qui disait-il, triomphera car elle n'est pas seulement la cause

des nations, elle est la cause du genre humain ; elle n'est pas seulement la cause du genre humain, elle est la cause de Dieu.

D'où lui venait cette foi ? Il semble bien qu'on peut en trouver la source dans deux dispositions naturelles du caractère de Victor Hugo: d'une part sa passion d'innover, d'être un artisan de l'avenir; de l'autre, une grande pitié de la souffrance humaine.

Le premier penchant, à l'époque où par attachement aux idées maternelles, il était resté conservateur en politique avait fait de lui, en littérature, le chef de l'école romantique qui se flattait de bouleverser toutes les formules et de fonder un art entièrement nouveau ; l'autre, encore obscurci par un goût de l'épopée hérité sans doute de son père, général d'Empire, s'était pourtant révélé dès sa jeunesse dans maintes pièces de vers et, dès qu'il fut entré à la Chambre des Pairs ou l'y entendit plaider la cause des vaincus et des faibles, qu'il s'agit du partage de la Pologne ou du travail des enfants.

Cependant sa réputation avec le Prince-Président, à l'Assemblée Législative de la Deuxième République, et son entrée dans l'opposition augmentèrent certainement la hardiesse de ses conceptions. Il lui arriva alors de prononcer des mots qui firent l'effet de bombes explosives dans l'Assemblée et qui pourtant ne nous causent plus aujourd'hui qu'un étonnement : c'est qu'on ait pu scandaliser.

C'est ainsi qu'au cours de son fameux discours contre la Revision de La Constitution en Juillet 1851, après avoir déclaré que, par la Révolution de 1789, le peuple français a constitué et institué la forme de gouvernement la plus logique et la plus parfaite, la République, qui est pour le peuple une sorte de droit naturel, comme la liberté pour l'homme, il s'écria : « Le peuple français a taillé dans un granit indestructible et posé au milieu même du vieux continent monarchique, la première assise de cet immense édifice de l'avenir qui s'appellera un jour les Etats-Unis d'Europe ! »

Ces mots : Etats-Unis d'Europe, prononcés pour la première fois, produisirent un effet de surprise, aussitôt suivi d'exclamations de toutes sortes, d'éclats de rire et de tumulte.

— Les Etats-Unis d'Europe ! C'est trop fort ! Hugo est fou ! criait Montalembert.

— Ces poètes !... disait Quentin-Bauchard.

Quant au représentant Molé, Victor-Hugo nous raconte lui-même qu'en l'entendant, il leva les yeux au ciel, se dressa debout, traversa toute la salle, fit signe aux membres de la majorité de le suivre et sortit. On ne le suivit pas; il rentra, indigné.

Mais le mot était lancé. Hugo lui resta fidèle, comme à l'idée plus grandiose encore de la paix universelle. Dans un des derniers poèmes de la Légende des Siècles, intitulé « Plein Ciel », daté de 1859, s'exaltant au spectacle des premières tentatives de direction des ballons qu'il voit déjà, au-dessus des montagnes et des mers, « porter l'homme à l'homme et l'esprit à l'esprit », il vaticine :

Nef magique et suprême, elle a, rien qu'en marchant,
Changé le cri terrestre en pur et joyeux chant,

Rajeuni les races flétries,

Etabli l'ordre vrai, montré le chemin sûr,

Dieu juste ! et fait entrer dans l'ordre tant d'azur

Qu'elle a supprimé les patries !

En Septembre 1869 il présidait, à Lausanne, le Congrès organisé par le Comité central de la Ligue Internationale de la Paix et de la Liberté et y portait un toast aux Etats-Unis d'Europe en ces termes : « Citoyens, la Révolution fera l'Europe républicaine et la Révolution fera l'Europe fédérale, et en même temps — je répète le grand mot de notre République — elle fera l'Europe une et indivisible ».

Le 14 Juillet 1870, à Guernesey, à la veille de la guerre, il plantait dans son jardin, devant une foule conviée pour cette fête, le « Chêne des Etats-Unis d'Europe ».

Et c'est encore en affirmant sa certitude de la réalisation des Etats-Unis d'Europe qu'il écrit au congrès de Lausanne de 1874, pour s'excuser de décliner son invitation. Enfin, lorsqu'en 1877 il fit paraître l'« Histoire d'un Crime », livre vengeur écrit durant son exil pour flétrir le coup d'Etat de Louis-Napoléon Bonaparte et dont il avait longtemps différé la publication, il y ajoutait un chapitre qui se terminait ainsi :

« Un jour, avant peu, sept nations qui résument toute l'humanité, s'allieront et se fondront, comme les sept couleurs du prisme, dans une radiieuse courbure céleste; le prodige de la paix apparaîtra éternel et visible au-dessus de la civilisation, et le monde contempera, ébloui, l'immense arc-en-ciel des Peuples Unis d'Europe ».

Avant peu ! Certes, il se trompait. Et les esprits pessimistes, après deux nouvelles guerres dont la première au moins eut pour effet de morceler davantage l'Europe en petits Etats indépendants, ont pu croire à l'inanité des espérances du vieux poète.

Et cependant... en dépit des démentis que la réalité semble avoir infligés à ses prophéties, son rêve fut-il entièrement vain ? Non, sans doute, puisqu'après la tuerie de 1914-1918, la Société des Nations vint, une première fois, lui, donner une forme concrète, rallier, pour la poursuite de sa réalisation élargie, tous les pays civilisés, et qu'après la seconde guerre mondiale, l'O.N.U. a repris la grande tâche désastreusement interrompue à Genève. L'avenir n'est jamais exactement conforme aux prévisions des génies les plus clairvoyants, surtout quand ils ont le tort de vouloir prédire à trop brève échéance. Et, tout compte fait, Victor Hugo verrait avec joie les délégués de toutes les nations siéger solennellement, munis de pleins pouvoirs par les peuples qu'ils représentent, et chercher à fonder la paix, à la place même où, de son temps, un édifice assez mesquin portait le nom d'une bataille. Au Palais de Chaillot, c'est aujourd'hui le monde entier qui, comme à la voix du poète et comme conquis par sa parole, vient s'efforcer d'opérer cette « substitution de la médiation à la guerre » qu'il osait, il y a cent

ans, déclarer non seulement possible mais inévitable. En même temps à Strasbourg et à Rome sont jetés les premiers fondements de ces Etats-Unis d'Europe, qu'il appela de ses vœux toute sa vie.

Certes l'imagination de Victor-Hugo était parfois délirante. Que la vue d'une extravagante machine composée de « quatre globes où pend un immense plancher » ait pu lui inspirer ce poème de « Plein Ciel » où, durant plus de 500 vers, il nous entraîne à travers l'infini de l'espace et du temps; qu'il aperçoive, du haut de cet appareil inutilisable, la république universelle, la fin de l'erreur et du crime, « l'ère de la liberté dans la lumière », il y a certes là quelque chose dont on peut s'étonner et même sourire. On peut surtout remarquer que les bombardements aériens, fruits de la conquête de l'air, sont un bien regrettable moyen de hâter l'avènement de la lumière et de la liberté, surtout quand ils sont faits avec des bombes atomiques. Mais on ne peut qu'admirer, chez ce grand rêveur, la confiance dans l'avenir qui lui faisait amplifier tout indice de progrès technique et y ajouter gratuitement un progrès d'ordre social et même moral. Il était optimiste. Et c'est pourquoi nous devons nous réjouir quand, comme durant les sessions nouvelles de l'O.N.U. et du Conseil de l'Europe, nous croyons voir renaître l'espoir qu'il ne se trompait pas.

JEAN GALLOTTI



FENELON TEMOIN DE SON TEMPS

ET PRECURSEUR

Une série d'expositions a marqué en France la célébration du troisième centenaire de la naissance de Fénelon : après Amiens, Périgueux et Cahors, Paris a organisé, sous les auspices des Amis des Lettres et dans le cadre des Archives Nationales, la présentation au public de pièces originales évoquant à la fois la personnalité du prélat, et les événements auxquels il a été mêlé.

Certaines de ces pièces étaient exposées pour la première fois à Paris : tel le portrait de Fénelon par le Lyonnais Joseph Vivien — qui fut surnommé « le Van Dyck français » — prêté par la Pinacothèque de Munich. Il est peu de physionomies plus expressives du caractère de l'homme que celle-là : le visage allongé, le nez légèrement busqué, la bouche toujours empreinte d'un sourire charmeur, et surtout les yeux d'une vivacité telle que Saint-Simon en voyait « le feu et l'esprit sortir comme un torrent ».

Parmi les documents que cette Exposition a fait découvrir, il faut mentionner le testament du prélat, où se trouve cette phrase qui reflète la soumission avec laquelle il accepta sa condamnation par Rome, lors de la publication de son livre sur les « Maximes des Saints » : « Dieu qui lit dans les cœurs et qui jugera sait qu'il n'y a eu aucun moment de ma vie où je n'aie conservé pour l'Eglise une docilité de petit enfant ».

Ce trait de christianisme intégral mérite d'être vu sous le contre-jour que lui ménage la réputation posthume du prélat. Voltaire l'a mis au rang des « philo-

sophes». Jean-Jacques Rousseau déclarait «préférer à tout» celui qui, dans son « Télémaque, » a parlé d'hommes sages « qui n'ont appris la sagesse qu'en étudiant la simple nature». Péguy l'a appelé «le Renan du dix-septième siècle». D'autres ont vu en lui un précurseur du romantisme. Fénelon a senti intensément la poésie de la mer, et son enthousiasme pour les beautés de la nature alla jusqu'à lui faire voir des neiges éternelles sur les modestes coteaux du Périgord.

On est encore plus surpris d'apprendre que, sous la Révolution, à Notre-Dame transformée en Temple de la Raison, une page du prélat servit de « prière républicaine ».

Les images plus ou moins déformantes que la postérité s'est ainsi faite de lui proviennent de ce que, placé à la charnière de deux siècles, Fénelon fut à la fois un « témoin » de son temps et un précurseur. Ce seigneur mystique porte en lui tous les germes du « siècle des lumières ». Il est sensible, il a l'amour de l'humanité, le sentiment social. Il voit la nature innocente et heureuse en son premier état. Son « Télémaque » est une peinture idyllique du bon gouvernement, qui puise son autorité dans l'amour du peuple, dans l'intégrité de ses dirigeants, dans la justice et le règne de la paix. Les souvenirs de la féodalité chrétienne se mêlent, chez lui, au mythe païen du retour à la simplicité de l'âge d'or.

L'un des sentiments qui l'animent avec le plus d'élan, c'est le culte de la paix entre les peuples. Les Archives nationales viennent d'entrer en possession d'une lettre qu'il écrivit au maréchal de Villars pour le féliciter de la conclusion du traité de Rastadt: on y lit cette phrase « J'avais bien toujours cru que vous seriez plus touché de la réputation méritée en procurant le repos de l'Europe que de celle qui dépend du sort des batailles et qui fait tant souffrir les peuples ».

« La gloire des médiateurs, avait-il déjà dit auparavant, est plus solide et plus sûre que celle des conquérants ».

Et encore, ce propos tenu au comte de Tessin, diplomate suédois : « J'aime mieux ma famille que moi-même. J'aime mieux ma patrie que ma famille. Mais j'aime encore mieux le genre humain que ma patrie ».

*
* *

Fénelon est l'apôtre d'une politique — intérieure et extérieure — fondée sur la charité chrétienne. Cet aristocrate, qui appartenait à une famille dont les ancêtres avaient combattu dans la première croisade, faisait, au temps de Louis XIV, figure de révolutionnaire, tout en affirmant le plus sincèrement du monde qu'il n'avait jamais cessé d'être le sujet le plus fidèle et le plus obéissant de son roi. Les hardiesses de son esprit allaient aussi loin que les élans de son cœur: là est le secret de ses fluctuations. « Je ne puis expliquer mon fond écrivait-il un jour. Il m'échappe; il me paraît changer à toute heure ».

Ainsi en venait-il à avouer qu'il se fût trompé sur sa pensée, mais jamais à reconnaître que sa pensée se fût trompée.

C'est pourquoi il reste toujours bien des choses à découvrir dans ce caractère à la fois indocile et soumis, mystique et libéral, altruiste et dominateur. L'éminent directeur des Archives nationales, Charles Braibant, qui présenta l'exposition au public, émet le vœu qu'elle ait contribué à une renaissance des études féneloniennes. Celles-ci touchent à la fois à la politique et à la religion; il n'est guère d'historiens des temps modernes qu'elles puissent laisser indifférents.

ALBERT MOUSSET

LES CONFERENCES EN EGYPTE

ALAIN ET LA LIBERTÉ

Donner à la pensée d'Alain un tour systématique et doctrinal ne va pas sans quelque artifice, peut-être sans quelque trahison. A travers la diversité de ses ouvrages, son plus constant propos semble être de n'offrir au lecteur rien de figé ni de fermé, et qui puisse laisser croire que le but est atteint ; de là cette réflexion subtile et sinuëuse, nuancée et reprise sans cesse, par retouches et retours, comme l'est une réflexion qui se cherche et se forme, et ne s'emprisonne dans le brillant d'une formule que pour mieux aussitôt s'en évader. N'y voyons pas dilettantisme, du reste, ni goût immodéré de la mobilité ; à ses yeux, la vie même de la pensée est à ce prix, et la liberté spirituelle, qui est le plus grand des biens : « Serait-il vrai que le bonheur d'être libre est le seul bonheur, et que l'esclavage intime est le seul malheur ? ». Formule estimable, pourra-t-on dire, mais banale depuis les Stoïciens. Il est bien vrai qu'Alain se défend de rechercher une originalité qui lui semble être trop courue et trop facile — ce qui est encore une

N.D.L.R. — Nous sommes heureux de pouvoir offrir à nos lecteurs le texte des trois remarquables conférences prononcées aux Amitiés Françaises du Caire le 16 janvier 1952 par MM. Herbelin, Proviseur des Lycées Français du Caire, Charles Lebecque, Professeur agrégé de Philosophie et E. Morot-Sir, Professeur de Philosophie à l'Université Fouad Ier.

manière d'être original — bien plutôt s'est-il attaché à comprendre les grandes œuvres de l'histoire humaine, à s'en imprégner et à s'en nourrir si profondément qu'il les recrée, et pour ainsi dire les réinvente. Si le thème de la liberté est, peut-on dire, consubstantiel à la tradition française, s'il n'est guère de problème qu'il nous importe plus de résoudre, il est cent façons de le concevoir, cent méprises possibles aussi à son propos. La vertu tonique d'Alain est d'avoir renouvelé et vécu ce thème, d'en avoir fait, non un prétexte à théorie, mais l'axe même selon lequel s'organisent l'homme et son destin.

*
* *

Il n'est de liberté que d'un animal pensant, ou conscient — ce qui pour Alain est tout un. L'un des motifs permanents de l'œuvre, c'est que nous sommes responsables de notre pensée, comme aussi de notre absence de pensée; notre vie ne prend son sens que par la vigilance et la vigueur de l'activité pensante. Etre éveillé, tout est là. Mais qu'est-ce qu'être éveillé ?

On croit parfois que pour penser il suffit d'ouvrir les yeux, et d'accepter le monde tel qu'il s'offre au premier regard; or c'est là seulement rêver, se vouer à la confusion et à l'incohérence. Le rôle de l'esprit est d'échapper à cette vertigineuse mobilité de l'immédiat, en construisant le monde; car le monde ne s'offre qu'à un esprit qui l'organise, de même que la pensée s'éveille seulement au contact de l'univers concret. Percevoir l'objet n'est pas s'hypnotiser dans la contemplation d'une couleur ou d'une forme; que seraient-elles sans leur contexte, engagées qu'elles sont dans un enchevêtrement de relations avec d'au-

tres couleurs, d'autres formes, d'autres objets ? et la moindre sensation, si je m'en empare, me renvoie aussitôt à tout l'univers. Seule la pensée, et c'est là sa première tâche, peut ramasser cette diversité d'apparences en un tout, relativement cohérent, et commun à tous ; incapable de cette construction, le rêveur accepte tout le donné en vrac, dans sa fluidité décevante, il ne pense pas. De même, si la matière de connaissance est identique pour le fou et pour l'homme sain, le fou, qui ne se réveille pas, en reste au chaos. Certes, la réalité du monde physique n'est pas suspendue à mon verdict, et ne fait aucun doute : il faut rejeter comme inutile artifice «...l'idée que ce monde ne serait qu'une apparence, dont il faudrait se détourner, et que l'entendement ait des moyens d'aller chercher l'autre monde au-delà... par une réflexion qui n'a point d'yeux... ». Mais retenons que cette réalité, pour mériter son nom, veut l'intervention de l'esprit, et une action, qui ne se fait pas d'elle-même. Ainsi, « tous les matins, n'importe quel homme reconstruit le monde ; tel est le réveil, telle est la conscience... »

L'esprit, ici, se manifeste par ses idées, relations qui vont constituer l'armature des choses ; car le mouvement de la pensée va de l'abstraction à la nature, non en sens inverse ; comme fait le savant, qui pose une certaine explication des apparences, et s'emploie à la vérifier. Par les idées, que nous jetons comme un filet sur le monde, se découvre à nous l'ossature réelle, raison d'être de l'apparence : nous comprenons que le monde n'apparaît pas, sans doute, tel qu'il est, mais aussi que les apparences ne sauraient être autres qu'elles ne sont ; et cette fois nous avons pris pied, car le vrai sens de nos idées n'est pas de s'isoler dans leur pureté, pour s'assembler en un monde idéal, ma-

jestueux et gratuit, mais, par contact permanent avec le concret, de reproduire autant qu'il est en nous la consistance des choses. En quoi se retrouve l'une des vérités de Platon ; Platon n'a rien « ajouté » au monde, ses Idées ne sont pas rejetées éternellement hors du monde, elles en sont le tissu même. Gardons-nous donc du fétichisme des idées. Elles ne valent que comme moyens, clés des secrets de la nature, « pinces » pour saisir l'expérience. L'idée isolée, ou la chose isolée, sont moins que fantômes ; l'idée, qui ne vient pas de l'objet, mais qui se découvre seulement dans l'expérience, retrouve vie dans l'usage même, et la recreation continuelle, que nous en faisons. Faire et refaire sans cesse les idées, toujours décevantes et incomplètes, pour saisir la vérité de chaque chose, telle est l'intelligence ; tentée sans cesse de fuir dans l'abstrait, elle s'oblige à tout repenser toujours, avec l'espoir de contraindre enfin l'inépuisable nature, et obstinément braquée sur elle ; car le concret est notre seul régulateur, et la pensée de l'objet est seule juste. Tout est donc sans fin à reprendre, puisque le monde est un tout, où retentit à l'infini la moindre donnée, et puisque de même une pensée renferme toute la pensée, Comment pourrais-je voir l'ensemble, moi qui suis dans un moment et dans un canton du monde, et ne puis voir que de là ?

En outre, « nous avons été enfants avant que d'être hommes », et, par l'éducation, les idées nous sont venues avant les choses, déposées dans le langage, acceptées et absorbées sans examen. Tous les trésors nous sont ainsi offerts, mêlés il est vrai à beaucoup de clinquant : « les idées, même les plus sublimes, ne sont jamais à inventer, elles se trouvent inscrites dans le vocabulaire consacré par l'usage... Les lieux communs sont tous vrais, il ne leur manque que d'être repris, et de nouveau compris... Le plus difficile

au monde est de dire en y pensant ce que tout le monde dit sans y penser ». Encore faut-il donc reprendre notre bien, et en redécouvrir l'usage. Philosopher n'est pas explorer des terres nouvelles, inconnues du vulgaire, mais approfondir la vie de tous, et vivre réellement, au lieu de longer la vie.

Cette pensée vive, qui à chaque moment se redresse et se corrige pour mieux épouser le contour des choses, menée par la conviction qu'il n'y a point d'idée suffisante, c'est le jugement. « Dieu de chaque moment », acte par excellence de la raison active, mais à tout instant menacé par l'inertie, les faux-fuyants, le goût du repos et de la certitude : je ne juge que si je veux juger, que si, résolument, j'en appelle à moi-même. Nul n'échappe entièrement à la tentation de la paresse d'esprit et à la séduction du facile ; du moins pouvons-nous nous affermir par l'entraînement méthodique et allègre de nos forces spirituelles. C'est en ce sens qu'il faut comprendre l'éducation ; ce qui instruit n'est pas ce qui amuse, mais ce qui nous révèle à nous-mêmes plus de ressources que nous ne supposions : « l'homme ne compte que par ce qu'il obtient de lui-même selon la méthode sévère, et ceux qui refusent la méthode sévère ne vaudront jamais rien ». En acceptant, en recherchant au besoin la difficulté et l'obscurité, l'esprit prend force et assurance ; chaque moment lui devient une étape, et un appui pour un nouvel élan. N'en concluons pas qu'on ne s'instruise qu'en s'ennuyant ; cet effort donne des joies plus vraies que l'abandon et la futilité. On objecte qu'il faut pourtant s'arrêter ; si l'on refuse de se contenter à peu de frais, encore est-il que nous désirons un terme, à quelque distance qu'on le place ; tout le gain serait donc seulement de différer le repos de l'esprit ? Mais on remarque vite qu'il n'est pas de preuve totale, ni rien

de si assuré ; fort heureusement d'ailleurs, puisque nous trouverions à ce terme l'engourdissement, la mort de la pensée, le sommeil. Il est vrai que l'homme aime le sommeil ; aussi croyons-nous au hasard, sans chercher ; et le mal de l'esprit vient surtout de trop se croire, et de trop croire sans y regarder. Qu'est-ce qu'une preuve que l'on n'a pas d'abord mise en doute ? Notre esprit se doit d'avoir assez de force pour dépasser tous ses objets successifs, et les juger ; le doute, ainsi accompagne chaque jugement, et chaque jugement n'est qu'un doute surmonté provisoirement. Le doute, disait Lagneau, suit la certitude comme son ombre ; Alain se fait de même l'apôtre d'une sorte de doute athlétique, par lequel juger implique vigilance, présence d'esprit, méfiance de tous pièges et de toutes évasions, — précieuse et précieuse conscience, où l'homme s'aperçoit non dans les diffuses et incertaines régions de son être par où il reste animal, mais dans sa vraie lucidité d'homme.

On peut craindre pourtant qu'une telle tension ne soit pas tenable. L'aventure intellectuelle, faite de chutes et de redressements, sans cesse comprise par son jeu même, ne faut-il pas y voir un luxe dont peu seront dignes ? Aussi bien n'est-ce qu'une limite, et de cette pleine et totale possession de sa lucidité, l'homme retombe trop souvent à l'atonie du « semblant de pensée » : « notre sort est de partir toujours de bêtise, et de promptement revenir à bêtise ». De toutes parts elle nous presse, cette bêtise aux formes innombrables et subtiles, illusion de richesse et de plénitude, qui ne couvre que le vide, et les mouvements de l'humeur ; mais la conscience, toujours en péril, a du moins toujours le pouvoir de se reconquérir, de surmonter le trouble du corps et de l'imaginaire. Car la « bêtise », le mot l'indique, c'est ne donner voix en nous qu'à

la bête, qui s'effraie d'une ombre, et peuple le monde de ses désirs et de ses cauchemars. D'où le double intérêt de cette tenace éducation du jugement. Nous permettre, d'abord, de jeter un regard clair sur la nature, de la voir plus nettoyée, plus précise à chaque fois, délivrée des mythes, du fantastique, de tout le terrible ou le consolant dont la peuplaient nos craintes et nos superstitions, purgée de mystère, mais non privée de poésie, « monde fidèle et pur », conforme au vœu de Lucrèce. Mais du même coup, l'être humain, libéré des tourments qu'il se créait à lui-même, retrouve sa dignité et sa puissance. Contre toute prédestination intellectuelle et contre tout pessimisme, Alain affirme que chacun est aussi lucide et aussi « intelligent » qu'il veut l'être ; le sot est celui qui « fait » le sot, qui consent à sa faiblesse, et manque assez de foi en soi-même pour refuser le risque que toute pensée comporte ; il faut parier sur soi, et sur l'esprit. « Toute réflexion porte avec elle ses regrets ; mais on a juré. Qui n'a pas juré ne sait pas penser ». Retenons que « tout homme a conscience souvent, mais peu de temps », mais songeons aussi que l'honneur de l'esprit est de tendre vers la lumière, et de toucher, de loin en loin, au ciel de Platon ; nul, peut-être, n'est si misérable, qu'il ne puisse l'entrevoir quelquefois.

*
* *

Ainsi naît, du cœur même de l'activité pensante, l'appel à la liberté. S'agirait-il seulement d'une liberté toute verbale et abstraite, sans valeur efficace ? En fait la liberté est telle, qu'on la doit poser tout entière, ou nulle ; il est clair que si nous assumons pleinement notre condition d'être pensant, aucune différence de niveau ne subsiste entre l'homme qui pense réellement,

et l'homme qui agit ; dans cette perspective, penser, c'est déjà agir, prendre parti, engager ses forces. Dès qu'on a résolu de « penser sans supercherie », routine ou conformisme ne satisfont plus. L'acte de juger, si simple qu'il paraisse, est déjà éveil, risque, audace, déjà action. « C'est une fonction dangereuse que de juger... Mais ce sont les audacieux qui connaissent, et l'esprit veut tout le courage possible. Je n'entends pas le courage qui brave le tyran ou qui brave l'inquisition. J'entends le courage qui ne se laisse pas écraser par ce grand univers, ni par la multitude des coutumes probables — et qui cherche à percer tous ces nuages, comme fait la lumière ; et de soi seul, de ce qu'on nomme la force d'esprit ».

On croit trop que la liberté commence aux portes du monde, au moment seulement de passer aux actes, et à l'efficacité concrète. Mais la liberté extérieure, comme montre longuement Platon, a pour condition première, et capitale, la liberté au dedans ; que peut signifier une liberté d'action dans la nature ou dans la société, une liberté politique même, si dans l'âme même s'est installée la tyrannie ? Or notre condition initiale est précisément l'esclavage ; l'esprit est d'abord obscurci par les brumes des passions et des fausses notions, trop souvent aussi il le demeure, par son consentement à la servitude : « il suffit de se croire esclave pour l'être en effet ». Il faut donc remonter le courant, et disposer de son jugement, en empêchant les pensées de disposer de soi ; premier acte du courage, et qui n'a pas de fin, puisqu'il faut veiller sans cesse à ce que la puissance ou la séduction de nos pensées ne nous fassent de nouveau aimer notre sujétion. Aussi, le premier aspect, de purification et d'assainissement, de l'humaine besogne peut-il s'appeler une « police de l'esprit » ; œuvre négative et sans éclat, mais sans

doute essentielle à la moralité, puisque, du même coup, nous donnons ainsi à nos vraies richesses occasion et pouvoir de se manifester. « Sauver cette puissance de penser, ne la soumettre à rien, ne la déshonorer par aucun genre d'ivresse, n'es-ce point la Morale, ó mon Maître ? »

Pour briser nos chaînes naturelles, nulle recette simple ne suffit ; tout au plus le principe peut-il être indiqué : faire en sorte que nos pensées, au lieu de s'abandonner à la circonstance, reçoivent de nous contrôle et direction, jusqu'à être tenues, pour ainsi dire, bien en mains. L'application, cependant, n'est pas facile ; car nous sommes ainsi faits que nous ne pouvons nous détourner des circonstances, et qu'elles gardent, quoi qu'on fasse, le pouvoir de nous agiter étrangement. Remarquons en effet le contenu du « sac de peau » que nous sommes, et qui est fort complexe ; « trois animaux en un », explique Alain, reprenant assez librement le mythe célèbre de Platon, « et qui font une étrange société ». Trois animaux, ou plutôt trois étages de l'homme, tête, cœur et ventre, chacun avec sa structure et son élan ; chacun d'ailleurs avec sa vertu possible : tempérance, courage, sagesse, dont chacune incomplète et insuffisante à soi seule, comme il est visible. La vie n'est acceptable que si nous parvenons à pacifier notre ménagerie intérieure ; et ce serait folie de croire que notre nature, en s'abandonnant seulement, parvienne à se pacifier. « Presque tout le mal vient de ce que l'existence humaine s'abandonne au lieu de se conduire ». L'homme qui ne se gouverne pas, et se laisse aller à vau l'eau, retombe à l'animal, se fait « bête », et même un peu moins, puisqu'il méprise, ce faisant, un pouvoir d'ordre qui du moins ne lui était pas dénié. Il est vrai aussi que le corps, — admirable machine, d'ailleurs, et dont il n'y a pas lieu de se plaindre, —

dispose de subtils moyens pour s'assujettir l'esprit. La passion, par exemple, ou plus généralement tout ce qui nous vient d'imagination, est pensée du corps, pensée esclave du trouble corporel et des tumultes du sang. Qui ne voit que laisser le corps parler plus haut qu'il ne devrait, c'est se livrer à lui, que consentir à la peur et à la colère, c'est, de gaieté de cœur, lâcher les rênes et abdiquer, suivre la pente et croire aveuglément, puisque seul l'esprit en nous est capable de recul, de retenue et d'hésitation. Cette fureur élémentaire déchaînée signifie conviction aveugle, totale certitude et fanatisme ; le furieux s'interroge-t-il sur son bon droit ? De l'âme livrée aux bêtes, il y a tout à craindre. « Etre vaincu en soi-même par l'animal, c'est la faute ». D'où résulte que le premier soin doit être de se reprendre ; non pour se châtier et se mutiler, en tentant d'étrangler l'animalité ; mais plutôt (et par où nous quittons les Stoïciens, semble-t-il) pour se maîtriser et s'équilibrer. Victoire sur soi est trop dire, si l'on désigne par là un arachement, un renoncement ; il faut vouloir l'harmonie, selon laquelle chaque fonction rentre et demeure dans son ordre : « tout esprit a un travail de héros à faire, qui consiste à ne point se laisser troubler ni envahir. L'esprit est donc résistance, retranchement sur soi... »

En vue de cette pacification intérieure, chacun est assez armé ; mais notre faiblesse est de ne pas le savoir. Si nous comprenions jusqu'à quel point, et par quels subtils détours, nous sommes esclaves de notre corps, quel empire ne prendrions-nous pas sur nous-mêmes ? Car il semble que nous n'ayons pas d'autre choix : ou approuver le fauve, ou nous assurer de lui. Si nous parvenons à saisir dans sa source l'illusion, à démasquer cette puissance de donner le change qui fait la fausse grandeur des passions, nous les maîtrisons du même coup ; réduites à leurs justes proportions, il

nous devient loisible de leur accorder la légitime satisfaction à laquelle elles peuvent prétendre, et rien de plus ; avec l'obscurité le faux danger s'évanouit. Certes, l'animal en l'homme est difficile à contenter ; s'il est repu, c'est pour peu de temps ; comme il ne se laisse pas longtemps oublier, il reste donc à le calmer, à le circonvenir, et en premier lieu à remédier aux sautes d'humeur. C'est à quoi nous peuvent conduire divers exercices, qui ont tous en commun d'exercer sur le corps une action indirectement, mais efficacement. apaisante : la gymnastique, qui le rend dispos, souple, et efficace, en composant et annulant l'une par l'autre ses violences ; que le timide s'en souviene, dont toute la misère vient de ne pouvoir résister à la montée brusque du sang au visage, ou aux battements précipités de son cœur ; — la politesse aussi, et plus largement les « cérémonies », qui signifient réaction contre le premier mouvement, pouvoir de ne faire que ce que l'on veut, rites immuables enchaînant soigneusement la fantaisie. Tout cela qui détend le corps, le délie et le dénoue, le place au-dessus des raideurs de l'émotion, et des secousses physiologiques inévitables : tel l'acrobate, dont les muscles soigneusement domptés s'appêtent sans cesse au pire. Cette morale des nerfs n'a rien d'un durcissement ni d'une insupportable tension : elle vise au contraire à la souplesse, et à la décontraction qui est la disponibilité du corps.

Allons plus loin, et puisque le corps dupe la raison, que la raison ruse à son tour : en agissant, par discipline, sur l'imagination même, nous pouvons obtenir d'elle qu'elle cesse de nous égarer, et nous vienne en aide. Croire ce qui disposera le mieux notre corps, autre technique, d'ordre cartésien aussi, et non moins importante, pour assurer notre maîtrise. Descartes disait être parvenu à ne plus faire que des

rêves raisonnables, à force de considérer toujours les événements par le meilleur côté. Songeons que la peur, notre plus grande ennemie peut-être, et qui nous affole si souvent d'une ombre, est d'abord peur de la peur, d'autant plus aiguë et plus folle que le vertige s'aggrave de lui-même; maîtriser les fureurs du corps et les spectres de l'imagination, tel est pour nous, en cette occurrence comme en tant d'autres, le chemin de la liberté.

Tout cela, pourtant, dont on ne saurait méconnaître l'importance, semble seulement préparatoire. Supprimer les passions, qui sont la sève de la vie quotidienne, n'est pas en question; mais seulement laisser leur champ à celles qui peuvent le mieux nous combler et nous épanouir; les plus fragiles sont sans doute les plus précieuses, et elles ne fleurissent qu'en celui qui s'est d'abord libéré de ses tyrans inférieurs.

Parmi ces passions vertueuses, on trouve en premier lieu les trois vertus chrétiennes laïcisées. La foi: au sens de confiance en soi, de fidélité à soi-même; goût de décider, et d'aller jusqu'au bout de sa résolution; audace, tranquille énergie, «pouvoir d'oser». L'espérance: optimisme de décision, qui se veut plus fort que les circonstances, et qui s'inscrit dans les faits, tantôt en changeant réellement les événements, tantôt, lorsque toute autre issue se ferme, en changeant nos opinions sur eux. La charité, enfin, refus de la misanthropie, décision de chercher toujours le meilleur en tout homme, puisque tout homme peut, s'il le veut, vaincre ses démons et sauver sa conscience, puisque, aussi, ses défauts, comme le dit le mot, ne sont que lacunes et absences; décision enfin de croire en l'humanité, malgré tout, et au besoin malgré elle, car «on dirait que l'homme a juré de franchir toute barrière», et l'on peut toujours attendre mieux du

« frère aimé et redoutable ». Ces trois vertus convergent vers la joie et la générosité, qui viennent les couronner. La tristesse n'est qu'une âcre méditation sur la faiblesse et la détresse humaines, funeste conseillère, qui enlève au monde toute beauté ; combien n'est-il pas plus salubre de célébrer l'espoir de l'homme, et la plénitude de sa liberté, toute terrestre et humaine qu'elle soit ! La générosité, selon le mot de Descartes, et qu'Alain définit : « La ferme résolution de ne manquer jamais de libre-arbitre », sentiment éprouvé à la pensée qu'on est libre, et qu'on a l'assurance de l'être encore dans l'avenir, — la générosité est la passion par excellence de l'homme libre, ou plutôt de celui qui fait de sa vie une continuelle libération à l'égard de tous les esclavages de la pensée, les plus redoutables de tous ; seul l'homme qui se libère épanouit autant qu'il est possible sa plénitude d'être humain. C'est bien sur ce chemin sans doute que se rencontrera l'homme nouveau, l'homme qui comprendra en lui tout l'homme, et qui naîtra, non d'une hypothétique mutation vers le Surhomme, mais d'une culture plus volontaire et plus profonde de la nature humaine éternelle.

On voit ici ce que signifie la liberté. Il est dans son essence même « qu'on ne puisse jamais la prouver à la rigueur », et qu'il faille toujours de nouveau la vouloir. L'erreur serait de croire qu'on puisse en jouir comme d'une propriété : on se figure volontiers l'homme, spectateur pensif devant les choses, ébauchant en esprit divers projets, puis se décidant tout à coup à intervenir, et à commencer quelque chose. Rien de tel en réalité : la volonté n'est pas, ne peut pas être un commencement absolu ; vouloir n'est pas créer, mais continuer ; car l'homme, tel le nageur dans le fleuve, ne cesse jamais d'agir, et de composer avec le monde

qui l'entoure : « agir, c'est continuer, c'est réparer, c'est imprimer une flexion à cette ligne d'action que nous laissons dans le monde ». L'important est que cette trace nous exprime profondément, et que nous l'ayons faite : « faire, et non pas subir, tel est le fond de l'agréable ». Le bonheur aussi est dans cette voie ; jamais donné, ni tel qu'il suffise de le chercher et de le cueillir ; il nous faut le faire, de nos propres mains et de nos propres actes



Par quelque biais qu'on l'aborde, cette philosophie revient toujours à une méditation sur la liberté. Si l'on tente de caractériser cette pensée et cette méthode, on peut être tenté d'y voir l'expression, originale, du reste, et saisissante, d'un tempérament : violence dominée, ou « cette sorte de violence, dit Alain, qui devance la colère », dédain de la critique, des éloges ou de la discussion, indépendance farouche et ombrageuse ; certes, mais rien n'est encore expliqué. Par le primat donné au jugement vivant, à l'acte même de penser clair, par le fait aussi de suspendre toute existence à la pensée, ou pour mieux dire à l'acte, cette philosophie paraît se concentrer autour de l'intelligence concrète. « Être ou ne pas être, soi et toutes choses, disait Lagneau, il faut choisir ». L'œuvre de la raison est un jeu sérieux, à chaque pensée se joue le sort de l'esprit ; aussi s'agit-il, dans un difficile équilibre, à la fois de ne se laisser régler par l'extérieur. On peut déceler chez Alain cette crainte sourde de manquer le contact, soit avec les choses, soit avec les hommes ; de là ses railleries à l'égard des « philodoxes », tout occupés à échafauder sereinement leurs abstractions ; de là aussi le soin qu'il prend d'adhérer au

maximum, de « coller » presque au concret le plus immédiat et le plus prosaïque, la prédilection avec laquelle il souligne le rôle éducateur de l'outil et la sagesse de l'artisan. Mais comme on le voit méfiant aussi vis-à-vis de l'«ordre extérieur», qui serait mieux appelé désordre, et dont il redoute l'invasion ! Ce réel concret est notre seul guide, mais à condition que nous demeurions sur nos gardes, sans cesse en défense contre lui.

On peut estimer que ce double souci lui a quelque peu caché l'intériorité même, et l'essence profonde des sentiments humains ; en les réduisant à un écho du corps, n'a-t-il pas vidé l'âme humaine de son frémissement vivant ? Il semble qu'il se soit, précisément, tenu en garde contre ces complaisances à soi auxquelles chacun, peut-être par l'effet de l'époque, n'est que trop porté de nos jours. Si notre nature d'hommes vaut ce que nous en faisons, défions-nous de donner un privilège injustifié à ce qui n'est pas forcément le plus humain, ni le plus riche en nous ; et s'il se trouve que nous ayons besoin, pour garder le goût de vivre, des secousses répétées de l'émotion ou des orages de la passion — selon une mode qui commence du reste à dater — il faut y voir sans doute le symptôme, assez inquiétant, d'un manque de vie intérieure et de pensée véritable. Peut-être en effet n'est-il possible d'être vraiment homme qu'en secouant et domptant un « romantisme » toujours sous-jacent.

Certains jugent bien rigoureuse cette vigilance entêtée qui refuse de se payer de mots et de s'aveugler, ou de s'octroyer même le repos : — bien épuisante cette bataille continue contre tous nos travers chéris et toutes nos pesanteurs. Quelle leçon exaltante, cependant, que cette exigence inflexible du pur et du clair dans l'esprit, que cette prédilection, hautement

maintenue, pour l'authentique richesse et la lumière, seules dignes de nous ! Même si les rechutes sont fréquentes, l'effort nous honore : « la plus haute valeur humaine, c'est l'esprit libre ». Libre de tout comprendre, par l'art de se gouverner soi-même, il s'ouvre du même coup à la joie. Sans crispation et sans faiblesse, l'esprit libre peut seul conquérir l'équilibre et la mesure, conditions de la justice : car la justice d'abord doit être en nous, si nous voulons qu'elle soit un jour au dehors. Virilement soucieux de plus de conscience et de plus de lucidité, il lui semble tracer la voie royale de l'humanité, et, dominant les circonstances, prendre à cette vie le meilleur de ce qu'elle nous peut donner : « dans le pire état, et même à la guerre, dit Alain, j'ai toujours senti la vie comme étant délicieuse par elle-même, et au-dessus des inconvénients ».

CHARLES LEBECQUE



L'ESTHÉTIQUE D'ALAIN

De même, je pense, qu'on ne connaît bien un homme que si l'on connaît ses amours, de même on ne connaît bien un auteur que si l'on connaît sa pensée sur l'art et sur la beauté. Et je crois qu'aucune œuvre ni aucun système ne sont achevés s'ils ne tentent de nous donner le mot de ce symbole ultime de l'homme. Peu de philosophes y ont manqué, ni Platon en tout cas, ni Aristote, ni même Kant, qui peut passer pour le plus froid d'entre eux. De même façon, Alain a bien pris garde, rendant compte de son univers, de négliger cet aspect de l'Univers.

Cependant, à la différence de tant d'esthéticiens de profession, il ne fait pas venir le sentiment du beau de je ne sais quelle conception abstraite, ni du décret d'un Dieu, mais du quotidien même de l'homme et de ce qui, dans ce quotidien, est le plus proche de lui, le plus immédiat, le plus constamment éprouvé, je veux dire de son corps, des émotions de ce corps, de l'action que les choses exercent sur lui et qu'à son tour il exerce sur elles. Ainsi Alain rend à l'art, et à l'œuvre d'art, sa place au centre même de notre expérience. Ainsi, comme jadis Socrate la morale, il fait descendre l'esthétique du ciel sur la terre, et la restitue à l'homme.

*
* *

C'est là une première vue qui surprend d'abord. Pour le commun des hommes, l'œuvre est affaire d'imagination et de rêverie. « Il a beaucoup d'imagina-

tion », dit-on d'un artiste, croyant le louer ; — et l'on pense que la poésie par exemple est faite de nos rêves. Idée vulgaire, mais fausse, archi-fausse, comme à peu près toutes les idées vulgaires, et celle-ci entre toutes invérifiée. Il se peut, comme pensait Shakespeare, que la vie soit faite de la même étoffe que nos rêves : l'œuvre d'art, point. Personne n'a jamais peint des choses imaginées, un monde imaginaire, même pas Perrault, ni l'auteur des « Mille et une Nuits ». Il n'y a pas en effet d'image vraie sans perception, ni de perception sans objet présent. Nos rêves et rêveries sont informes, si quelque objet ne les soutient : ils ne sont donc pas matière d'art. Et l'on n'est jamais aussi sûr d'ennuyer (sinon le psychiatre) que lorsque nous racontons nos rêves.

Quant aux passions, elles sont du délire et de l'égarément, si elles sont à l'état de nature, et si l'imagination, comme c'est sa pente, les aggrave. L'imagination, en donnant aux passions une résonance, les fait déraisonner : mauvaises conditions pour l'œuvre d'art. Car, qui s'y reconnaîtra dans ce tumulte ? Le passionné est un mauvais témoin. Nul n'est moins artiste que le voyant, « et par voyant, explique Alain, j'entends celui qui a l'habitude de juger les choses par l'effet qu'elles exercent sur nos passions ». Il écarte donc avant tout une vision dionysiaque de l'art.

Et pourtant, l'art n'est pas non plus de l'entendement, je veux dire de la pensée discursive. Si l'idée prétend précéder l'œuvre d'art, l'œuvre d'art ne suit pas. Car vouloir qu'une œuvre prouve quoi que ce soit, c'est prendre les choses par le haut et non pas, ainsi qu'il convient, par le bas, et c'est les laisser comme en l'air. On aboutit à des monstres comme l'allégorie, ou le poème didactique, ou le roman à thèse — antithèse de l'art. Notre univers n'est pas un univers de preuves,

et preuve n'est pas raison. Quant à l'œuvre, elle ne prouve rien qu'elle-même, et c'est par là qu'elle est un absolu.

Telle est, si l'on veut, l'essence de l'œuvre d'art : elle n'est ni de la rêverie, ni de la passion à l'état brut, représentée par l'imagination, ni enfin de l'intellect. Elle est du corps, de l'expérience physique et sensorielle — et elle est la méditation de cette expérience.

*

* *

Mais quelles sont maintenant ses conditions ? Les conditions de l'œuvre d'art, pour Alain, sont de deux sortes : ce sont d'abord ces passions-mêmes qui ont notre corps pour siège et pour habitacle, ces passions qu'il a bannies tout à l'heure dans leur désordre et qu'il ramène bien ordonnées. Autant il est bon de ne pas tout leur confier de l'inspiration, autant il est vain de vouloir se passer d'elles. Car le corps est là, « ce troupeau de muscles », ombrageux et frémissant. Il existe et il n'entend pas qu'on ignore son existence. — Or, il vit d'émotions. Rien ne fera, même la raison la plus épurée, que nous n'ayons pas à en tenir compte dans l'art. Alain avance que « celui qui n'a pas de passion n'a que faire des beaux-arts ». Entendons-nous toutefois : la passion est, ainsi que nous l'avons vu il y a un instant, anarchique, et nous n'en tirerons rien dans l'ordre de l'esthétique, avant de l'avoir fait sortir du chaos qui est sa primordiale fatalité.

L'homme en proie aux passions est pitoyable, ou il est odieux, rien de plus. Leur désordre fait scandale : la victime porte une plaie, comme Philoctète, et l'on se détourne de Philoctète, l'abandonnant à l'ordre animal. Mais si les passions et les émotions, douleur, angoisse, colère, amour, regret (et tout leur cortège) sont vues comme des objets par celui-là même qui les subit,

et si elles lui sont en spectacle, aussitôt il les ennoblit. Car alors il introduit dans les passions l'intelligibilité, et les rend convenables à l'homme. Le sentiment esthétique naît de cette domination. — Il y a plus : tandis qu'il les objective et les contemple avec recul, « à distance de vue humaine », l'homme rejette ses passions comme hors de soi, et, ce faisant, il retrouve l'art antique de l'exorciseur. Il apaise et domestique le monstre. Ici, la pensée d'Alain rejoint une autre sagesse antique, celle d'Aristote, dont il vérifie la théorie de la « catharsis », éclairant la puissance magique des arts, et leur signification morale. En quoi son « Système des Beaux Arts » apparaît déjà comme une somme qui non seulement rend compte des devoirs et des conditions de l'artiste, mais encore décrit, face à l'œuvre d'art, les droits de la société.

Quoi qu'il en soit, les cérémonies (car la cérémonie est un art, et l'art est cérémonie) conjurent les terreurs métaphysiques : la danse villageoise conjure les violences de l'amour : elle est la négation même de la bacchante. Après l'escrime, l'absolution est donnée à la colère, et à la peur après l'acrobatie ou après l'équitation. La poésie, l'éloquence, la musique, le théâtre nous libèrent toujours d'une passion, mélancolie, ressentiment, désespoir, avarice, jalousie, ambition.

*
* :

La première condition de l'œuvre d'art étant la passion dominée, et finalement la passion vaincue, il est une autre condition, plus subtile peut-être, mais tout aussi impérieuse, qui est la contrainte, et ce qu'Alain appelle « les puissances propres de l'objet ». Dans tous les arts que nous venons de passer en revue, de la danse à l'éloquence, à la poésie, à la musique, au théâtre enfin (et il faut mettre dans leur nombre

l'art même de vivre, qui est la politesse et la mode), tous arts minimes à quelque degré, la contrainte venait d'un ordre imposé aux passions. Et plus l'artiste s'entourait de contraintes tyranniques, nombre, rythme, rime, mesures, conventions de toute sorte, plus le sentiment de l'art était authentique. C'est ici une vue classique, qu'Alain réinvente par le dedans et par une démarche naturelle de sa pensée propre : il y a de l'obéissance dans les belles œuvres, comme il y a de l'obéissance dans les belles actions.

Cependant, à un nouvel étage, et dans d'autres arts qui sont en somme les arts plastiques, l'architecture, la sculpture, la peinture et le dessin, d'autres contraintes surgissent, qui proviennent des nécessités mêmes de l'objet et de la matière avec lesquelles l'artiste doit compter. Quand l'architecte rencontre les lois de la pierre et du bois (ou du ciment et du fer), la pesanteur, la résistance ; — quand le sculpteur rencontre le marbre et qu'il le taille (plutôt que la glaise aux facilités redoutables) ; quand le peintre, le dessinateur échappent, en y renonçant, aux tentations de la ressemblance et se persuadent qu'il s'agit non pas de faire l'œuvre semblable au modèle, mais (sans paradoxe) le modèle enfin semblable à l'œuvre, ils font de nécessité ornement, comme, en morale, on fait de nécessité vertu, ils rencontrent la vérité esthétique. Du même coup, ils dégagent le *style* qui est la convenance de l'œuvre aux lois intimes de la matière, et refus de l'ornement inutile. Salutaires contraintes ! Elles valent à l'artiste de ne pas mentir (l'architecture est ainsi par excellence l'art qui ne ment pas) ; elles lui valent d'écarter les signes qui sont signes de rien. Un art s'altère quand il prétend transgresser les nécessités : dans la cathédrale gothique, les vides sont dans le haut du monument, et ils sont là à leur place, en relation avec les lois de la

masse et de la pesanteur. Mais le style flamboyant à sa dernière période, qui fouille et évide dès la base, même s'il est flatteur pour l'œil, n'est plus que déclamation.

Aussi, dans l'un et l'autre cas, celui des arts mimiques, des arts en mouvement, et celui des arts d'immobilité, l'œuvre d'art commence-t-elle avec l'action, non avec la préméditation, qui est présomption. Le faire va bien plus loin que la pensée : on ne peint qu'avec le pinceau, on ne sculpte qu'avec le ciseau. L'artiste construit d'après la matière et la forme seulement, non d'après le modèle : les pensées véritables sont « des pensées d'objet », et Michel-Ange savait devant le bloc de marbre — au fur et à mesure qu'il l'attaquait (et pas avant) — ce qu'il allait en faire sortir. C'est de l'exécution que naît le beau, non du projet : l'œuvre se révèle à l'artiste au moment de son action ; et Claudel a dit de la même façon pour l'écrivain que la plume était la meilleure éclairceuse de la pensée.

*
* *

En combinant ces deux séries, le corps et ses passions, la matière et ses lois, Alain édifie ce « système des beaux arts » qui, à vrai dire, est moins un système qu'un éclairage de leur essence, et un ordre apporté dans les arts plus qu'une hiérarchie. Voici d'abord les arts les plus immédiats et sans doute les plus anciens, ceux qui résultent du corps, de ses émotions, de ses attitudes, la danse, qui est une discipline des passions amoureuses, guerrières, religieuses, et à laquelle se rattachent la parure, la parade et la cérémonie ; — la poésie et la musique, celle-ci qui est faite de nos cris purifiés, celle-là qui ordonne nos passions au rythme du temps, et qui est toujours annonciatrice d'adieux

et d'irréparable ; — l'éloquence, qui use moins de raison que de persuasion, (à quoi pourvoit la voix, l'attitude, le geste de l'orateur), et qui ennoblit la colère en indignation. Dans le théâtre, le corps est à la fois spectacle et spectateur : théâtre tragique qui est le poème de nos fatalités, théâtre comique, qui nous restitue notre image et nous la fait juger en conscience, car chacun des spectateurs est ici sur la scène, et pour lui seul.

Tous ces arts sont en mouvement : arts mnémoniques, nous l'avons dit, et arts magiques en un certain sens, où le corps et l'âme trouvent l'apaisement à leurs passions. Voici maintenant le groupe des arts en repos, qui comptent avec l'objet et avec la matière : l'architecture, de tous les arts le plus fidèle aux nécessités ; la sculpture qui saisit l'être dans sa permanence, et dont la règle est donc l'immobilité, la peinture, attachée à l'expression du sentiment, le dessin, attaché à l'expression plastique du mouvement, mais qui nous doivent tous l'événement plutôt que la circonstance, la théorie de l'objet plutôt que son imitation ; l'un et l'autre de ces deux derniers arts échappent à l'anecdote s'ils révèlent le véritable visage que le modèle ne sait pas montrer.

*
**

On peut se demander pourquoi, au sommet de ce système et comme au couronnement de l'édifice, Alain place en terme ultime l'art de la prose. La prose n'a guère affaire avec les passions vives ; elle n'a pas, d'autre part, à tenir compte d'une matière où s'insérer et dont les lois s'imposeraient à elle. Elle exprime les objets par des formes qui ne ressemblent nullement aux objets. Elle se contente de signes sur le papier que

l'esprit rassemble. C'est précisément ce qui lui donne cette place singulière et privilégiée : elle sollicite le jugement chez le lecteur, et c'est affaire pour son esprit.

Sa forme la plus habituelle et la plus triomphante, c'est le roman. Le roman est supérieur à l'histoire, qui vit d'érudition et tend à tout expliquer, à tout juger, qui, par son caractère abstrait, ramène toutes les actions à des causes extérieures et nous laisse spectateurs et non acteurs. Le roman, lui, se garde d'expliquer et de juger ; il s'écarte en quelque sorte et fait passer l'événement tout nu, laissant à celui qui lit le plaisir de s'y associer. Voilà pourquoi il n'a que faire des arguments, et pourquoi « le pas pressé de Napoléon, dans Tolstoï, parle mieux que tant d'ouvrages savants ». Ici, l'artiste dispose de tout, mais à condition de discipliner l'imagination par la volonté. Il jette son personnage dans l'univers, et ce qu'il fait briller en lui, c'est le choix. Aussi les plus grands romanciers sont-ils Stendhal et Balzac qui sont en même temps les plus grands prosateurs. Et le roman, en définitive, a ce caractère d'être « le poème du libre arbitre », libre arbitre de l'artiste (mais qu'il sache choisir, ou tout chavire) — libre arbitre du héros, — libre arbitre du lecteur.

*
* *

Tel est ce Système des Beaux Arts, si peu systématique au fond (car c'est un foisonnement, une colonie de propos plutôt qu'une construction exclusive) mais si organique et si solidement assis !

Il reste à signaler, au moment de la quitter, combien la pensée d'Alain rencontre de grandes doctrines pour les reprendre par le dedans, et les revivifier de

nouvelles raisons, en particulier celle-ci, toute classique, que l'art résulte de nos réalités humaines ; — et celle-ci encore, que l'œuvre naît de la contrainte, le chef-d'œuvre, d'une contrainte plus étroite encore. C'est dans la mesure où il se soumet davantage aux nécessités que le travail de l'artiste a un sens esthétique. Alain exulte dans le classicisme, classique par le tempérament, classique par la doctrine, classique par les saints qu'il adore : Homère, Michel-Ange, Racine, Bach, Stendhal, Valéry. Et pour retenir l'exemple de la sculpture, on sent qu'il est pour la permanence du beau Moïse assis à Saint-Pierre-aux Liens, et qu'il aurait été aux côtés de Lessing pour bannir Laocoon.

Que faut-il ajouter en finissant ? Que cet essayiste, sans doute, n'a pas été un créateur, mais le meilleur ordonnateur de vérités, le plus vigoureux et le plus rigoureux, et aussi le plus riant et le plus poétique. Comme il a rencontré sur les chemins de sa pensée les plus grands penseurs, il a rencontré aussi en plus d'un endroit leur langage même. Il use des mythes comme Platon ; il parle ainsi qu'Aristote de ce bonheur « qui s'ajoute à l'acte comme à la jeunesse sa fleur » ; il cite la colombe de Kant, « la colombe légère qui a tort de croire qu'elle volerait plus légèrement si elle volait dans le vide » ; il évoque l'arc-en-ciel de Descartes ; il a le tour et la densité de Montaigne et de Valéry. Comme eux tous, il sait inventer ou réinventer l'image « qui rameute les choses dans le discours ». Mais c'est avant tout un incomparable mérite, contemplant des vérités aussi émouvantes que celles de l'art, d'en avoir intégré un si grand nombre, et des plus authentiques, dans la maison d'or de nos certitudes.

QUELQUES ASPECTS DE LA PENSÉE SOCIALE et POLITIQUE D'ALAIN

P our comprendre la pensée sociale et politique d'Alain, il est utile de la situer parmi les principales orientations de cette philosophie dans la civilisation occidentale.

Une telle philosophie peut être idéaliste et proposer une utopie ou un modèle de société parfaite. Ce qu'a fait Platon, et aussi Auguste Comte. Or Alain, quoiqu'il ait profondément subi l'influence de ces deux philosophes, écarte l'utopie ; et s'il rêve de société idéale, c'est dans un moment ultime d'espérance, et sans perdre jamais le contact avec la réalité humaine individuelle ou collective.

Les penseurs politiques peuvent être aussi les défenseurs d'un certain type de gouvernement et d'organisation sociale ; et tous les régimes ont trouvé des avocats pour les justifier. Alain nous proposera un régime politique, — le meilleur possible : mais ce régime ne sera pour Alain qu'un moyen en vue d'une fin supérieure qui est la personne humaine.

Depuis le XIX^{ème} siècle, la science prétend se substituer à la philosophie et elle a tenté de constituer des sciences sociales et politiques qui sont censées découvrir les lois nécessaires déterminant la forme des sociétés et des états. Alain est convaincu que l'une et l'autre de ces deux sciences est impossible et, par

surcroît, néfaste : il n'y a pas de science de l'homme sans dégradation de l'Humanité.

Enfin, — et c'est la dernière orientation possible, une philosophie peut avoir pour primordiale intention de fixer les principes qui règlent les relations entre l'individu et le milieu social et politique où il se trouve placé. La philosophie sociale et politique est alors identifiée à une morale du citoyen. Et tel est l'objectif principal d'Alain : il analysera les structures des sociétés, leurs nécessités politiques ; mais, ce faisant, il aura toujours à l'arrière-plan, le souci de l'homme concret en face des pouvoirs, de l'homme solitaire et énergique qui se sent libre en toutes circonstances, — qui cherche à être un homme et non l'incarnation aveugle d'une puissance.

I

Quelques indications biographiques nous permettront de deviner l'homme derrière le penseur. Si Alain a surtout agi à la manière de l'homme de lettres, — par livres et par articles dans les journaux et dans les revues, il n'est pas toutefois resté un simple théoricien en chambre ; il a engagé et sa philosophie et sa personnalité dans les événements sociaux et politiques de son temps.

Voici quelques faits parmi les plus significatifs : l'adolescent Emile Chartier a ignoré les problèmes sociaux et politiques. Il entre à l'École Normale Supérieure en 1889, en sort en 1892. « Nous étions partagé entre les Belles-Lettres et les amourettes ». Nanti de son agrégation de philosophie il est envoyé par l'administration au lycée de Lorient. L'affaire Dreyfus éclate. Au début, Alain n'est pas touché par l'événement. Et brusquement le voilà dreyfusard. Pourquoi ?

Les raisons qu'il donne de son choix font prévoir le futur Alain : « Je ne fus dreyfusard que malgré moi... quand il fut évident que les grands chefs s'honoraient d'une erreur, et en tiraient occasion de nous rappeler qu'ils nous gouvernaient, je me jetai dans la révolte ». Après le choix violent, l'invitation à réfléchir : Alain se jette sur les écrivains politiques du XVIIIème et du XIXème siècles. Il découvre le *Contrat Social* : la pensée de Rousseau ne le quittera plus.

Cependant il est lancé pour quelque temps, comme un certain nombre d'universitaires de son époque, dans l'action sociale et politique à Lorient : le peuple « ce fils d'Esopé, n'est jamais abruti ni endormi ; il n'est qu'abandonné ». Et pour sortir le peuple de sa solitude, on va l'instruire : ces temps ne sont pas si éloignés de ceux où Auguste Comte ouvrait un cours d'astronomie populaire. Alain découvre aussi le journalisme ; mais ce n'est que plus tard, à Rouen, qu'il trouvera la formule des *Propos* qui devaient le rendre célèbre. Ce n'est pas tout : il faut encore nous représenter un Alain directeur de campagne électorale, découvrant cette fois la « cuisine » électorale, avec ses marchandages et ses combinaisons variées. Notre philosophe en sort riche d'expériences, et son candidat, battu. — Alain a déjà choisi sa valeur politique : la liberté, et le régime qui, d'après lui, défend le moins mal possible cette valeur : le radicalisme.

Mais le professeur de philosophie du Lycée de Lorient n'a pas encore compris dans ce qu'elle a de plus profond la leçon de Rousseau : la signification humaine de la force. La guerre lui révélera le pouvoir à l'état pur, sous son double aspect de nécessité naturelle et d'exaspération humaine. A 47 ans Alain part pour le front comme engagé volontaire, puisque, dit-il, les Allemands sont installés chez nous. Versés dans

l'artillerie, il sera successivement soldat de deuxième classe, brigadier puis finalement maréchal des logis : son refus d'exercer le pouvoir le maintiendra à cet échelon modeste de la hiérarchie militaire. Toutefois, en dépit de son âge, il fut un soldat infatigable, parfaitement discipliné, volontaire pour des missions dangereuses. Un de ses compagnons d'armes écrit à son sujet : « Il n'acceptait d'obéir que par nécessité... Seule la discipline tatillonnée avait le don de le mettre en colère. Il rugissait alors, ses yeux lançaient des éclairs ; il parvenait toujours à se dominer, mais sa forte carcasse en restait toute secouée ». Le citoyen contre les pouvoirs est né en fait —, la théorie viendra plus tard. C'est en effet de théorie surtout qu'Alain sera préoccupé à son retour de la guerre, et guère d'action : qui ne connaît l'un ou l'autre de ces ouvrages où un certain nombre de *Propos* sont rassemblés sous un titre général : *Propos sur l'économique, sur la politique, Le citoyen contre les pouvoirs, etc.*

II

Pour apprécier la philosophie politique et sociale d'Alain il convient d'abord de dégager l'originalité de la double méthode qui la commande.

Sa philosophie sociale est dominée par le refus d'appliquer les méthodes habituelles de la science moderne, sans pour cela tomber dans les rêveries utopiques. Ce qui est possible à condition d'avoir compris ce qu'ignore le savant, cette espèce d'artilleur pour qui le monde se réduit à un système de trajectoires. Le savant ignore en effet que les faits sociaux sont des idées incarnées, ou plus exactement qu'ils sont en même temps idée et expérience. D'une part Alain approuve les penseurs qui ont cherché derrière l'homme

et la société les nécessités naturelles les plus impérieuses, et il écrit : « je ne comprends pas ce que pourrait être une connaissance de l'homme qui ne serait pas d'expérience ». Mais d'autre part il précise ainsi sa pensée : « Les idées font apparaître l'expérience telle qu'elle est ». Comment est-ce possible ? Il ne suffit pas de dire, — ce qui serait contraire à toute la philosophie d'Alain, que l'idée naît de l'expérience. Sa formule doit être ainsi interprétée : l'opposition classique des idées et des faits, valable sur le plan de la découverte du monde matériel, n'a plus de sens dans le monde de l'homme. Ici l'idée fait la réalité sociale, même lorsque celle-ci est conditionnée par des structures économiques : solution bien cartésienne, qui réside dans ce passage de l'expérience à l'idée, c'est-à-dire passage de l'idée confuse à l'idée claire de l'homme ! Et cependant idée qui reste énigmatique, puisqu'elle entraîne cette conséquence : ce qui est est ce qui doit être, il suffit d'en prendre conscience. Bref la philosophie sociale est la conscience claire des idées nées au contact de la réalité physique, — de ces idées qui se prolongent en actions et en œuvres sociales.

Une philosophie politique ne saurait se limiter à cette seule prise de conscience qui caractérise la philosophie sociale, selon Alain. Elle exige un jugement de valeur qui est choix d'un régime politique. Nous sommes alors au pied du mur : il faut choisir. Comment ? Il n'y a pas de « comment », répond Alain : on choisit, — c'est tout, et on choisit sans preuves ! « En politique, il faut choisir d'abord. Encore maintenant je reviens au libre choix, comme si les preuves étaient de peu, et je jure de ma politique avant de l'examiner ». Choix qui n'est pas arbitraire cependant ! Alain a voulu nous avertir : dans le monde de l'homme, la preuve est toujours un artifice et source de bonne

conscience spécieuse. Il faut connaître le péril du choix et le devoir intransigeant de la liberté. Le choix, c'est l'acte libre, et qui n'est pas gratuit, parce qu'il est l'intuition d'une valeur. Et ce choix absolu, ce courage hautain qui défie les argumentations, exige ensuite la vertu de fidélité : « la fidélité est fille de l'Esprit. Dès qu'on change ses idées d'après les événements, l'intelligence n'est plus qu'une fille ». Qu'importe en effet les vicissitudes de l'histoire ! La plus grande noblesse de l'homme n'est-elle pas la fidélité aux causes perdues ? Et même les succès et les échecs n'ont aucune importance. Notre choix transcende l'histoire : la fidélité est la permanence de l'esprit. L'histoire humaine est dominée par des choix, et non l'inverse. Choix et fidélité signifient générosité de l'Esprit qui a dominé ses passions et leurs changements capricieux.

IV

La méthode qui dirige la philosophie sociale d'Alain, — cette recherche des idées immanentes aux conduites humaines, a pour conséquence immédiate un double refus : refus d'une interprétation matérialiste, — et d'une interprétation idéaliste des faits sociaux. Comme l'individu, la société est, selon l'expression cartésienne, union de l'âme et du corps. Ce qui fait que la philosophie sociale d'Alain, — et il faut entendre par là la simple explication des faits sociaux, est une analyse sans cesse reprise, jamais épuisée des conduites de l'homme en rapport avec les conditions physiques, avec la transformation de la matière dans le métier, avec le sens de la fonction sociale.

Nous ne pouvons donner ici que quelques indications, qui sembleront sans doute disparates ; mais ce faisant nous respecterons dans ce domaine la manière

même d'Alain, qui se plaît à montrer, à l'occasion d'une analyse, l'homme tout entier dans chaque détail ou moment de son existence.

Et d'abord les faits sociaux ont pour trame générale les situations géographiques qui sont porteuses de signification humaine. Montesquieu l'a dit avant Marx, de façon plus concrète et surtout moins systématique. Alain esquisse une véritable épopée statique, et non historique, des grandes lignes des destinées humaines, selon une dialectique où il se souvient parfois de Hegel. C'est la dialectique de l'Océan, avec son opposé la Ville, — et cet équilibre entre les deux qu'est la Campagne. L'océan est l'image de la mobilité : devant ce recommencement perpétuel et apparemment identique à lui-même, l'homme sait que tout, à chaque instant, peut être remis en question. L'homme au contact de l'océan, — c'est l'idée que, pour chaque destin individuel ou collectif, il n'y a pas de situations acquises. La ville au contraire, cet être séparé où l'homme est isolé à l'intérieur d'un univers matériel qui est son œuvre, est le lieu où il est naturel de croire que les situations demeurent acquises. Et le sens humain de la campagne est éclairé par cette opposition ; en face de la ville, la campagne est une sorte d'océan, « une mer de feuillages et de moissons », avec ses recommencements, avec cette impuissance à édifier une histoire qui ne se répète pas ; mais en face de l'océan, la campagne est comme une ville, avec « ses temples et ses immuables chemins ». — On peut regretter ici qu'Alain n'ait pas été plus voyageur, qu'il n'ait pas découvert la signification du désert, cet océan aux mouvements imperceptibles qui enserre la campagne et la ville, interdit l'illusion des constructions stables et rend fortement présente la fragilité de leurs bases. Mais il faudrait aussi parler

de la forêt équatoriale, de la jungle, de la steppe... ; images diverses des qualités diverses des destinées humaines ; toute une philosophie de la géographie humaine reste encore à faire, avec ses prolongements métaphysiques infinis.

Mais nous n'avons encore dans ce qui précède qu'une trame des faits sociaux. Pour comprendre l'organisation sociale elle-même, — abstraction faite de sa superstructure politique, il faut méditer sur l'homme et ses travaux, sur les métiers, l'industrie, le commerce : « dans les idées de l'homme se retrouvent les marques et inflexions de son métier ». Le métier, comme la situation géographique, et plus encore, est porteur de sens. « L'homme qui connaît un cheval n'a ni les mêmes idées, ni les mêmes pouvoirs, ni les mêmes commandements que l'homme qui conduit une auto ». Cependant, à travers la variété des métiers, se dégage une communauté de points de vue : tous ces hommes qui rencontrent la matière à chaque instant de leur existence, — qui se heurtent à elle, appartiennent à une même catégorie sociale, — la catégorie de ceux « qui vivent de faire », comme dit Alain. A cette catégorie s'oppose une autre qui enveloppe les fonctions où l'homme agit sur l'homme, et non plus sur la matière, — c'est la catégorie des hommes qui « vivent de persuader », c'est-à-dire de respect et de politesse ; tels sont le notaire, l'avocat, l'homme politique, le professeur. Alain transpose ainsi, selon une manière qui lui est très personnelle, la distinction socialiste du prolétaire et du bourgeois. L'opposition, à vrai dire, est abstraite ; elle peut être vécue par le même homme ; vivent de persuader, par exemple, le professeur, le marchand, le directeur du personnel dans une usine, le portier de l'usine, le concierge : tous sont bourgeois par l'esprit ; et, sur ce plan des significations

humaines, le frotteur est plus éloigné du portier qu'il ne l'est de l'ingénieur ou du chirurgien.

Nous achèverons enfin cette esquisse d'une philosophie sociale en rappelant que, pour Alain, la famille, fondée sur des liens de nature, est la cellule des sociétés et la source des sentiments humains les plus élevés. La Sainte Famille est l'émouvante expression de la Mère qui reporte ses plus hautes espérances sur un petit être fragile qui ne peut encore les confirmer. « Cette double faiblesse peint l'ordre humain, comme il est en de beaux moments, sous la protection de l'éternel charpentier ».

V

La société ainsi constituée s'organise en une unité générale qui maintient en un seul tout la famille et les activités professionnelles. Le problème politique apparaît, qui est celui du gouvernement et de l'administration des hommes.

Alain distingue deux politiques, — une politique de *nature* et une politique d'*esprit*. La première est l'expression d'une nécessité naturelle ; et il faut s'incliner devant cette nécessité sans laquelle l'homme serait à la merci de tous les périls et ne pourrait plus dormir en paix. Aussi les chefs ont-ils raison quand ils appliquent strictement les lois de leur métier. Car il s'agit bien d'un métier. Alain aime citer cette échange de réplique dans *l'Otage* : « — Aimez-vous ce métier de gendarme ? — Non, répond le Préfet, mais il faut faire ce que l'on fait ». Oui, il faut des policiers, et même des espions : Alain se souvient ici de Balzac qui, entre beaucoup d'autres choses, a montré les exigences de la basse politique. C'est qu'en effet il faut et il faudra toujours lutter contre les passions humaines.

Or cette politique de nature suppose la force qui maintient l'ordre. Elle se pervertit alors en impérialisme quand la puissance sociale devient l'idéal du chef politique, sa passion. Fatalité irrésistible de la passion qui exalte les politiciens : « le chef est condamné à la violence » ; ou encore, « la passion de gouverner est sans doute la source de tous les maux humains ». Que l'on se reporte au célèbre chapitre du *Contrat Social*. Le droit du plus fort : « le plus fort ne peut cesser d'être le plus fort sans perdre aussitôt tous les fruits de la victoire ». C'est pourquoi le pouvoir aime la guerre ; et la politique du pouvoir est au minimum une politique de paix armée. Deux mots finalement l'expriment : terreur et fureur.

L'homme peut-il éviter les excès du pouvoir qui croit en son importance ? Et comment peut-il le faire ?

Alain propose deux moyens d'action : une morale d'abord, — celle du citoyen contre les pouvoirs, — une politique ensuite, la politique d'esprit qui, jointe à la politique de nature, étouffe les velléités d'impérialisme.

Le citoyen contre les pouvoirs ? un slogan pour anarchistes ? Non ; nous savons déjà qu'Alain reconnaît la nécessité de gouvernement contre laquelle il serait absurde de s'élever. — Est-ce alors l'expression d'une morale individualiste ? Sans doute, mais à condition d'ajouter que le citoyen contre les pouvoirs commence d'abord par être le citoyen obéissant : être contre, mais le plus souvent et finalement obéir ! Le citoyen contre les pouvoirs n'est pas non plus un révolutionnaire : « je ne suis pas possédé par la mystique du changement pour le changement. Je me mets, comme je le dis souvent, au pas de la vache ; et j'aime la révolution insensible qui, en apparence, nous remet

dans la même ornière..., voilà à mes yeux le mouvement humain, je veux dire le lent retournement de l'esprit ».

Mais alors quelle peut être l'action de ce citoyen contre les pouvoirs ? Il est d'abord, ce citoyen, l'esprit frondeur, avec ses négations, avec sa franche gaîté, avec cette santé du rire qui dissipe la fausse importance des passions, la fausse grandeur qui se prend au sérieux. C'est la Fable qui dégonfle l'Épopée. Rien de plus efficace, pense Alain, que cette opposition secrète, continue, énergique, qui émousse le pouvoir devenu ivre de lui-même.

L'esprit frondeur annonce la liberté de l'esprit, la liberté de l'homme indépendant, solitaire, devant le volcan et dans la foule même. Le citoyen contre les pouvoirs sait qu'il n'y a pas d'opinion publique en dehors de son opinion réelle, bien à lui, fondée librement, exprimée nettement : « ne pas se demander ce qu'on pense, conseille Alain, mais penser, j'entends, vouloir, diriger, ordonner, telle est la pensée de n'importe quel homme ».

Le citoyen contre les pouvoirs peut quelquefois se lancer dans la révolte, s'il estime que le pouvoir devient tyrannique. Mais la révolte doit cesser quand le pouvoir a retrouvé sa fonction de nécessité naturelle. — Reconnaissons qu'ici Alain n'a guère précisé les conditions et occasions de la révolte. A quel moment en effet l'autorité cesse-t-elle d'être naturelle pour devenir tyrannique ? Le citoyen est renvoyé vers son jugement solitaire. Et Alain nous a déjà proposé une éthique du jugement. Mais cette éthique est incapable de donner des directives précises. A mon avis, le citoyen contre les pouvoirs, tel qu'Alain l'a décrit, ne s'incarne vraiment que dans l'esprit frondeur, dans le rire et la mo-

querie, — ces deux aspects vivants de la liberté de l'esprit : le pouvoir est averti que l'homme obéissant n'est pas dupe de ses prestiges : il se soumet, il n'est pas soumis, et il le dit.

Cette morale du citoyen contre les pouvoirs est le prélude à la politique de l'esprit, qui a pour fonction essentielle d'empêcher la formation des impérialismes politiques. Tel est, je crois, le sens profond du radicalisme d'Alain.

Il convient d'abord d'écarter toute fausse interprétation. Le radicalisme d'Alain n'a que peu de points en commun avec ce que l'on appelait en France, sous la troisième République, la politique radicale, — tout spécialement une certaine politique anticléricale. A ce propos Alain écrit, non sans quelque secret mépris : « l'ordinaire politique contre le prêtre est un moyen de culture qui peut convenir à quelques-uns. Non pas à moi ».

Et la définition qu'il donne du radicalisme suffit à faire comprendre le caractère exceptionnel et même idéal de cette politique : « une politique qui ne serait ni rétrograde, ni cléricale, ni impérialiste, ni socialiste » ; et il ajoute : « une telle politique produit un effet de vide, personne n'en veut ; quelques-uns y reviennent ». Dans son application le radicalisme devrait être la réalisation de la liberté à l'intérieur du corps politique : ce qui signifie que l'amour de la liberté sera toujours placé au-dessus de toutes les discordes. Et Alain explique ensuite pourquoi il fut toujours radical-socialiste. Ne prenons pas trop à la lettre cette boutade : « je ne vois pas un Descartes socialiste. Je sens en ce froid Descartes que le salut ne se fera pas par la poignée de main ». Mais ailleurs il donne des raisons plus profondes. « Je n'attends pas beaucoup du socialisme,

— la liberté n'y étant pas considérée comme le premier des biens : non pas la liberté d'abord, pense le socialiste, mais la justice d'abord ». Le dilemme est net, brutal, entre deux valeurs morales. Alain a opté : la justice par la liberté, et non l'inverse ; et c'est là la condition pour que la pensée politique de l'homme ne soit pas attirée par le matérialisme. La liberté est l'essence même de l'Esprit ; en aucun cas il ne peut être question de la sacrifier, — fût-ce provisoirement, à une autre valeur.

VI

Si la philosophie politique d'Alain s'arrêtait à ce niveau, on pourrait louer en elle des qualités de bon sens et de clairvoyance, un certain sentiment des réalités politiques, de la générosité. Mais elle nous paraîtrait bien sèche. Vigueur de l'intelligence libre de ses jugements, gaîté de l'esprit frondeur, voilà des vertus estimables ; mais peuvent-elles combler le cœur de l'homme ?

Quel est le sens de cet humanisme ? Il est classique. Il exprime cette politique idéale qui repose sur le respect de la personne humaine, et ce respect dépend d'un « jugement hardi contre les apparences et les prestiges ». Il reconnaît en chaque homme la puissance réelle de l'esprit libre, et l'esprit libre est l'esprit cultivé. L'humanisme d'Alain est donc la conviction qu'il n'y a rien de plus précieux que la culture humaine représentée par les œuvres de tous les hommes, par toutes les civilisations.

Et la philosophie politique d'Alain s'achève alors dans une sorte de mysticisme. Ce mot ne lui aurait certainement pas plu. Mais quel autre qualifierait mieux cette invitation ultime, — et peut-être inconsciente de

son écho religieux, à une communion des esprits ? Et comment interpréter autrement ces pensées venues de Comte et qui révèlent, à mon avis, la foi la plus profonde d'Alain ? « la participation réelle à l'Humanité l'emporte de loin sur ce qu'on peut attendre des aptitudes de chacun développées seulement au contact des choses et des hommes selon l'empirisme le plus pur » ; ou encore « l'individu reste animal sans le culte des Grands Morts. La force de l'Humanité est dans cette foule immortelle ». Ainsi la vertu dernière est la piété.

Bref, la morale du citoyen, fondée sur un individualisme intransigeant, appelle un idéalisme humaniste ; et Alain, emporté par l'élan de son courage et de sa générosité intellectuelle, redécouvre ce qu'un poète a nommé « le mystère de l'espérance ».

*
* *

Nous ne tenterons pas de porter un jugement critique sur cet aspect de la philosophie d'Alain. Lui-même nous a avertis : il a fait un choix, et il lui est resté fidèle. Nous pouvons faire un choix différent, penser que les circonstances historiques actuelles exigent d'autres options politiques, d'autres convictions morales. Mais nous pouvons du moins soulever la question de l'originalité et de l'authenticité de cette philosophie.

Alain n'a caché aucun des emprunts qu'il a fait à Descartes d'abord, puis à Montesquieu, à Rousseau, à Comte. On a reconnu aussi au cours de cette brève étude des idées venues de Platon, de Spinoza, de Kant, de Hegel. — L'originalité d'Alain réside d'abord dans la synthèse de ces diverses perspectives qui ont été repensées, renouvelées, rendues actuelles à travers une des personnalités les plus vigoureuses de la première partie

du XXème siècle. Mais il faut dire plus encore, et ceci expliquera peut-être le charme exercé par Alain sur la plupart de ceux qui l'ont approché. Grâce à son style, grâce à cette manière à la fois directe et surprenante d'aborder les idées, même les plus simples, grâce encore à la tournure énigmatique de ses phrases et à son sens du pouvoir suggestif des exemples et des symboles, Alain a su créer une atmosphère intellectuelle qui lui appartient en propre. Aussi le plus original en ses écrits et en ses paroles est-il, croyons-nous, une certaine qualité d'émotion en face des idées. Quelles émotions l'animaient alors ? on découvre une harmonie assez exceptionnelle d'allègre surprise, prête aux vénérationes les plus exclusives, — de saine colère, — de gaieté franche. Alain n'a été ni un exalté, ni vraiment un ironiste, ni non plus un humoriste, malgré certaines apparences. Il a chanté cette vitalité d'une intelligence heureuse de penser et toujours sur le point d'exploser en admirations ou en indignations joyeuses. Il a été le poète en prose de l'esprit libre.

EDOUARD MOROT-SIR



LIVRES D'EGYPTE DE LANGUE FRANÇAISE

Esad Fuad Tugay :

Mohammad, Le Prophète d'Allah (1)

La biographie du Prophète musulman a été l'objet de nombreuses études faites par divers écrivains, et de plusieurs points de vue. Les orientalistes ont commencé ces études nouvelles depuis le siècle dernier. On se souvient encore de l'ouvrage très connu écrit par Emile Dermenghem, qui a été traduit en arabe il y a quelque six ans.

Certains ont cru que les orientalistes, étant étrangers et chrétiens ou juifs, ne visaient pas la vérité historique, qu'ils tâchaient de faire du prophète le portrait d'un imposteur. Mohammad ne serait pas prophète, et le Koran ne serait pas la parole de Dieu. Contre cette attaque malheureuse, il y a eu une forte réaction. En Egypte les grands écrivains composèrent en arabe des ouvrages sur la vie du Prophète. Citons Heyckal, Taha Hussein, Al Akkadd, Al Hakim, et plusieurs autres. Il faut dire que cette vaste littérature arabe ne réalisait pas le but pour lequel on a écrit ces ouvrages. Les musulmans qui connaissent la langue arabe connaissent déjà la vie de leur prophète. Il fallait cette biographie en langues européennes, pour répondre aux attaques des orientalistes, en corrigeant leurs fautes historiques. Il fallait que les musulmans eux-mêmes écrivent en langues européennes l'histoire de leur propre Prophète. C'est ce que Mohammad Aly a fait en anglais, quoique indien. Et c'est ce qu'a réalisé avec ce livre Esad Fuad Tugay, en français. Je ne veux pas entraîner le lecteur dans une analyse dé-

taillée de cet ouvrage précieux, qui est à lire, mais simplement en donner une vue très générale.

Dès les premières pages, on sent la simplicité, la clarté, l'exactitude et l'esprit scientifique. L'avènement de l'Islam reste un phénomène historique à expliquer. L'auteur nous dit, et avec raison : « Il est dit que c'est le milieu qui forme la personnalité de l'homme. Dans le cas de Mohammad, nous pouvons, sans exagération, affirmer que c'est sa personnalité qui transforma le milieu qui l'avait vu naître et grandir en le marquant de son empreinte ». Pour bien comprendre le rôle du Prophète, et comment sa personnalité a pu changer le milieu arabe d'avant l'Islam, l'auteur a consacré un chapitre pour étudier la géographie de l'Arabie et sa structure sociale à l'époque pré-islamique. Accompagnant le prophète depuis son enfance et sa jeunesse, son mariage et la première révélation, l'auteur raconte le progrès de l'Islam, qui avait à surmonter de nombreuses difficultés : les persécutions des Kuraishs, les batailles contre les infidèles, la Hïgra, la conquête de la Mecque.

L'auteur cherche toujours à donner une explication scientifique des phénomènes qu'il étudie et expose. Il explique l'influence personnelle qu'on éprouvait auprès de Mohammad par « ce rayonnement mystérieux qui se dégage des êtres prédestinés, ce rayonnement que les peintres de jadis traduisaient par une auréole d'or, et que les savants de nos jours appellent radiation, sans toutefois pouvoir en expliquer la nature, éveillait l'intérêt et la sympathie de tous ».

A maintes reprises on lit une discussion des faits historiques généralement acceptés sans critique. Voyons par exemple comment Esad Fuad Tugay discute l'anecdote qui affirme que le père de Khadidja s'op-

posa au mariage de Mohammad. « La version selon laquelle le père de Khadidja se serait opposé à ce mariage et qu'on n'était parvenu à lui arracher son consentement qu'en l'ennivrant est absolument erronée. Le père de Khadidja était mort avant la bataille de Fidjar qui eut lieu plusieurs années avant cette date ». Un peu plus loin, nous trouvons une autre discussion sur l'âge de sa première femme, et sur l'hypothèse qu'elle avait quarante ans à ce moment-là. Car « De son mariage avec Khadidja, Mohammad eut quatre filles et trois garçons. La plus jeune des filles naquit quelques 15 ans après le mariage.

Dans ce cas Khadidja aurait donné naissance à une fille quand elle avait 55 à 56 ans.. ».

Cet esprit scientifique et historique moderne nourrit chaque page et chaque ligne de ce magnifique ouvrage. On ne voit guère de critiques à lui adresser et toute notre appréciation s'adresse à son auteur qui s'exprime en un français des plus élégants.

Je termine en exprimant l'espoir de lire cet ouvrage traduit en langue arabe.

A. FOUAD AL AHWANI



LA VIE LITTÉRAIRE A PARIS

GEORGES DUHAMEL ET LE ROMAN D'APRÈS-GUERRE

1. LE VOYAGE DE PATRICE PÉRIOT.

Des grands écrivains de l'entre deux guerres. Georges Duhamel est un des rares à avoir retrouvé, avec des livres nouveaux, une audience réelle et non cet intérêt d'outre-tombe et cette curiosité historique qui est tout ce que certains grands princes des lettres recueillent.

C'est que Georges Duhamel s'adresse courageusement à l'homme d'après guerre, en fonction des problèmes qui écartèlent les nations, les familles et les individus. L'illustre écrivain croit encore au roman comme moyen d'expression complet et c'est pourquoi, sans doute, dans la dédicace est venu ce mot de *message* pour caractériser *Le Voyage de Patrice Périot* (1).

Quel est donc le message du *Voyage de Patrice Périot* ? Je dois avouer qu'au cours d'une conversation que j'ai eu le bonheur d'avoir avec le grand écrivain au Caire, nous ne sommes pas arrivés à le préciser. Serait-ce, comme semblent l'indiquer les dernières pages du livre, une sorte d'aveu des limites de la raison, une affirmation du mystère, la nécessité d'une foi et d'une certitude qui ne procéderaient pas de la raison et qui seules réconcilieraient l'homme avec la vie ?

(1) « Mercure de France », édit., Paris 1950.

Je crois qu'il ne faut voir dans cette fin qu'une nécessité interne à ce roman particulier, à la situation où se trouve amené Patrice Périot. Elle n'a pas nécessairement dans l'esprit de l'auteur une portée générale. Au cours de notre entretien, Georges Duhamel n'a pas contredit ce point de vue et m'a montré la médaille de Minerve en or qu'il porte constamment sur lui—(et qui rappelle la statue de Minerve que Patrice Périot contemple dans l'escalier de l'Académie). *La Prière sur l'Acropole* n'est donc pas condamnée lorsque Patrice Périot dit : « Nous avons consacré notre vie à une forme de la raison qui n'est pas la raison... » (p. 279). Ce n'est qu'un certain abus de l'intelligence qui est dénoncé et ce qui est recommandé n'est pas forcément ou seulement l'exemple et l'enthousiasme contagieux de Thierry, bien que l'auteur le présente certes comme une des solutions possibles du problème individuel.

Mais, et c'est là le grand mérite du livre, il nous envoie en secret plus d'un message, il est, comme la vie, polyvalent. C'est qu'un roman, lorsque l'auteur ne le truque pas en imposant ses convictions conscientes à ses personnages, réduits alors au rôle de pantins, lorsqu'il respecte leur intégrité psychologique, lorsqu'il obéit à la nécessité interne qui les fait se développer, atteint à une sincérité et à une objectivité qui est par delà la sincérité et l'objectivité de l'auteur en tant qu'homme. Georges Duhamel m'a fait lui-même remarquer que ses opinions politiques personnelles étaient connues par ses articles de journaux mais que dans un roman il n'était pas maître de celles de ses personnages ni du message qui s'en dégagerait. On le voit l'illustre auteur croit au roman, d'où vient sans doute que les leçons que comporte ce livre peuvent aller à

l'encounter de ses opinions personnelles. C'est à mon sens le plus grand éloge qu'on puisse faire à un romancier.

On connaît le sujet. Il s'agit de mettre en scène une famille française *exemplaire*, qui résume les passions qui divisent la France et le monde d'après-guerre. Patrice Periot est un grand biologiste, membre de l'Institut, universellement connu et admiré, sollicité par toutes les organisations politiques pour présider des réunions, meetings, pétitions, etc... Il est connu comme homme de gauche et, au début du livre, il collabore avec les communistes et les organisations affiliées. Ce père est doté de deux filles et de deux fils, sans compter son gendre et, pour être représentatif, Duhamel a fait de chacun l'incarnation absolue d'une des tendances qui polarisent l'intérêt de la jeunesse. Christine est communiste, le gendre Maurice est monarchiste, un fils, Thierry, est catholique ardent, l'autre est attiré par la facilité, le jeu, et tombe dans la perversité par une sorte d'attrait du vide : quant à la fille aînée, épouse de Maurice, c'est une femme à l'ancienne mode, sans opinions politiques, coquette et sensuelle, mais en somme fort soumise à son mari. Evidemment, une telle famille n'existe pas, mais pas davantage un avare comme Harpagon. Elle est exemplaire cependant, car elle témoigne de l'intrusion et de la prédominance du politique sur le sentimental et le privé : il n'y a plus de famille qui tienne ici, chacun est seul et fait partie plutôt de la collectivité internationale qu'il s'est choisie. Même Hervé est ce qu'il est non de sa nature propre mais parce qu'il a subi l'attraction d'un groupe social apolitique et prétendument désespéré, vaguement existentialiste, combinard et inverti. A lui plus qu'à quiconque a manqué précisément la famille, parce qu'il ne l'a pas

remplacée par une foi ou des intérêts politiques et qu'il s'est trouvé démuné de tout. Une mère surtout lui a manqué et certes, l'absence de la mère était indispensable pour mettre en pleine lumière le néant de famille. Ce n'est pas par hasard que le roman commence par la visite de Patrice Périot à la tombe de son épouse. On l'entend d'ailleurs murmurer : « Ma pauvre Clotilde ! Comme elle était inquiète, comme elle avait, elle si simple, une profonde vertu de divination. Comme elle serait tourmentée aujourd'hui, si, vivante, à mon côté, elle regardait ces enfants incompréhensibles ! Jamais elle n'aurait accepté... etc... » (p. 10). On sent bien que si la mère avait été là, cette famille aurait possédé infiniment plus de cohésion et Hervé, en tous cas, n'aurait pas abouti au suicide. Or ce suicide était indispensable à l'auteur, non seulement pour montrer que cette jeunesse vaguement éprise de pessimisme et de plaisir va au néant et qu'au fond ce qui lui manque c'est la plupart du temps une vraie vie de famille, mais surtout parce que le choc de ce suicide va permettre de montrer, sur une sensibilité mise à vif, toutes les inévitables interférences du politique sur le privé qui font que l'homme d'aujourd'hui est un homme public quoiqu'il en ait jusque dans les souffrances les plus intimes. C'est ce viol par la société et les groupes de l'intériorité psychologique, de la liberté de posséder une intériorité qui est un des principaux thèmes du livre. C'est grâce à la révolte douloureuse provoquée par ce viol que se cristallisent une série d'autres impressions désagréables, bien plus légères parce que dépourvues du grand choc émotif, mais ressenties et notées par Patrice Périot, qui lui rendaient antipathiques le comportement, la personnalité et certaines méthodes de ses amis du Parti : au fond, il comprend alors que tous ces détails qu'il enregistrait pres-

que involontairement hérissaient sa sensibilité parce que tous étaient de tous petits viols du même ordre, une prédominance, dans divers cas concrets de la réalité ou de la vérité sociales sur la réalité et la vérité psychologiques. Et c'est le désarroi profond provoqué par cette cristallisation et l'éloignement qui en résulte envers ses anciens amis politiques, la séparation psychologique complète de sa fille et de son gendre, pris entièrement par le social, qui laissent Patrice Périot dans l'état diminué où, doutant de lui-même et de son culte de la raison, il sera secouru par la tendresse et la foi de Thierry. Patrice Périot va se suicider, en effet, lorsqu'entre dans sa chambre le seul fils qui l'aime et dont la foi, bien qu'elle dépasse l'individu et relève aussi d'un groupe international, est centrée cependant sur l'individu.

On voit, en tout cas, l'importance de l'absence de *la mère* qui détermine presque tout le roman, au point que cette histoire en est comme l'empreinte négative. On a parlé d'un roman à clef. On a voulu reconnaître dans Patrice Périot tel ou tel savant, dans les écrivains et chefs dépeints tel ou tel nom illustre. Il n'en est rien bien que, fatalement, l'auteur tire ses traits du réel qui l'entoure. Ce qui importe c'est la peinture du conflit des générations, du conflit de deux conceptions de l'homme, l'homme-individu et l'homme-social. L'homme individu pur c'est Edwige et c'est aussi Hervé. Patrice Périot est un individu mais c'est déjà un individu qui est honteux de l'être, c'est l'individu qui veut s'engager, l'individu qui veut choisir un parti politique et avoir une action sociale. « Est-il possible, pense Périot, à l'heure actuelle, de ne pas s'engager à quelque chose, à quelque idée, à quelque devoir ? » (p. 69). Et le livre est le drame de l'intellectuel engagé, qui se rend compte que l'engagement qu'il a

signé sans trop savoir jusqu'où il le menait, devait lui faire perdre jusqu'au droit à l'individualité de la souffrance. D'où son désengagement desabusé de la fin. Il y a enfin les hommes qui acceptent de vivre en fonction du social, d'aimer, de pâtir et d'agir en fonction de leurs idées politiques, et c'est Christine autant que Maurice.

Il se pourrait que Duhamel ait voulu donner raison à Patrice Périot. Mais ce n'est nullement certain, car en vrai romancier l'auteur peint des consciences fort diverses et qui ne lui ressemblent en rien, comme on le verra à propos de son dernier roman, *Cri des Profondeurs*. Ce qui ressort du récit est autrement complexe et grâce à l'objectivité propre à l'œuvre d'art, le lecteur donne souvent tort à Patrice Périot. On ne peut contester, en effet, que « progressiste » d'intentions, Patrice Périot est resté cependant prisonnier d'un idéal du savant que nous a légué le XIX^{ème} siècle. Il croit en une vérité absolue qui se situerait au-dessus des individus et des sociétés, il croit que des concepts abstraits sont plus réels que le bonheur et le salut des groupes humains les plus importants.

« Je vous remercie, Pierquin. J'ai réfléchi, vous le pensez-bien, à ces problèmes. Je ne suis pas, encore qu'il y paraisse et bien que j'aime mon pays, au service de la nation, je ne suis même pas au service de l'humanité, quoique je me sente pénétré de respect pour la malheureuse humanité...

— Alors, mon cher, vous êtes au service de qui, au service de quoi ?

— Je suis au service de la connaissance. ...Je suis au service de la vérité, au service de la justice ». (p. 75).

Il a un respect formaliste de l'intégrité de la formule mise entre guillemets.

« Avait-il vraiment lu cela ? Ou bien n'y avait-il prêté aucune attention ? Si le gouvernement avait refusé l'asile à des hommes traqués, il n'était pas inopportun de le dire, sans doute. Le seul problème était de savoir si Patrice Périot avait bien lu cela... (p. 70) ».

Et cette fameuse individualité, ce respect étriqué pour chacun de ses propres mots et de ses propres pensées, cette incapacité à s'ouvrir, à abaisser les frontières inviolables du Moi, qui est comme une petite souveraineté nationale, pour communier réellement avec les hommes, avec leurs souffrances unanimes. Et au fond qu'est-ce que ce prétendu viol de sa vie intime ? Si Patrice Périot est vraiment de son temps, s'il sent réellement l'importance et l'immense dose de souffrance représentées par les problèmes agités, comment peut-il mettre en balance l'intégrité de ce fameux Moi inviolable, idole ridicule léguées par le XIX^{ème} siècle, avec l'intérêt et le bonheur de multitudes auxquelles son action est appelée à servir.

« Périot ne répondit rien. Il éprouvait une gêne complexe dans laquelle il y avait de la fatigue, de l'inquiétude, le sentiment qu'il était en train de perdre le contrôle de certains de ses actes, peut-être même de certaines de ses pensées ». (p. 78, 79). Patrice Périot, qui est biologiste, n'aborde pas le problème du Moi ou celui de la Vérité avec une méthode biologique. Il ne voit pas que s'il aboutit à l'échec et sombre dans le désespoir, la faute n'incombe nullement à la raison mais au cadre rigide qu'une certaine structure sociale a donné à l'individualité. Comment ce grand savant ne voit-il pas qu'il retrouverait sans peine son moi renouvelé et enrichi s'il éprouvait un élan d'amour *concret* vers

les hommes et leurs souffrances réelles au lieu de respecter des abstractions qui demeurent impassibles et inhumaines. Il se situe ainsi à un stade de l'évolution des intellectuels contemporains qui est antérieur même à la doctrine de la générosité de Tolstoï. Patrice Périot est au fond, malgré les apparences, un égoïste qui s'ignore et un idéaliste qui croit à la réalité des essences platonniennes mais non à la réalité de foules, de collectivités et de souffrances immenses. Il respecte avec une espèce d'humilité orgueilleuse en lui-même sa propre pensée et les produits de sa pensée, comme si la pensée était coupée de l'univers et de la société et n'était pas avant tout un instrument au service de l'homme. Il s'enferme dans son travail, qu'il traite avec la même humilité orgueilleuse, sans accorder le temps nécessaire même à son propre fils, Hervé. En fait, il est entièrement responsable de son suicide et il en est d'ailleurs profondément conscient. Si l'intrusion des questions politiques dans sa douleur lui est si désagréable c'est qu'il a mauvaise conscience et c'est une échappatoire habile de son moi traqué qui lui fait rejeter toute la faute sur ceux qui violent l'intimité de la douleur. Patrice Périot a dû avoir mauvaise conscience, d'ailleurs, bien avant ce tragique événement : toutes ces petites notations qu'il fait au cours du meeting de la paix par exemple, ne sont guère à son honneur : devant cet immense sentiment unanime, il n'est à aucun moment réellement soulevé, emporté hors de lui-même, jamais il ne vibre à l'unisson, jamais il ne croit jusqu'aux larmes : enfermé dans son moi, il analyse froidement à deux ou trois plans de conscience, les tics des uns et des autres ou bien se moque de lui-même : de plus, il éprouve une répulsion qui tient peut-être du complexe d'Oedipe à l'idée que sa fille puisse être la maîtresse d'un des chefs

présents. Toute sa pensée tourne autour ou dans son individualité, et il n'accepte à la rigueur de rapports qu'avec des idées impersonnelles et intangibles. On aura remarqué aussi que Patrice Périot sort souvent vaincu des discussions qu'il soutient avec ses interlocuteurs politiques. S'il est amené au bord du suicide, c'est sans doute à cause de cette mauvaise conscience, de cette inadaptation et surtout, à cause de sa responsabilité dans la mort de son fils. Accuser la raison c'est encore un alibi et c'est pourquoi lorsque tout à la fin du livre il prononce : « Nous avons consacré notre vie à une forme de la raison qui n'est pas la raison », il voit juste, encore qu'il n'analyse pas les causes. Il a consacré sa vie à une raison individualiste, qui s'est coupée de l'histoire concrète de l'humanité, qui s'est juchée au centre de l'univers, au-dessus de la nature et dont il est le prêtre humblement orgueilleux. Or une mentalité nourrie de ces principes, même lorsqu'elle veut « s'engager » pour une cause quelconque, ne veut et ne peut le faire qu'à partir du dogme de l'intégrité du Moi absolu.

Aussi, un des principaux messages du livre, si on veut bien aller au fond des choses, est l'échec de l'individualisme, le crépuscule de ce dieu du dix-neuvième siècle, dont Santayana a remarquablement analysé la naissance dans ses *Studies in Egotism*. L'individualiste ne peut ni s'engager, ni se dégager, ni vivre heureux à notre époque et le grand mérite de ce roman de Georges Duhamel est de fournir une magnifique démonstration de la mauvaise conscience et de l'échec final qui en résulte. La leçon de Thierry illustre elle-même cette thèse : car la religion, toutes les religions enseignent, elles aussi, à sortir de nous-mêmes pour nous élever. Et, comme disent les mystiques, c'est à la con-

dition de se perdre que l'on se retrouve prodigieusement enrichi.

CRI DES PROFONDEURS

Le dernier livre de Georges Duhamel confirme la réflexion que nous suggérait déjà le *Voyage de Patrice Périot* : en grand écrivain confiant dans son art, il croit au roman, à sa nécessité et à sa vérité propres, à sa vie interne indépendante des opinions ou même des désirs de l'auteur.

Ce qui a pu faire quelque peu illusion dans le *Voyage*, c'étaient la profession, la position sociale de Patrice Périot — comme aussi le fait que s'agitent, dans le roman, des questions politiques brûlantes devant lesquelles on ne supposait pas que l'auteur puisse demeurer neutre. Mais Georges Duhamel est essentiellement romancier et comme tel il est tenu à une attitude « neutraliste » devant ses personnages !

Dans le *Cri des Profondeurs*, à part la première scène qui est narrée de manière objective, tout le reste du livre est le journal secret de Félix Tallemand, écrit bien entendu à la première personne. Ce n'est pas exactement un journal ! d'ailleurs, car il n'est pas divisé en jours, sauf au tout dernier chapitre, c'est plutôt une confession, une confession faite à soi seul, pour soi seul. « J'écris ces pages pour moi-même, pour moi seul et non pour qui que ce soit. Ce jugement, que j'entends porter sur moi, sur ma vie, sur les gens qui m'entourent et même, à l'occasion, sur certains événements de l'époque présente, événements qui n'ont pas été sans infléchir telle ou telle de mes actions — je ne dis pas de mes pensées, — ce jugement doit demeurer entre moi et moi, Félix Tallemand. » (p. 27.)

Et, Duhamel parvient à communiquer le sentiment indéfinissable d'un récit réellement secret, de la confession la plus intime, du muet face à face dans le silence du soir de ce Félix Tallemand avec la page vierge encore et qu'il va couvrir d'une écriture sans doute méthodique. Si on veut une comparaison, cette confession a un accent d'intimité, de secret et de sincérité autrement troublant que celui qu'on trouve dans le Journal de Gide, journal authentique celui-là mais qui n'a sans doute jamais été conçu pour « demeurer entre moi et moi, André Gide » — Cette illusion, Duhamel y parvient grâce à l'art raffiné d'un style qui est tout simple en apparence mais qui a été minutieusement étudié pour s'adapter et pour dépeindre comme involontairement le personnage : peu riche en mots, surtout en sensations, en imagination, en affectivité, méthodique, rationnel, avec un je ne sais quoi de sec et d'étriqué et quelques expressions un peu vieillottes ou d'affaires, propres comme des tics à l'auteur présumé. C'est une écriture froide de grand bourgeois renfermé, égoïste, imbu de préjugés dont il ne s'aperçoit guère, se croyant un esprit libéré par rapport à des traditions dont il refuse les liens au nom d'une robuste affirmation de soi. Georges Duhamel s'est mis si admirablement dans la peau de son personnage qu'il a su nous communiquer l'impression vive d'être réellement à l'intérieur de Félix Tallemand, de le connaître et d'assister à ses actes et à ses pensées comme il croit les connaître et les voir lui-même, en secret. Sans doute l'auteur a-t-il fini par en éprouver quelque nausée, d'où cette tirade sur le chapeau melon, qui tout en symbolisant Félix Tallemand et sa classe est peut-être un instrument de subtile vengeance symbolique de l'auteur contre son héros ?

Félix Tallemand est un monstre d'égoïsme, mais

il ne le sait pas. Il ne le sait pas parce qu'il est d'un milieu d'affaires où l'égoïsme est souvent considéré comme une vertu cardinale. Car Didier Dardaille, le demi frère de Félix, ou Winterberg, l'associé israélite, ou Capoulié, sont presque aussi égoïstes au fond, seulement ils ont plus de liberté par rapport à ce sentiment parce qu'ils sont riches et qu'ils peuvent se payer le luxe de mouvements d'attendrissement ou de générosité faciles. Ce que Félix Tallemant ne pardonne pas à son demi frère Didier, comme à sa mère, c'est d'être le pauvre de la famille et de ne figurer dans les grands laboratoires de produits pharmaceutiques, *Dardaille, Winterberg et Cie.*, que comme le Directeur énergique et qui fait tout marcher, c'est entendu, mais qui, en réalité, n'ayant pas d'actions dans l'affaire, n'a aucun poids. Si, il possède 3 actions, qu'on lui a données, et c'est une aumône dérisoire, un tribut hypocrite payé par Didier Dardaille aux liens parentaux qui les unissent. Il est clair que dans des circonstances normales, Félix Tallemant, malgré toute son énergie au travail, malgré tout son mérite, malgré l'incapacité dérisoire et les idées périmées de son demi frère et de Winterberg — (du moins c'est ainsi qu'il présente les choses!) — serait demeuré jusqu'à la fin de sa vie avec ses trois actions, auxquelles on aurait peut-être ajouté au bout de vingt ans, trois ou quatre ou dix autres. L'égoïsme fondamental, bien que paré des grâces d'une longue habitude et du tempérament plus ou moins bonhomme des associés, les lois du capital, les mœurs de ce milieu de bourgeoisie « féodale », ne laissent à Félix Tallemant aucune chance d'être autre chose toute sa vie que la cheville ouvrière, couverte d'éloges peut-être, mais toujours subalterne de l'entreprise. Or Félix Tallemant ne songe nullement à se révolter contre les impératifs catégoriques de son milieu. Il les trouve au contraire tout

à son goût. Pour lui aussi les lois du monde des affaires, les mœurs de son milieu, l'égoïsme qui est au fond des unes et des autres sont des axiomes et des raisons d'Etat qui ne souffrent aucune discussion. Mais ce qui l'ulcère, c'est d'être dans ce système qu'il approuve dans une position subalterne alors que son frère Didier, comme Winterberg et Capoulié, détiennent les positions dominatrices. Il ne dirait pas qu'il en veut au sort, parce qu'il est trop positif et ne croit pas à ce mot, mais il en veut à sa mère de n'avoir pas su épouser un homme riche, et qui a eu la bêtise de s'enticher d'un personnage à prétentions littéraires ; de son père il écrit : « Ce que je ne pardonne pas à mon père, c'est d'être mort à quarante ans, des suites d'un accident d'automobile. Quand on s'offre de faire un enfant légitime, — je dis légitime — et qu'on gravite dans les marges d'une famille tourmentée par des passions féodales, on ne s'avise pas de mourir à quarante ans sans avoir conquis et confirmé ses droits. C'est une défection, presque une trahison. Passons ». (p. 30-31). Mais tout cela c'est le passé sur lequel il est inutile de récriminer. Toute son envie, toute sa haine s'adressent en fait à Didier, son demi frère, ce « patron de droit divin ». Car en réalité, il hait Dider. Il se garde bien de le montrer, certes, il se défend même d'en prendre conscience, car il est trop prudent, même ou surtout devant lui-même. « Pour éprouver vis-à-vis de mon frère Didier ce qu'ils appellent de l'affection et ce que moi j'appelle honnêtement une sincère tolérance, j'ai fait des efforts méritoires et parfois même surhumains. Je ne répugne pas à la tentative aventureuse, je ne désespère pas de me dépasser dans cette sorte de mépris qu'on appelle la résignation ». Aussi ne peut-on accepter que sous toutes réserves l'image qu'il nous fait de Didier, sorte de paltoquet égoïste mais bonhomme,

aimant l'attendrissement, mais qui le tutoie alors que lui, Félix, le vouvoie. Tout le livre sera une peinture de la haine inexprimée et du complexe d'infériorité de Félix pour Didier.

Seulement, voilà, les circonstances ne demeurent pas normales. La guerre vient, puis l'occupation allemande.

En face de celle-ci, alors que Didier n'est plus lui-même et erre comme une âme en peine, incapable d'aucune action, Félix demeure sans trouble et presque sans émotion. Il redouble d'activité dans la gérance de l'affaire, car il suppose déjà au fond de lui-même que cette occupation rompant le cours normal des choses, va lui offrir sa chance, son unique chance de s'affirmer. Félix croit, en apparence sincèrement qu'il ne fait autre chose que « défendre la maison ». Pour cela, et puisque les Nazis sont antisémites, il faut pour commencer que Winterberg cesse de fréquenter les laboratoires, il faut qu'il se terre. Félix fait enlever la plaque et l'enseigne où figurait ce nom compromettant et le remplace par d'autres. De même le papier à lettre, les étiquettes. Il se garde bien de les détruire, cependant : d'abord par réflexe petit bourgeois : c'est de la bonne marchandise, cela pourra servir un jour ; et puis par crainte de toute nouvelle éventualité, de l'avenir, de toutes les circonstances prévisibles et imprévisibles.

Bien entendu, sous son impulsion, les laboratoires travaillent à plein rendement. Ma foi, oui, pour les occupants et l'armée allemande. Certes on ne préfère pas cela, mais que peut-on faire ? Les marchés extérieurs sont coupés, la consommation civile nulle. D'ailleurs les autorités allemandes distribuent seules les matières premières, « il faut sauver la maison ». Les Allemands font un garage militaire de la cour des éta-

blissements : comment ne pas accepter de bonne grâce, ils seraient capables de fermer la maison. « Sauver la maison » est une raison d'état qui prime tout et qui exige qu'on soit notamment en bons termes avec les services militaires allemands compétents. Il ne faut pas croire que Félix entreprenne toutes ces mesures le cœur ravagé ou qu'il cède pas à pas, de concession en concession ! Au contraire, en homme d'affaires positif il a saisi tout le profit que les laboratoires, et lui en particulier, pouvaient tirer de la situation. Mais il ne voyait pas encore très bien comment il allait s'affirmer au sein des laboratoires. C'est alors qu'apparaît Abel Zamian, qui se présente comme éditeur français partisan de l'ordre nouveau, mais qui est en réalité un officier allemand. Peu importe d'ailleurs, son identité réelle, puisque Félix s'avoue troublé par la présence, le magnétisme et la voix de Zamian- Zamian est ici le Tentateur. C'est que Zamian exprime brillamment dans ses improvisations cyniques sur les thèmes de la philosophie nazie, ce que Félix n'ose pas se formuler dans le secret de sa conscience. Zamian le pousse dans son appétit de puissance à l'intérieur des laboratoires Dardaille. Il arrive que Winterberg veuille fuir vers la zone libre et de là à l'étranger et Félix le pousse à ce projet. Il exige, toujours pour le bien de la Maison, que Winterberg vende les mille actions qu'il détient et s'offre à les acheter. Ce qui est fait dans une atmosphère trouble de demi chantage, Winterberg ne pouvant refuser dans ces circonstances. En même temps, sur les instances de Didier, Félix se charge, grâce à ses « connaissances », de faire fuir Winterberg. Celui-ci part, avec sa femme et ses deux fils, portant sur eux en bijoux toute leur fortune. Ils sont arrêtés, dépouillés et ramenés à Drancy. Par la suite les deux fils sont envoyés dans un camp de concentration où ils sont passés par

les gaz. La mère, en apprenant cette fin, se suicide. A propos de cette affaire, Duhamel montre Didier inefficace mais sincèrement fidèle à l'amitié, soudoyant fort cher mais inutilement un médecin de Drancy qui faisait fortune dans ce trafic. Quant à Félix, il voit se dérouler tous ces événements avec le même calme, le même esprit positif et méthodique, teinté d'un cynisme nourri d'une violence prudemment contenue. Car, et c'est là le plus grave, il est loin d'être entièrement étranger à cette catastrophe. Zamian qui lui apprend avec un cynisme aimablement monstrueux l'exécution des deux fils Winterberg, — (« Ne m'avez-vous pas dit que ces deux adolescents étaient des sujets d'élite, des mathématiciens d'avenir? Pensez à la grandeur d'une époque où l'humanité n'hésite pas à sacrifier ses enfants les mieux doués »... (p. 175-176) — le met devant ses responsabilités : « Je vous avais prévenu que les Winterberg seraient presque sûrement arrêtés avant la frontière espagnole. Vous prétendez n'avoir pas entendu, mais vous m'avez fort bien entendu. Seulement, vous ne vouliez pas entendre, ce jour-là ». (p. 176). Mais Félix se refuse à cette prise de conscience, et, bien que secoué dans son conformisme bourgeois qui ne lui permet pas de s'avouer à lui-même la morale secrète de son action, il n'en continue pas moins sur sa lancée. Il s'agit de manœuvrer à présent pour que la part de mille actions de Capoulié, le troisième associé, qui s'est retiré dans sa propriété gravement malade, ne puisse pas lui échapper en fin de compte. C'est ce qu'il arrange avec le consentement de Capoulié, car Félix est passé maître dans l'art de faire croire à ses victimes qu'il agit au mieux de leurs intérêts, voire qu'il est leur bienfaiteur.

A l'approche de la libération de Paris, Félix sent venir le vent. Il se félicite d'avoir gardé la pancarte et le papier à lettre à la marque de l'ancienne firme. Une

circonstance lui permet même de passer pour avoir été de la résistance et avoir joué le fameux « double jeu ». Winterberg, échappé de prison dans le désordre des derniers jours d'occupation vient l'appeler le soir sous sa fenêtre. Félix le fait entrer et voit aussitôt tout le profit qu'il pourra tirer de sa présence. Il cache Winterberg dans les cave de la maison, où, rencontré par des patriotes de Paris, il démontre aussitôt par sa présence sa participation à la résistance. Le voilà promu héros aux yeux de Didier, de Winterberg et même des ouvriers de ses laboratoires. Inutile de dire qu'à la libération il n'est pas inquiet.

La paix revenue, Félix se retrouve le grand patron des laboratoires, puisqu'il détient mille trois actions et qu'il est seul directeur effectif. N'empêche que Didier est là qui le tutoie toujours alors qu'il le vouvoie. La haine de Félix s'est transformée tout au plus en calme mépris.

Vers la fin de janvier 1947, Didier a une attaque du coeur et fait appeler Félix. Le spécialiste ordonne de fortes doses de morphine pour calmer à tout prix les douleurs intolérables dont souffre Didier. Félix est chargé de les administrer et reste seul avec le malade. Mais au lieu de morphine, il injecte du sérum physiologique, qui ne sert à rien, sous prétexte qu'il ne croit pas aux médicaments. Didier souffre horriblement et le supplie de faire une autre piqûre. De nouveau du sérum. Cependant, Félix n'oublie pas la précaution de vider chaque fois une ampoule de morphine dans le lavabo. Didier commence à lui dicter un testament et, privé des soins prescrits, meurt. Voici en quels termes il raconte la scène :

« Je pris dix bonne minutes pour relire les deux feuillets que m'avait dictés Didier et qui n'étaient même pas signés. Puis je les glissai dans le poêle.

Le poète tirait justement assez bien.

Je revins vers Didier et lui fermai les yeux. C'est paraît-il une opération qu'il faut pratiquer sans trop attendre. Après quoi, j'allongeai les mains sur le drap. Enfin je m'étendis sur le divan. A quoi bon prévenir l'entourage, puisque Didier était mort. » (p. 232.)

Tranquille, il prend un livre d'Epictète et ses yeux tombent sur ces mots « Souvent, on est aussi coupable en ne faisant rien qu'en faisant certaines choses. — Mais son cynisme demeure inébranlé : « J'ai passé la nuit à côté du cadavre de Didier et je crois bien que j'ai dormi. Avant l'aube, je suis allé réveiller Monique et Lanie et je leur ai annoncé que mon demi-frère était mort, subitement, ce qui était et demeure la vérité. Elles sont venues, en peignoir. Elles semblaient très affligées. J'ai fait le nécessaire pour ne pas déparer le concert des lamentations. Le jour venu, nous avons téléphoné au docteur Lenoir. Je lui ai raconté la crise nocturne, la crise dernière et la fin soudaine de son malade. Il ne semblait pas étonné. »

Avec la mort de Didier intestat, toute la fortune lui revient. Seulement, voilà, la haine innomée et le désir de puissance qui l'habitaient n'ont plus d'objet. Toute sa vie psychologique s'en trouve modifiée. « Je commençais à sentir que certaines de mes pensées venaient de changer de sens, d'objet, peut-être même de nature ».

Et en effet cette mort marque la libération d'un processus presque obsessionnel, encore que Félix dans son journal ne s'en avise pas. Jusque là toute son énergie était tendue à s'affirmer au sein des laboratoires et surtout à dominer Didier. A présent cet effort n'a plus d'objet. Il est le maître. Il peut jouir en paix de son triomphe, il peut considérer hypocritement que sa vie

est un modèle de vie réussie à force d'efforts et de persévérance. Et pourtant c'est à partir de ce moment-là et dans le mois qui suit cette mort que Félix a écrit tous les soirs la confession qu'on vient de lire. Quel obscur besoin l'a donc poussé, lui qui méprisait tout ce qui n'était pas « positif », tout ce qui est sentimental et littéraire ? Il s'étonne de « ce travail de greffier qui m'eût semblé, naguère encore, indigne d'un homme sérieux ».

Cette force inconnue, lorsqu'elle va se déployer, nous livrera le sens du titre, *Cri des Profondeurs*. Car elle va pousser à présent avec une effrayante vitesse comme un cancer silencieux qui se révèle soudain et torture un être jusqu'à la mort, et les rares feuillets de journal datés sur un an et demi sont les témoins de ce drame.

Après ce curieux besoin de confession intime, et même déjà bien avant, Félix Tallemant éprouve l'envie presque irrésistible de se faire pardonner de tout le monde. Oui, cet homme si géométrique, si impitoyable, si peu sentimental éprouve le besoin presque obsessionnel de s'humilier, de « demander pardon ». Déjà, auparavant, combien d'indices de ce mal profond ! Il s'est réveillé une nuit en sursaut entendant une voix. « Cette voix disait des phrases mystérieuses : « Comme cela, nous sommes quittes ! Comme cela, je suis en règle ! » Il me fallut un moment pour comprendre que cette voix des ténèbres, cette voix était ma voix » Une autre fois : « Je me réveillais en sursaut, pensant que j'avais perdu ma vie, que je la perdais encore, que je travaillais comme un forçat pour un loyer somme toute médiocre... »

Comme l'inquiétude le tourmentait même pendant le jour il finit par croire que c'est au fond ce qu'on appelle l'ennui.

Seulement, était-ce vraiment de l'ennui, se nommait-il correctement son trouble profond ? Pourquoi alors ce besoin si intense, si irrésistible de demander pardon. Félix garde précieusement une lettre de Winterberg où celui-ci lui témoigne sa reconnaissance : « Je me pris donc à réfléchir et toutes mes réflexions tournaient autour de ce thème : « Il me remercie ! C'est parfait. Et moi, si je faisais quelque chose, si je lui demandais pardon... » (p. 223). A Didier mourant, il demande soudain pardon de tout. A un contremaître de sa maison, il demande aussi une fois pardon, mais en présentant la chose d'une manière naturelle et comme enjouée.

Enfin, l'épisode qui ouvre le roman est le récit objectif d'une visite de Félix à une ancienne, très ancienne maîtresse, pauvre et seule, à qui il vient demander pardon. Voici comment sa résolution a été prise : « 2 avril 1948 — J'ai fait mes comptes. J'ai fait une espèce de recensement. Je ne peux pas voir tout le monde. Alors j'ai choisi une personne, une seule entre toutes celles à qui... méfions-nous des grands mots. J'irai voir cette pauvre Marthe Dolomieu. J'ai pu trouver son adresse, et non sans peine, non sans peine. J'irai voir Marthe. Ma résolution est prise.

« 15 avril 1948. — Ciel gris. Je suis allé rendre visite à Marthe D., non revue depuis trente ans. Tout est en ordre ». (p. 241-242). Tout est-il en ordre pourtant ? Le lendemain même, il commence à en douter : « Elle m'a dit elle aussi qu'elle me pardonnait. Elle n'avait pas l'air de comprendre. Elle ne pouvait pas comprendre. Qui pourrait comprendre ?... Pendant toute la visite, j'ai eu le sentiment d'une aventure extravagante — cette aventure que je vivais, d'une folie. Enfin, elle m'a pardonné. Elle aussi avait l'air de dire : « Je vous pardonne parce que vous êtes coupable. Si

vous n'étiez pas coupable, il ne serait pas même question de pardonner». J'observe que tous ces gens devant qui je m'humilie me jettent, à un moment donné, un regard dans lequel il y a non pas de la pitié, mais de l'effroi ». (p. 242). Et il regrette, reflexe d'homme d'affaire, fétiche de croyant, de n'avoir pas demandé le pardon par écrit. Evidemment, son trouble profond se lit sur son visage car sa fille et sa femme lui déclarent un jour toutes les deux et sans qu'il le leur demande cette fois, qu'elles lui pardonnent tout. Lorsqu'il se sent moins troublé, il prend un petit air dégagé sur ses propres méthodes : « J'ai quand même observé que cette histoire de pardon n'était pas sans effet. Je me sens quand même un peu moins inquiet, un peu moins nerveux quand je pense à ces pardons ». (p. 241).

Mais dans ses demandes de pardon, il y a quand même encore tant d'hypocrisie ! Car Félix se garde bien d'expliquer aux gens les faits dont il se sent coupable. Il a cru d'abord que la seule parole formelle de pardonner, ou mieux, un écrit, un quittus devait le mettre en règle. Mais en pensant jouer les autres, comme en affaires, c'est lui-même qui était joué. « Qu'est ce que c'est que cette chose qu'il y a en nous, qui pense et souffre sans nous demander notre avis, sans tenir le moindre compte de nos avertissements, de nos ménagements, de nos ruses, de nos décisions ? » (p. 238).

Il tombe gravement malade d'un cancer à l'estomac, semble-t-il. Il voudrait maintenant tout dire, tout confier à Winterberg, car réveillé en sursaut, il s'est rappelé avec certitude que Zamian l'avait averti que les Winterberg seraient sûrement arrêtés. Il faudrait aussi tout dire à sa femme pour que son pardon soit vrai. Il faudrait exécuter la volonté de Didier d'une donation au Centre de la Recherche Scientifique. Le 8 mai 1948, il meurt disant à sa fille à propos de son

journal que « c'était une affaire entre moi et celui qu'elle connaît et que moi je ne connais pas ». C'est-à-dire le Seigneur. Il constate avant de mourir : « Tout le monde m'a pardonné. Mais il y a, au fond de moi, quelque chose ou quelqu'un qui ne me pardonne pas.

« Un souvenir me tourmente. Du fond des abîmes, j'ai crié vers toi, Seigneur ! »

D'où le titre.

*
**

Il est évident que le roman de Duhamel n'est pas un conte de paroisse destiné à montrer le pécheur triomphant finalement, tenaillé de remords, comme dans les films de la série *Crime does not pay*. Ce qu'il y a de profondeur historique et psychologique dans cette admirable étude de caractère d'un individu et d'une classe dépasse de tous côtés le récit moralisant. C'est plutôt un Dr. Jekyll et Mr. Hyde à l'envers car le personnage apparent, le visage du jour, c'est la figure sinistre, alors que l'homme de la nuit nous révèle les traits étranglés d'une nature malgré tout tournée vers le bien et qui lutte contre la masse, froide comme la pierre, du monstre diurne qui l'entoure et l'étouffe. Où est le vrai moi ? Où reconnaître Félix Tallemand ? Il ne le sait pas lui-même et cette espèce de manichéisme de la personne, Duhamel nous en montre, après Stevenson, tout le drame, avec une simplicité de moyens autrement puissante que l'imagerie du romancier écossais. Nous avons le sentiment de toucher du doigt dans sa nudité souffrante le monstre qui se contemplant au miroir se reconnaît et ne se reconnaît pas et que cette dualité va finalement terrasser dans les profondeurs des ténèbres : *De profundis clamavi !*

Mais ce qui donne une portée bien plus vaste encore à l'œuvre de Duhamel, c'est que ce monstre est présenté historiquement comme le produit d'une classe.

Ce qu'il y a de monstrueux, essentiellement pour Duhamel, c'est l'égoïsme, spontané parce qu'il pousse dans un milieu dont la philosophie et la religion réelles sont l'égoïsme. Seulement, l'égoïsme de Félix est plus concentré, plus ramassé, plus sec, plus rusé, plus impitoyable, parce que Félix est placé au départ dans une condition d'infériorité qui l'oblige à la haine et à l'hypocrisie et l'amène insensiblement, et pour ainsi dire honnêtement, presque au crime.

Cette philosophie de l'égoïsme qui est aujourd'hui selon Duhamel la règle d'action profonde d'une certaine société, par delà la mince pellicule de la religion et de la morale d'un christianisme de façade, tient cependant au plus profond de la nature individuelle de l'être humain. Elle est la morale des Maîtres de tous les temps et à travers la confession compassée de Félix on croit entendre résonner comme en un écho lointain les discours des sophistes, d'un Gorgias, on entend passer le souffle dyonisiaque, qui est incontestablement un des grands élans qui traversent la nature. Et c'est pourquoi Félix était prédisposé, prédéterminé à être envoûté par Abel Zamian dont la philosophie nazie est l'expression cohérente et la maxime secrète de son action quotidienne. Il est intéressant de noter que sur ce plan de la franc-maçonnerie de l'égoïsme, Zamian est déçu par Félix et qu'il méprise finalement le bourgeois français qui n'a pas d'ambitions assez vastes et qui ne songe timidement qu'à s'affirmer au sein des laboratoires Dardaille, alors qu'il pourrait viser à être par exemple le führer de l'industrie pharmaceutique française ; comme en retour, en vue de la défaite

allemande, Félix Tallemand écrit : « Ce qui commençait à grandir dans mon esprit, c'était une immense rancune contre ces vainqueurs à la manque, un immense mépris pour ces gens qui avaient tenu en mains tous les atouts de cette partie prodigieuse, qui nous avaient — car je n'étais pas le seul — entraînés, séduits convaincus, presque ralliés à leur cause, et qui demain, peut-être, nous claqueraient dans les mains comme des ballons de baudruche... » (p. 183).

Mais ce dont Duhamel nous persuade, grâce à l'exactitude et à la mesure de ses notations psychologiques, c'est que si l'égoïsme tient à la nature constante de l'homme ceci est dû surtout à des conditions sociales qui appellent, exigent et récompensent la volonté de puissance, l'affirmation exclusive de soi.

D'où vient maintenant le second visage de Félix Tallemand, pourquoi souffre-t-il, pourquoi veut-il s'humilier, demander pardon, comment, d'où est venue cette source d'une autre eau qui silencieuse d'abord, s'est mise à murmurer dans les profondeurs jusqu'à ce que son grondement ait tout inondé? Pas de la société évidemment, sinon peut-être par le détour de la morale chrétienne que Félix comme tout le monde a dû sucer avec le lait de sa mère et ses premières classes, encore qu'on n'en parle jamais. Il semblerait plutôt que Duhamel voit dans cette disposition mystérieuse, dans cette voix profonde de la justice, dans cet appel de la fraternité et de la charité, dont la source est intraversable une disposition innée et même dominante de la nature humaine, que l'égoïsme le plus raffiné, le plus méthodique ne peut pas étouffer.

Et c'est le drame éternel de l'homme, déchiré entre ces deux principes d'action opposés qui se joue, à travers les circonstances sociales et historiques de notre temps, en Félix Tallemand. Aussi petit, aussi étriqué

et méprisable qu'il soit, Félix Tallemard n'est pas un *monstre*, mais un échantillon parmi d'autres hélas, d'une misérable humanité que Duhamel a pris avec les pincettes de l'entomologiste et a fixé sous le regard de son microscope. Car « qu'est-ce que l'homme pour mériter que vous le regardiez comme quelque chose de grand ? Et comment daignez-vous appliquer votre cœur sur lui ? »

*
**

Tout bien considéré, je n'hésite pas à appliquer à ce livre l'appellation de chef-d'œuvre. On n'a peut-être pas assez remarqué que le *Cri des Profondeurs* et le *Voyage de Patrice Périot* forment un dyptique. Dans le *Voyage* on trouve l'étude de la bourgeoisie attirée vers la gauche, dans le *Cri des Profondeurs*, c'est la bourgeoisie séduite par la droite, par le nazisme. Dans les deux cas on aboutit à une faillite. Mais les raisons sont divergentes : alors que l'échec de Patrice Périot est dû à son égoïsme inconscient et aux idées héritées de l'idéal du savant du XIX^{ème} siècle par opposition à la philosophie qu'il voudrait d'abord adopter, Félix Tallemard, lui, a appliqué à la lettre la philosophie de sa classe et a réussi en apparence : seulement la bourgeoisie ne se suffit plus à elle-même et dans sa réussite, elle a mauvaise conscience. Duhamel, dans les deux cas s'est révélé un peintre admirable de ces milieux qu'il connaît si bien de l'intérieur et il a apporté à son portrait l'exigence froide des méthodes scientifiques où le cadre historique et social joue un si grand rôle.

Mais comme livre, le *Cri des Profondeurs* est de loin supérieur à notre sens au *Voyage*. Celui-ci a un ton peut-être un peu superficiel de chronique. La psychologie des personnages ne saisit jamais le lecteur

de l'impression de découvrir les profondeurs. Et certes, c'était le ton et la manière pour ainsi dire beauhomme, qui convenaient, car Patrice Périot, c'est Sylvestre Bonnard aux prises avec une morale nouvelle à laquelle il ne pourra pas se plier.

Autrement profond et poignant est ce livre. Il est d'une seule coulée, exposé avec une économie extrême de moyens, il donne la sensation physique d'assister ou plutôt d'être dans la vie la plus intime d'un homme qui ne se connaît pas et qui semble sûr au début, qu'il pourra toujours, à volonté, ne pas se connaître. Seulement, dépend-il de nous de nous éloigner de ce qui ne dépend pas de nous ? disait Maine de Biran. Tout le *finale*, amené par des notations imperceptibles, jaillit réellement comme un cri.

En tout cas, c'est la meilleure peinture de l'égoïsme jamais faite et Félix Tallemant sera l'égoïste comme Harpagon est l'avare. Car l'égoïsme est ici non seulement un fait mais une passion, un vice monstrueux et qui s'ignore. Dans le *Cri des Profondeurs*, l'égoïsme ne sert pas autre chose que lui-même, il est à lui-même sa fin et se nourrit de lui-même. Car Félix Tallemant ne cherche pas la réussite pour obtenir des agréments supplémentaires des sens, le confort, des objets de luxe, des femmes, des voyages, que sais-je encore. Au contraire, il est comme dépouillé par sa passion centrale de tout autre désir. Les femmes n'ont pas compté dans sa vie autrement que comme un besoin purement hygiénique. Sa femme est une convention sociale — sa fille... Il écrit qu'elle est le seul être qu'il aime, mais il l'empêchera de se marier, il est satisfait de la mort de son fiancé à la guerre, il la veut près de lui et ne la laisse pas entrer en religion. Bien mieux, il lui prend l'argent de sa dot qu'il refuse de lui rendre lorsqu'elle en a besoin et qu'il ne rembourse finalement, en ajoutant 4 %

d'intérêt, que lorsque l'argent est dévalué. La notation est là d'un cynisme admirable : « *1er octobre 1947. J'ai rendu à Monique les cinq cent mille francs que je lui avais empruntés. J'ai ajouté loyalement les intérêts calculés à 4. Je n'ai pas parlé des dévaluations : nous autres, nous n'en sommes pas responsables.* (p. 237-38). Quelle satisfaction à la fois masochiste et sadique chez ce père à faire servir l'amour filial à sa passion dominante de l'égoïsme. Notons enfin que ce n'est même pas l'argent qui est la fin de sa passion, bien que là, évidemment, on parle de choses plus sérieuses.

Non, il y a là une sorte de macération dépouillée — et pour ainsi dire protestante par l'absence d'images sensibles — de l'égoïsme qui est d'une force et d'un accent de sincérité inoubliables. En très grand romancier Duhamel démontre qu'il n'est nullement besoin, pour donner la sensation vivante des profondeurs de la vie psychologique et le frémissement du subconscient, d'étaler de soi-disant images ou associations d'idées ou de se perdre dans les détails d'analyses à la Proust. Félix Tallemand suggère constamment tout ce qui peut bien se passer dans son moi profond qu'il ne connaît pas, bien mieux, qu'il refuse de connaître, et ce qui est ainsi suggéré est plus vaste, plus flou et plus obsédant que toute description. En même temps, grâce à l'art de l'auteur, ce procédé a l'avantage de garder au subconscient sa qualité essentielle qui est précisément de l'être ; enfin il permet de faire de cette méconnaissance, de soi puis d'une lente découverte maladroite, un élément essentiel de la tragédie. *Le Cri des Profondeurs* nous montre aussi que le subconscient n'est pas nécessairement un subconscient lubrique ou onirique et que ce qui peut fort bien être refoulé, c'est au contraire les tendances idéales de l'homme.

C'est un grand livre.

ALEXANDRE PAPADOPOULO

Pour un Meilleur Français

Il y a, dans le cœur de tout Français, un grammairien qui sommeille. Fort heureusement ; ainsi se maintient « le bon usage » ; mais point trop n'en faut. Il y a « docteur » et docteur ; et certains oublient qu'une langue ne vit qu'en se renouvelant.

Sous le titre de *Pour un Meilleur Français* (1), un grammairien de profession, M René Georquin, a entrepris une « croisade » contre le relâchement de la langue. Emu par la décadence croissante du français « parlé » et même « écrit », il a lu, la plume à la main, les journaux et de nombreux livres récents, notamment les prix littéraires de ces dernières années, où il a fait abondante récolte de fautes de tout genre. Ces dépouillements méthodiques et rigoureux lui ont permis de dresser un bilan clairvoyant et sans indulgence, mais appuyé sur de copieuses citations. M. René Georquin a entendu signaler combien le mal est étendu, et comment il a gagné à sa cause les écrivains eux-mêmes ! Mais il ne s'est pas contenté de relever les fautes ; il les explique en indiquant le plus souvent ce qu'il convenait, à son avis, d'écrire. Son livre, d'une composition « mathématique », n'est donc pas un simple recueil d'articles décousus, rédigés au jour le jour, mais une démonstration. Indépendamment d'un chapitre d'introduction sur les aspects et les causes du mal, qui dégage les rapports de l'état de la langue avec les mœurs du temps, il s'articule en deux parties essentielles : une étude détaillée du vocabulaire actuel

(1) André Bonne, Edit. Paris.

et une étude consacrée à la correction grammaticale où les fautes collectées sont classées par nature : verbes, pronoms, construction de la phrase, etc...

Dans une troisième partie, M. René Georquin dénonce les défauts particuliers à différentes langues techniques : celles du journalisme politique, de l'administration, du cinéma, du sport, de la radio, du commerce, sans oublier la langue populaire. C'est donc un tableau d'ensemble complet du « français d'aujourd'hui » que le lecteur trouvera ici, en même temps qu'un complément très à jour des manuels de grammaire en usage. Deux index, l'un des noms d'auteurs mis « en accusation », l'autre des principales fautes étudiées, terminent l'ouvrage et en rendront le maniement commode. Ajoutons que ce réquisitoire, modéré de ton, est empreint d'une certaine bonne humeur et que le livre, malgré son caractère technique et la sûreté de sa riche information, se lit sans difficulté ni fatigue.

Telle est, objectivement analysée, la leçon de notre grammairien. Il faut constater qu'elle a été assez tièdement accueillie. Dans le palmarès-index des fautes enregistrées par notre farouche censeur, on relève en effet André Gide, 30 fois mis sur la sellette ; Jean Giono, 20 ; Louis Aragon, 28 ; Paul Claudel, 23 ; André Thérive, 20 ; Jacques Perret, Maurice Genevoix, Henry de Montherlant, 32 ; Paul Vialar, 27... La liste des « victimes » est copieuse. Et nous pensons que les bénéficiaires de ce jeu de massacre pourraient évoquer la fameuse histoire prêtée à Victor Hugo. Au cours d'une répétition, Melle Mars se refusait à prendre une réplique : « Mais, enfin, pourquoi » ? s'enquit l'auteur d'*Hernani*. « — Monsieur, cela n'est pas français ! » « — Rassurez-vous, enchaîna le poète, rassurez-vous, Mademoiselle, cela le deviendra ».

Sans aller aussi loin, on estimera d'abord que l'auteur de *Pour un Meilleur Français* s'est trop engoncé dans le détail. On est d'accord cependant avec lui lorsqu'il pose qu'on ne doit pas dire qu'une sauce est « formidable », ni qu'une actrice a « de la présence ». Il demande qu'on ne travestisse pas la signification du mot « message », ni celle du mot « séquence ». Il n'aime pas qu'on écrive « à la lumière de » et « s'avérer ». Il déteste « constituer » (pour être) et « effectuer » (pour faire), « revêtir » (pour avoir), « ambiance », « comportement », « climat » (malgré M. André Maurois), « efficience » (pour efficacité), « odyssée » (pour aventure), « potentiel », « racé », « spectaculaire », « engagé », « par ailleurs », et il condamne l'emploi de « dans le cadre ». Il qualifie de « délire verbal » les incidentes que des romanciers inventent de peur d'écrire « dit-il » : « nasilla-t-il », « se renseigna-t-il », « se prit-il à pleurnicher », « sanglota la jeune femme ». Le plus instructif — et aussi le plus amusant — serait d'indiquer de quels écrivains ces exemples sont tirés. Ce serait peu aimable ! Il y en a tant, et non point des plus petits, qu'on lit M. Georgin avec assez de crainte. On le lit gaiement. Le difficile est de retenir toutes les fautes qu'il ne faut pas commettre. C'est trop d'embûches. Il cite même un grammairien qui, après avoir condamné « revêtir de sa signature », qui est correct, écrit « la construction des phrases revêt une importance particulière ». « — C'est une consolation », a dit dans *Le Monde*, très spirituellement, M. Robert Coiplet.

Plus sérieusement, d'autres critiques (M. Emile Henriot en tête, sept fois censuré d'ailleurs par M. René Georgin) constatent que *Pour Un Meilleur Français* est un ouvrage à la fois sévère et divertissant ; qu'il est le juste tableau des malfaçons dont la langue

française est quotidiennement victime du fait de tous, écrivains, journalistes, barbouilleurs de lois, scribouillards d'administrations, annonceurs publicitaires, speakers de radio — académiciens aussi ! Mais ils s'empresent d'ajouter que les exemples allégués relèvent seulement d'un principe sans lequel il n'y aurait pas de langue vivante : à savoir le droit absolu de tout écrivain d'accroître le vocabulaire, d'ailleurs à ses risques et périls, puisque si le terme nouveau qu'il propose est reconnu valable, tout est bien ; alors que s'il est écarté, l'erreur demeurera imputable à son auteur seul, la langue ne s'en portera pas plus mal. On ne saurait donc écarter systématiquement, par exemple, d'innocents néologismes qui disent sans obscurité ce qu'ils veulent dire, s'ils sont sainement formés.

Il n'en reste pas moins qu'un écrivain — surtout lui ! — doit être sévère à lui-même, respecter la langue, se défendre contre le mauvais usage, la facilité et les contaminations de toutes sortes. Quant au « mal », décelé par M. René GeorGIN, il vient de causes multiples : l'abus des mots nouveaux et inutiles, les confusions de sens, l'impropriété, les fausses élégances, la recherche de l'effet, l'incorrection grammaticale, l'oubli ou le mépris des règles, l'indifférence à l'accord des sens. Certes ce sont des erreurs que dénonce M. René GeorGIN et dont il donne des références surprenantes sous la plume de ceux qui les ont commises.

Cependant, comme on l'a fait remarquer, les audaces de langage et le souci de la correction peuvent bien aller ensemble, ou encore se concilier. Tout écrivain a le droit et même le devoir de prendre ses risques, en osant et en se refusant à l'esclavage et non pas à la règle, et de maintenir le bon goût, toujours changeant.

Le « bon goût » !... Le mot de la fin a été lâché et il semble que tout le monde sera d'accord, — notre grammairien lui-même — pour conclure, avec Emile Henriot : « — Autant qu'à la littérature qui la maintient ou qui aide à sa corruption, la langue appartient au public. Bien ou mal, c'est lui finalement qui en fait l'usage comme il est ; et il faut l'y croire chatouilleux à voir comment il réagit dès qu'on lui parle de grammaire et qu'on lui dit : « — Dites, et ne dites pas ». La parole, dans tous les sens du terme, est donc au public ! A l'usager !...»

PIERRE DESCAVES

Henri Queffelec :

Tempête sur Douarnenez (1)

Voilà un livre sain et de bonne humeur qui nous change de toute une littérature pessimiste, où l'analyse fouille les tréfonds obscurs et savamment dégoûtants de la psychologie humaine.

Ici, les caractères sont traités de manière synthétique, tout d'une pièce, tels qu'ils se voient, car ces sympathiques pêcheurs bretons raisonnent du monde, de la politique et de leurs petites affaires non en existentialistes, ni en Proust aux petits pieds (aux pieds marins), mais en hommes possédés par une ou deux fortes passions, qu'ils ne savent pas analyser, au point — et Queffelec l'a montré avec beaucoup de finesse — que cette incapacité à trouver les mots qui exprimeraient leurs sentiments et leur permettraient de

(1) « Mercure de France », édit., Paris, 1951.

s'en rendre maître, leur joue des tours aux moments les plus importants. C'est essentiellement la raison pour laquelle Louis et Maria attendront 400 pages avant de tomber dans les bras l'un de l'autre,

Mais ce roman fruste, fleurant bon la mer et balayé par le vent du large, cette idylle simple comme il doit s'en dérouler des milliers n'est que le prétexte qu'a choisi Queffélec pour nous peindre haut en couleur sa Bretagne, avec ses pêcheurs indomptés, ses jolies sardinières, la vie de ses petites villes. Car ce n'est pas du tout ici la Bretagne bretonnante, la Bretagne mystérieuse et religieuse. Au contraire, on a affaire à un peuple simple, où les grandes usines de conserves transforment les anciennes Bretonnes à coiffes en ouvrières, qui sont les midinettes du lieu, où les pêcheurs sont conscients et organisés à leur fruste manière. Queffélec a su trouver un ton de récit très juste, goguenard et poétique à la fois, plein d'humour et de tendresse. Il a bien éclairé le particularisme de ces petites villes et le confort et le réconfort de l'étroite collectivité humaine, de cette chaude société close, dont la solidarité interne est bien nécessaire sans doute pour affronter les tempêtes terribles de l'Océan. Très belles ces descriptions des tempêtes et très justes du point de vue marin.

Ce particularisme, — éclairé, certes, car les gars de Douarnenez ont entendu parler du prolétariat international, — est tel, cependant, qu'arrivant, chassés par la tempête dans un autre port à 50 kms de là, ils se sentent à l'étranger, très gênés, très observés des autochtones. Car, pour eux, Douarnenez est le centre du monde, il n'y a pas comme Douarnenez ! A l'intérieur de cette société close, pénètrent, mais bien lointains, bien déformés, colorés aussitôt par cette solidarité cocardière et fruste qui en transforme

tout le sens, les échos des réalités politiques du reste du pays. Et à l'intérieur de cette collectivité, chacun, certes, tire la couverture à soi, usiniers, patrons de bateaux, matelots, pêcheurs et les réalités économiques s'affirment, tempérées à peine par la solidarité. La présence de l'Océan domine tout, dans cette ville frontière de la terre et de l'eau et cette présence trempe les âmes, habituées au courage, au sacrifice, comme aux plaisirs âpres et rudes du port retrouvé. Société close, mais ouverte sur la nature, sur l'infini de l'Océan, avec ses tempêtes et ses calmes, avec aussi l'immense vie grouillante dans son ventre des poissons qui apportent aux hommes la nourriture, dont Queffélec peint admirablement tous les aspects avec des touches de miniaturiste persan.

Un très beau livre, écrit manifestement avec amour et qui sonne vrai.

Jean-Louis Curtis : *Chers Corbeaux (I)*

○ n a beau dire, c'est exquis. *Chers Corbeaux* nous vengent de toute la pègre existentialiste, de ces petits jeunets si sûrs d'eux, si mufles, avec leurs énormes prétentions d'être les apôtres d'un âge nouveau et de vivre déjà la morale de demain. Ces vanités pseudo-philosophiques, pseudo-littéraires, pseudo-esthétiques ils vous les jetaient à la face mais ne savaient plus, par contre, comme on devrait le savoir à leur âge, s'enthousiasmer sincèrement, et non parce que « cela fait bien », aimer spontanément et non aimer « à la page ».

(1) Julliard, édit., Paris, 151.

Jean-Louis Curtis, dans une coupe zoologique à travers cette faune étudiée au microscope tout ce qu'il y a d'ignorance incroyable, de vanité sotte, d'arrivisme avide, de savoir-faire malhonnête, de snobisme de cinq sous et de malpropreté hypocrite dans cette jeunesse qui se crut avec superbe à la pointe du progrès au point que les bourgeois en furent impressionnés. En face de ces jeunes, deux écrivains déjà célèbres de 35 ans les découvrent et les jugent. De tous, un seul jeune est sympathique. Laurent Casamajor, lui seul représente le tempérament normal qui va évoluer sans doute en véritable écrivain. Avec lui, la continuité est rétablie, il y a de l'espoir, à moins qu'il ne tourne au raté sceptique, comme son ami Jean Lagarde de Sault-en-Labourd. Béatrice, bien que d'abord entièrement « sophistiquée » et sous l'influence alternée du cinéma américain et des coteries existentialistes, est une bonne nature au fond et sa liaison avec Laurent Casamajor la rendra à elle-même. Il y aura donc malgré tout un couple pour perpétuer la bourgeoisie intellectuelle française.

Curtis pose très bien les limites de son livre lorsqu'il dit que cette critique n'intéresse évidemment que les milieux bourgeois et intellectuels où cette mode perverse de l'existentialisme arriviste a sévi. Mais à l'intérieur de ce milieu quel jeu de massacre ! Comme tous les réflexes conditionnés de ces automates primaires du snobisme sont merveilleusement décrits et ensuite démontés. On savoure comme une vengeance intime cette exécution d'une verve, d'un mouvement et d'une vérité savoureuses. Certes, l'action est quelque peu décousue, c'est la rançon d'un genre fait surtout de croquis définitifs et de scènes merveilleusement enlevées, car ce livre est avant tout une coupe histologique qui met à nu l'affreux conformisme de

ces soi-disant révoltés et la ruée à la jouissance de ces jeunes pessimistes.

Pour l'honneur de l'esprit français il fallait que ce livre fut écrit. C'est un document sur les années d'après guerre que chacun devrait conserver dans sa bibliothèque, car Jean-Louis Curtis s'est acquitté de main de maître de sa tâche de salubrité littéraire.

Louis de Villefosse : *Ellena More* (1)

Ce roman prétend mettre en scène la mentalité du milieu des officiers de marine britanniques, avec son esprit de caste, ses traditions d'honneur militaire, son impérialisme irrefléchi. Mais David James Howard Lindsay, lieutenant de la Royal Navy et pourtant d'une famille de marins, se sent mal à l'aise dans ce milieu. Quelque chose le tourmente, il est choqué de certaine grossièreté joviale des plaisirs de terre, il est renfermé et ne fraye pas facilement. Bref, c'est une nature qui se pose des questions et qui n'accepte pas tout simplement les traditions de la marine et les satisfactions du devoir accompli sans mettre en doute la qualité du plaisir qui en découle. La nature de Lindsay dépasse le cadre où il est enfermé et cherche il ne sait quoi encore.

Voilà qu'un jour il rencontre Ellen More, une femme attachante, une intellectuelle profonde, une âme mystérieuse éprise d'absolu et méprisant les conceptions ordinaires. C'est le coup de foudre. Lindsay en est éperdument amoureux, fait des vers, souffre de plus en plus des contraintes du métier de marin,

(1) Julliard, éd., Paris, 1950.

doute de son utilité. Sa nature qui aspirait vaguement vers quelque chose se tend entièrement vers cette femme qui devient pour lui l'absolu. Après bien des souffrances morales, car les traditions inculquées dès l'enfance, les habitudes navales forment malgré tout une seconde nature dont il n'est pas facile de se dépandre, après bien des refus de Ellena, celle-ci finit par lui avouer qu'elle l'aime aussi et leur amour s'accomplit dans une atmosphère de musique de Beethoven.

Ellena cherche à lui inculquer une vérité et une morale qui seraient par delà ce qui était accepté axiomatiquement comme le devoir par toute sa caste. Elle lui fait progressivement mettre en doute que la défense de l'Empire Britannique soit la vertu suprême et que Dieu ne soit là que pour protéger le Roi d'Angleterre. De plus en plus troublé et déchiré, il part cependant avec la flotte vers les Indes et là Lindsay est appelé avec un groupe de fusillers marins à réprimer une émeute des patriotes indiens réclamant l'indépendance. Son calvaire est à son comble, il retarde jusqu'au dernier moment l'ordre de tirer, ce qui coûte la vie à un officier sous ses ordres. Il arrête les mitrailleuses aussitôt que possible, puis, pour se racheter il se laisse poignarder par un étudiant qu'il pourrait abattre pourtant de son revolver.

Lindsay guérit et à ce moment commence une nouvelle page de sa vie. Définitivement éclairé, il quittera le service et se consacrera à la Vérité et à son amour pour Ellena qui la lui enseignait.

Dans l'ensemble, le livre est assez mal écrit. Le style est souvent lourd, au point de donner l'impression d'une traduction de l'anglais — ce qui d'ailleurs, assez paradoxalement, contribue à créer l'atmosphère. La psychologie de Lindsay est assez fouillée mais bien des

scènes sont conventionnelles ou même ampoulées. L'intrigue se déroule trop lentement au début et tout le roman souffre d'un déséquilibre de « genre » — car on tombe sans cesse d'un genre à l'autre : il s'agissait de toute évidence d'écrire un roman qui satisfasse l'éditeur, un roman « romancé », *Royal Navy*, lieutenant Lindsay, grand amour pathétique, incompréhension de la famille, tempête sous un crâne, toutes les ficelles y sont et on pourrait en tirer un quelconque film de Hollywood. Mais d'autre part, l'auteur paraît enrager de ce pensum, par satisfaction de métier il fouille un peu plus qu'il ne sied à ce genre, la psychologie de Lindsay. Enfin, il s'est dit qu'il n'y a pas de raison pour ne pas utiliser ce roman romancé pour exprimer quelques bons principes politiques, et nous tombons dans le roman à thèse.

Finalement, il se lit, tel quel, avec intérêt, car il a assez de vraisemblance et quelques bonnes scènes. Une remarque fort juste sur l'hypocrisie de la morale bourgeoise, qui trouve normale la reproduction d'images d'assassinats, de guerre, alors que tuer est l'acte le plus terrible et le plus condamné par toutes les morales, mais qui réproouve les images d'amour comme pornographiques.

ALEXANDRE PAPADOPOULO

Defense et Illustration des Livres d'Outre-Mer

Que de chemin parcouru depuis l'époque où Montaigne dans ses « Essais », Rabelais dans un des plus humains et des plus clairvoyants chapitres politiques de son « Pantagruel », et Ronsard dans la

pièce dédiée à Odet de Coligny, cardinal de Châtillon, qui fait partie du livre second de ses « Poèmes », ont tous trois plus ou moins contribué à lancer le mythe du « bon sauvage ».

Que de rêves réalisés depuis le temps où l'abbé Grégoire faisait voter, malgré les manœuvres dilatoires des barnavistes, l'abolition de l'esclavage; où tout Paris courait entendre au théâtre, « Le Docteur Noir », d'Anicet Bourgeois; où Thomas Jefferson, Président de la République des Etats-Unis, et Victor Schoelcher, disciple et continuateur de l'Abbé Grégoire, étaient tous deux d'avis de fonder, entre les Européens et les hommes de couleur, « un peuple unique avec plusieurs peuples », par ce que le second des deux appelait si justement des « mariages fusionnaires ».

Un monde nouveau est en train d'évoluer sous nos yeux. La France est à l'origine de sa genèse. Sans « Voyage au Congo » d'André Gide, « Les Paysans noirs » de Robert Delavignette, et « Batouala », qui est entré, au mois de mai dernier, dans sa trentième année d'existence, les territoires français d'outre-mer ne bénéficieraient pas aujourd'hui, ne jouiraient pas des droits et des privilèges qu'on leur a, en moins d'un demi-siècle accordés. Ils auraient moins de représentants dans les deux Chambres. Il est de surcroît probable qu'on n'aurait pas créé à leur intention une troisième assemblée, — L'Assemblée de l'Union Française, — de notables exclusivement composée de gens de couleur et d'européens habilités par eux à ne s'occuper que des questions les concernant.

Sont-ils nombreux par le monde les écrivains pouvant s'enorgueillir d'avoir assisté, de leur vivant, à la réussite des transformations politiques, morales et sociales pour lesquelles ils se firent un devoir de lutter sans jamais se laisser abattre par rien ni personne ? La réponse n'est pas douteuse. Elle ne semble d'ailleurs avoir aucune prise sur certains maîtres à penser d'aujourd'hui. Ils donnent même l'impression d'éprouver plus que de la

répugnance pour nombre de sujets qui avaient eu cependant le don de passionner certains de leurs prédécesseurs du XVIIe, du XVIIIe, du XIXe et de l'aurore du XXe siècle. Peu leur chaut que « l'exotisme » de naguère soit peu à peu en voie de disparition, chassé par le « régionalisme » africain ou asiatique, antillais ou malgache. Ce phénomène, dont on ne saurait trop souligner l'importance et la portée, commence à peine à retenir l'attention de quelques observateurs éclairés. Aussi les indigènes des territoires français d'outre-mer et les européens qui y vivent se rappellent-ils parfois, à propos de quelques-uns des autres, le portrait plein d'humour que Kipling a brossé un jour des critiques de son pays. « On dirait, déclare-t-il, que tous lisent les mêmes livres, les mêmes journaux, qui leur disent ce qu'il convient d'admirer dans les mêmes livres, et ils citent tous les mêmes passages des mêmes livres, et ils écrivent livres sur livres au sujet des livres d'autrui, et jusqu'au bout des doigts ils sont imprégnés du sentiment que leurs vues de l'heure présente ont une importance extraordinaire ».

On voudrait voir les critiques se pencher davantage, chaque fois que le jeu en vaut la chandelle, sur les ouvrages les plus significatifs inspirés par les territoires français d'outre-mer. Il faut qu'ils fassent belle place, dans l'intérêt de la France et dans celui des indigènes dont les ouvrages peignent les mœurs et les coutumes, le folklore et les complexes, aux « régionalismes » nouveaux dont ils sont imprégnés et pétris. Il faut qu'ils cherchent à dépister ce qu'ils peut y avoir de singulier dans les façons de sentir et de s'exprimer que leur apportent les poèmes de Rabéarivélo, de Senghor et de Césaire, les romans d'Hazoumé, de Zobel et de Jacques Roumain, dont « Gouverneur de la Rosée », livre unique en son genre, n'est pas loin d'être un chef-d'œuvre. Il faut, en bref, qu'ils attirent, plus qu'on ne l'a fait jusqu'à ce jour, la curiosité des jurys des grands prix littéraires de fin d'année, indochinois, guinéens, marocains ou togolais, sur les romans pleins de vie, de santé, de larges horizons

et de mœurs inconnues que de jeunes écrivains nous prodiguent depuis deux ans.

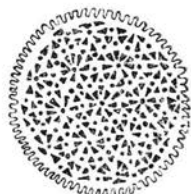
C'est ainsi qu'on éveillera des vocations, ainsi qu'on servira la France et sa grandeur, ainsi que le Français moyen accomplira mentalement de grands voyages immobiles à travers le monde. C'est ainsi que, l'une de ces récompenses enviées venant à échoir à un ouvrage de cette sorte, la presse mondiale se croira obligée de discuter sur toutes ses faces, pour le plus grand bien de tous, pendant des semaines, de problèmes vitaux de tous genres qu'on n'ose d'ordinaire publiquement aborder.

Etaient dignes hier, selon moi, des plus hautes récompenses littéraires et des fructueuses discussions qu'elles suscitent, des ouvrages tels que « Les Hommes frontières » d'André Rosfelder, « Va-t en avec les tiens » de Christine Garnier, « Légendes des Terres Sereines » de Pham Duy Khiem, « Tu récolteras la tempête » et « Rage blanche » de Jean Hougron, sans oublier « La Part de Ciel » de Paul Pilotaz, roman dont le pur et dur accent ibséno-nietzschéen révèle un écrivain de qualité rare.

Des ouvrages précités, il n'en est pas un qui ne nous offre l'occasion de nous évader de sujets dont on nous rebat chaque jour un peu trop les oreilles; pas un qui ne nous plonge, de droit fil, dans un de ces innombrables problèmes qui ébranlent jusque dans ses fondations le monde contemporain.

Ils méritent tous, à ce titre, une très large audience. Pourquoi la leur refuse-t-on encore ?

RENÉ MARAN





POUR VOS VOYAGES **PRENEZ L'AVION**

L'histoire ne revient pas en arrière, le seul moyen de déplacement commode aujourd'hui, c'est l'avion. Evitez les transbordements inutiles, les attentes interminables, les multiples faux frais.

PRENEZ L'AVION

Ne perdez pas un temps précieux, rejoignez vite les êtres qui vous sont chers, prolongez vos vacances, une seule solution, c'est l'avion.



PRENEZ L'AVION AIR FRANCE

qui vous offre un confort idéal, un service impeccable, une cuisine de grande classe et qui vous amène frais et dispos à destination.

Le Caire : Tél 79915 — 45670
Alexandrie : Tél. 23929
et toute agence de voyages

CREDIT D'ORIENT

SOCIETE ANONYME EGYPTIENNE

13, Rue Kasr El Nil, LE CAIRE

Téléph. : 59361 - 45429

R.C.C. 3827

AFFILIE AU GROUPE

de la

BANQUE NATIONALE

POUR LE

COMMERCE et L'INDUSTRIE

16 Boulevard des Italiens - Paris

**assure la liaison de l'économie égyptienne
avec un ensemble de réseaux comprenant**

- 915 Agences en France

- 130 Agences à l'Étranger

TOUTES OPERATIONS DE BANQUE
ET DE BOURSE - LETTRES DE CREDIT

BOOKS ABROAD

REVUE TRIMESTRIELLE
LITTÉRAIRE ET INTERNATIONALE



Fondée en 1927 par ROY TEMPLE HOUSE

Direction : ERNST ERICH NOTH

Au service d'une Littérature Universelle :

Comptes rendus et analyses des plus importants livres récents de toute langue parus dans le monde entier, par des critiques et érudits américains et étrangers les plus connus.

Au service des Idées :

Articles et études par des auteurs à la réputation mondiale. Lecture indispensable pour quiconque s'intéresse à l'évolution intellectuelle de notre temps.

Abonnements :

Un An : doll. 4.00 — Deux Ans : doll. 7.00 — le no. 1.25

S'adresser au Circulation Manager

BOOKS ABROAD

University of Oklahoma Press, Norman, Okla., Etats-Unis

BANQUE BELGE ET INTERNATIONALE EN EGYPTE

Société Anonyme Egyptienne

Autorisée par Décret Royal du 30 Janvier 1929

LE CAIRE HELIOPOLIS ALEXANDRIE

**La Banque émet des Bons de Caisse au Porteur
à des conditions favorables. Elle offre en lo-
cation des coffrets privés installés dans des
salles pourvues du conditionnement d'air.**

**TRAITE TOUTES
OPÉRATIONS DE BANQUE**

R. C. C. 39

R. C. A. 692

le bayou

revue littéraire trimestrielle

couronnée par l'Académie Française



ne publie que de l'inédit:

contes

études

essais



critique

poèmes

théâtre

ABONNEMENTS POUR TOUS PAYS : 1 AN : 2 DOL. U.S. - 2 ANS : 3.50 DOL. U.S.

University of Houston

Houston, 4, Texas

U. S. A.

France-Asie
REVUE DE CULTURE ET DE SYNTHÈSE FRANCO-ASIATIQUE

Pour tous ceux qui s'intéressent
à la Culture de l'Extrême Orient,
c'est un Instrument de Travail
Indispensable et une lecture
variée et passionnante.

On s'abonne sans formalités auprès de

LA REVUE DU CAIRE

3, RUE NEMR — LE CAIRE

UN AN — — — — — P.T. 200

CAHIERS DU SUD

Directeur-Fondateur : JEAN BALLARD

Comité de Rédaction

Léon-Gabriel Gros, *Rédacteur en chef*

Joe Tortel, Toursky, A. Blanc-Dufour, Pierre Guerre

Secrétaire de rédaction : Jean Lartigues

Correspondants

E. DERMENGHEM (Alger)

FELIX GATTEGNO (Buenos-Ayres)

Administration-Rédaction

10, COURS DU VIEUX PORT, MARSEILLE

Tél. : DR. 53-62

C.C.P. Marseille 137-45

LES CAHIERS DU SUD sont représentés
en Egypte par la REVUE DU CAIRE

On s'abonne sans formalités auprès de
LA REVUE DU CAIRE, 3, Rue Némr
LE CAIRE

UN AN (Six Numéros) P.T. 120

achetez et conservez

notre magnifique numéro spécial

MILLENAIRE D'AVICENNE

Introduction de S.E. TAHA HUSSEIN Pacha
Ministre de l'Instruction Publique d'Egypte

avec la collaboration de

Mlles. M.-T. D'ALVERNY, A.-M. GOICHON,
MM. les Prof. HENRI MASSÉ, LOUIS MASSI-
GNON, IBRAHIM MADKOUR, FOUAD EL
AHWANY YUSUF KARAM, LOUIS GARDET,
R.P. ANAWATI, YEHIA EL KHACHAB, SUHEYL
UNVER, AKIL MUHTAR OZDEN, MOHAMED
YOUSSEF MOUSSA.

Ce numéro de 220 pages a été honoré d'importantes souscriptions du Gouvernement Egyptien, du Gouvernement Iranien, du Gouvernement Français, du Comité Culturel de la Ligue Arabe.

Le numéro ordinaire **P.T. 60 Frs. Fr.600**
Le numéro de luxe sur aïfa mousse
tirage limité à 400 ex. **P.T.120 Frs. Fr.1200**

vient de paraître

FOUAD ABOU KHATER

SHAGAR EL DORR

ET

BAÏBARS

*la seule sultane de l'Islam,
un grand capitaine*

*les croisés, les mongols,
des révolutions de palais,
des intrigues de harem . . .*

l'histoire plus passionnante qu'un roman!

Un beau volume de 240 pages P.T. 50

francs 500

Depositaires en France :

EDITIONS DES CAHIERS DU SUD

28, Rue du Four - PARIS (VIe)

AUX EDITIONS DE LA REVUE DU CAIRE

LA REVUE DU CAIRE

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

3, Rue Nemr, LE CAIRE - Tél. 41586

LE NUMÉRO : 20 Piastres

Abonnement pour l'Égypte: Un An..... P.T. 200

Abonnement pour l'Étranger: Un An..... P.T. 225

LA REVUE DU CAIRE est représentée en France
par les Editions des **CAHIERS DU SUD**
28, Rue du Four, PARIS (VI^e)

PRIX DU NUMÉRO 200.— frs.

ABONNEMENT, UN AN 2000.— frs.

On s'abonne sans formalités auprès des Editions des
CAHIERS DU SUD, 28, rue du Four, PARIS (VI^e)
C.C.P. 101. 819 à Paris

N. B. — Les Bureaux de la Revue sont ouverts tous les jours
de 10 heures à 12 heures